

FE

JAMES FORBES
PRÊTRE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

(1800-1900)

CONFÉRENCES DONNÉES A PARIS, A SAINT-PHILIPPE DU ROULE,
A SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, ETC.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE (1800-1900)
L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN ALLEMAGNE
L'ÉGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS
L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN ANGLETERRE
ÉTUDE SUR L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN FRANCE

DEUXIÈME ÉDITION

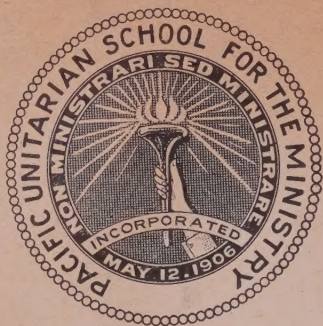


PARIS (VI^e)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

1



BERKELEY, CALIFORNIA

THE GIFT OF

CHARLES WILLIAM WENDTE
OF BOSTON, MASSACHUSETTS

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AU

XIX^e SIÈCLE

PERMIS D'IMPRIMER

Paris, le 14 Novembre 1903.

E. THOMAS, Vic. gén.

*L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction
et de traduction.*

*Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en
Décembre 1903.*

JAMES FORBES
PRÊTRE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

(1800-1900)

CONFÉRENCES DONNÉES A PARIS, A SAINT-PHILIPPE DU ROULE,
A SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, ETC.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE (1800-1900)
L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN ALLEMAGNE
L'ÉGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS
L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN ANGLETERRE
ÉTUDE SUR L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN FRANCE



Property of
CBSK

Please return to
**Graduate Theological
Union Library**

PARIS (VI°)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La vie vaut-elle la peine de vivre? Traduit de l'anglais.

In-8° (*Troisième mille*) (Paris, PEDONE-LAURIEL, 13, rue Soufflot).

Les mémoires du Père John Gérard.

In-12 (Paris, P. LETHIELLEUX).

L'Eglise catholique en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles. — Jean Ogilvie, Ecossais jésuite et martyr.

In-8° (Paris, P. LETHIELLEUX).

La Philosophie de la Science économique. (Paris, PEDONE-LAURIEL).

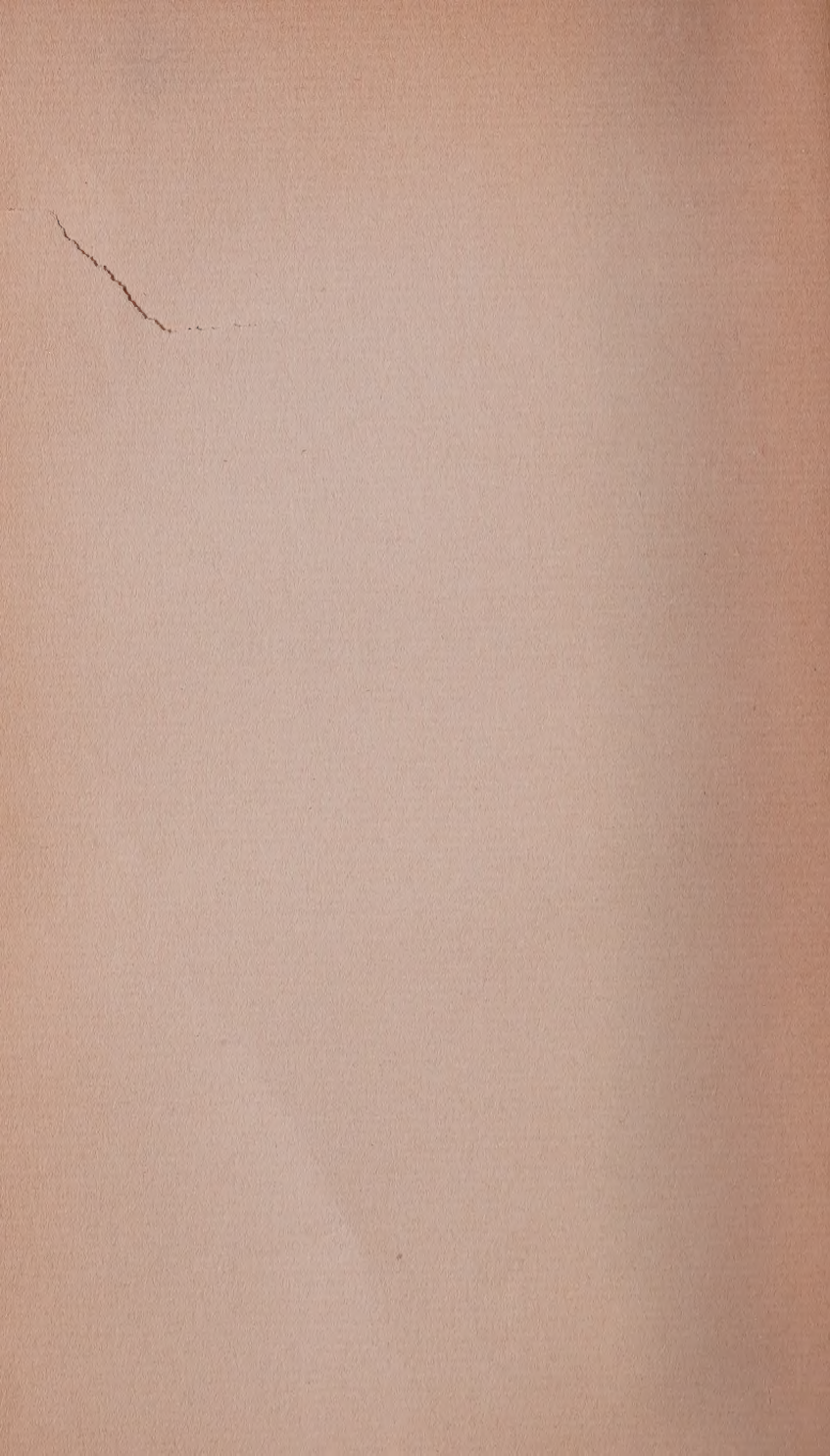
Le Catholicisme en France.

In-12 (Paris, P. LETHIELLEUX).

E 310
F 744

COUP D'OEIL D'ENSEMBLE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU XIX^e SIÈCLE. — 1.



Au déclin d'un siècle qui meurt, et au début d'une nouvelle ère, l'homme d'État et l'économiste se préoccupent des graves problèmes que le dix-neuvième siècle lègue au vingtième.

Ces problèmes ne manquent certes ni d'intérêt ni de grandeur ; mais quelles incertitudes et quelles inquiétudes ils nous laissent pour demain !

Quel avenir préparent à la France ceux qui la mènent ? Que sortira-t-il de l'effondrement inévitable de l'empire turc ? Que fera l'Europe de la Chine ? Qu'arrivera-t-il de l'essor indéfini des deux grandes rivales l'Angleterre et la Russie ? Que nous réserve la puissance politique et économique des États-Unis ? L'évolution de l'Allemagne aux dépens de l'Autriche

(1) Pour les statistiques et les faits, Cf. : 1° LOUVET, *les Missions catholiques au XIX^e siècle* (Desclée) ; 2° *the Statesman's year Book*, livre fort estimé ; 3° *le Précis de l'histoire de l'Église* du P. Wilmers, S. J. 2 vol. in-8°, Lettielleux ; 4° *le Kirchenlexicon* du cardinal HERGENROTHER ; 5° *l'Histoire de l'Église* du cardinal HERGENROTHER (Edition allemande). 6° Le catalogue officiel de la Propagande à Rome : *Missiones catholicæ*, Romæ, 1893. 7° P. PIOLET, *Les Missions* (Collin), Paris.

n'est-elle pas le grand péril d'un avenir prochain? (1) Il n'est presque pas une de ces questions qui ne porte en ses flancs une guerre atroce et, sur ces sujets pleins d'angoisse, se greffe la question sociale, dont il faut bien s'occuper, puisqu'elle est l'unique raison d'être d'un parti puissant, le parti socialiste.

Nous, catholiques, sans méconnaître la gravité des problèmes énoncés plus haut, nous envisageons le dix-neuvième siècle à un autre point de vue, et nous nous demandons s'il a été favorable ou funeste au développement de l'Église.

A prendre les choses dans l'ensemble, l'Église catholique est-elle, en 1900, plus forte et plus sûre du lendemain qu'en 1800? Comme catholiques, avons-nous à nous plaindre ou à nous applaudir du siècle qui vient de finir?

Essayons de répondre à ces questions.

Au dix-neuvième siècle, ainsi qu'à toute autre époque, la vie de l'Église catholique n'a été qu'un long combat, et cette lutte, comme il arrive toujours, trahit en elle, aux yeux de ceux qui en suivent les péripéties, beaucoup de lacunes, de méprises et de défaillances.

Cela n'est pas étonnant, puisqu'elle est composée d'hommes, dont beaucoup sont faibles, passionnés et de courte vue, et que

(1) Cf. CHERADAME, *L'Allemagne, la France et la question d'Autriche*, 1 vol., Plon, 1902.

l'héroïsme est toujours rare. Mais les résultats d'ensemble sont surprenants, merveilleux même.

Nous avons donc de puissantes raisons de nous réjouir et de remercier Dieu : le dix-neuvième siècle a été, pour l'Église catholique, une phase magnifique de résurrection et de progrès.

C'est au début de ce siècle que la dévotion au Sacré-Cœur a commencé de prendre son essor dans l'Église. Le Sauveur avait promis que partout elle apporterait des grâces extraordinaires : il a tenu parole. Ce qui s'est passé au sein de son Église, au cours du dix-neuvième siècle, est prodigieux.

I

Les hommes des trois dernières générations auront peut-être d'autres griefs contre leur siècle ; mais, à coup sûr, ils ne pourront pas se plaindre d'avoir assisté à des événements banals.

Si le prophète Daniel était revenu parmi nous à la fin du siècle dernier, il aurait pu reprendre sa fameuse allégorie de la statue, dont les membres, de métaux différents, symbolisaient des empires et entraient successivement en fusion.

L'antiquité n'a pas vu de changements plus prodigieux, d'effondrements plus soudains, d'apparitions plus inattendues que ce dix-neuvième siècle qui, logiquement, anticipe un peu et commence réellement à la guerre de sécession des États-Unis.

Rappelons-nous cette révolution d'Amérique, dont l'influence sur la révolution française fut si grande, bien qu'elle fût conservatrice et libérale, et que l'autre fût démagogique et césarienne ; puis, les convulsions de la France, la carrière prodigieuse de Napoléon, le sort éphémère des royaumes élevés par lui, sa lutte avec Pie VII, sa première chute, son retour et sa mort sur le rocher de Sainte-Hélène ; la Restauration et la ruine des Bourbons d'abord, puis des Orléans, suivie par l'avènement de Napoléon III, tous événements extraordinaires, qui défiaient toute prévision et dépassaient toute imagination.

Si, dès 1776, Burke pouvait dire en parlant des vicissitudes du dix-huitième siècle : « Toutes ces choses sont insignifiantes en présence des révolutions des dernières années » ; si Byron pouvait écrire à Walter-Scott : « Rappelons-nous que nous avons vécu dans un temps où tout est gigantesque et sans mesure » ; qu'auraient pensé ces hommes illustres des changements qui ont suivi, des utopies de Napoléon III qui ont remanié toute l'Europe, pour arriver à ébranler l'Autriche et à détruire

le pouvoir temporel du Pape ; de ces événements reliés entre eux par une logique mystérieuse, mais réelle, Solférino, Castelfidardo, Sadowa et Sedan ; de l'ascendant subit de ce pouvoir militaire, qui écrase l'Europe centrale ; de la France mutilée, de l'Autriche jetée hors des gonds et incertaine du lendemain, de la Turquie s'écroulant par morceaux, de la Chine regardée par tous comme une nouvelle Turquie, dont le partage semble inévitable ; de l'Angleterre devenant un empire énorme, tandis que la Russie guette Constantinople et s'étend à l'est, au nord, à perte de vue, comme une mer ?

En face de ces révolutions politiques, toutes de premier ordre, les progrès de l'industrie et de la science ne perdent rien de leur caractère merveilleux, tant ils sont grandioses et féériques.

Alors qu'au dix-huitième siècle, rien ne circule, ni hommes ni choses, le mouvement progressif des personnes, des marchandises et des capitaux, au dix-neuvième siècle, s'accroît sans mesure et bouleverse les conditions de la banque, du commerce et de l'industrie. L'espace et le temps vaincus par la rapidité des transports et par le crédit, et l'énormité des forces nouvelles dont l'homme dispose, voilà les deux traits saillants de l'industrie à la fin du dix-neuvième siècle.

A côté de l'industrie, qui lui doit tout, la

science continue d'avancer à pas de géant : ses progrès et ses découvertes, dont plusieurs auront pour l'apostolat une incalculable portée, nous donnent, avec les événements politiques, le cadre dans lequel se déroule l'histoire de l'Église catholique au dix-neuvième siècle.

Cette histoire ne le cède ni en surprises, ni en résultats incalculables à la succession des faits extraordinaires qui, pendant la même période d'années, ont formé la trame de l'histoire générale.

A l'aurore comme au déclin du siècle, j'aperçois le Pape prisonnier : Pie VI meurt à Valence, en captivité, en 1799, et en 1900, Léon XIII est prisonnier au Vatican, comme l'a été Pie IX.

La situation paraît la même ; mais, en réalité, comme elle est différente ! Le prisonnier de Valence, victime de la Convention française, meurt dans l'isolement, laissant les Églises de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Autriche, ou bien en pleine tempête, ou bien dévorées par les chancres du gallicanisme, du jansénisme, du josphisme, et par des abus énormes ; tandis que Léon XIII, rassuré sur son autorité, que le concile du Vatican a mise pour toujours au-dessus de toute discussion, voit mortes à ses pieds les trois erreurs qui ont été le fléau du dix-huitième siècle ; tandis que les Églises, si malades alors de la France, de l'Italie, de l'Allemagne

et de l'Autriche, lui apparaissent maintenant régénérées, plus unies, plus compactes, plus dévouées au Saint-Siège que jamais. S'il ne peut guère compter sur les gouvernements, il peut, en revanche, s'appuyer sans crainte sur les fidèles de ces Églises, qui, menacées dans leur liberté, trouvent en lui leur défenseurné (1).

L'État des choses est complètement modifié. Les conspirations ourdies contre le souverain Pontife par les rois et par les peuples n'ont fait que grandir son prestige : *quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania* ! C'est une banalité, même chez les indifférents ou chez les adversaires, que son autorité morale est la plus grande qui soit, et que sa voix éveille des échos que nulle voix humaine n'a jamais rencontrés. C'est le compliment qu'adressait à Léon XIII le prince de Bismarck, lorsqu'il lui demandait d'intervenir comme arbitre entre l'Espagne et l'empire germanique, et si les puissances l'ont oublié, en 1900, quand elles ont exclu du congrès de la Paix le *Prince de la Paix*, les événements de ces années, en infligeant à leurs résolutions le plus cruel des démentis, se sont chargés de le leur rappeler.

Si captif qu'il soit, le Pape voit ce que ses

(1) En un siècle, le Pape a conclu trente-trois Concordats avec divers Gouvernements. Cf. *Correspondant* du 10 Sept. 1903.

prédécesseurs du dix-huitième siècle n'eussent jamais espéré, rangés à ses côtés, les représentants officiels, non seulement des pays catholiques, mais de la Hollande, de la Prusse, de la Russie ; tandis que lui-même entretient à Constantinople, à Washington, aux Indes anglaises, en Grèce, en Syrie, au Canada, au Brésil, au Chili, des délégués apostoliques permanents, précurseurs de véritables nonces.

Tout cela est le signe certain d'une influence qui gagne, d'un travail intense et d'une organisation puissante, poursuivie depuis de longues années, avec autant de ténacité que de bonheur.

Ce coup d'œil jeté sur le contraste entre Pie VI et Léon XIII, revenons à la comparaison entre l'Église catholique en 1800 et l'Église catholique en 1900.

II

A la fin du dix-huitième siècle, l'Église catholique est toujours immuable dans sa doctrine, sainte dans sa morale et féconde en saints et en hommes éminents, et, par ces traits, quelles que soient d'ailleurs les ombres, elle défie toute comparaison.

Presque tous les papes de cette époque, Benoît XIII, Clément XII, Benoît XIV, Clément XIII, Pie VI, furent de très grands pontifes,

et cette dynastie éclipse facilement ce qui se voit sur n'importe quel trône.

Le tronc vieilli des Églises de France et d'Italie donne encore des fruits exquis et rares, de vrais saints, comme saint François de Hiéronymo, et saint Liguori à Naples ; le bienheureux Balducci à Florence ; saint Paul de la Croix, à Rome ; saint Benoît Labre, en France, et Madame Louise de France, à Paris.

Mais le cœur se serre à la vue des erreurs perfides qui entament de tous côtés la société laïque et le clergé, et des abus monstrueux qui, à la suite de la main mise par la noblesse sur les dignités ecclésiastiques, de la commende et du cumul des bénéfices, entrent la tête haute dans les grands monastères et dans les évêchés, et les ravagent plus que ne pourraient le faire dix incendies.

L'Europe catholique est comme empoisonnée par un protestantisme raffiné, qui s'appelle ici le gallicanisme, là le jansénisme, ailleurs le josphisme, combinaison satanique des deux premières erreurs, qui met tout dans l'Église aux mains d'un despote fantasque et voltairien appelé Joseph II.

A ce moment, Weishaupt, un illuminé radical, organise la franc-maçonnerie en Europe et y enrôle même des évêques allemands (1) ; et, d'un autre côté, la philosophie

(1) Le baron Dalberg, évêque de Regensburg, était un illuminé notoirement franc-maçon (Cf. HERGENROTHER,

rationaliste et démagogique tourne la tête aux rois, aux princes du sang et aux ministres d'État.

Étroitement unis, voltairiens et jansénistes arrachent à Clément XIV la suppression de la Compagnie de Jésus, une armée de 22 000 combattants, dont 5 000 sont missionnaires chez les peuples infidèles.

C'est, sur une vaste échelle, et à bref délai, la mort ou l'anémie fatale des magnifiques missions du Brésil, du Mexique, des réductions du Paraguay avec leurs 100 000 Indiens civilisés, des missions du Canada, de l'Hindoustan et de la Chine.

Jusque-là, les grandes nations catholiques cherchaient à christianiser les pays qu'elles colonisaient et prenaient à leur charge l'organisation des missions. Mais le jour où manqua cet appui, et ce jour était arrivé en 1775, tout s'écroula ; et l'œuvre de la Propagation de la foi n'existait pas encore pour suppléer à ce que ne faisaient plus les rois.

Les missions furent alors livrées au pire des fléaux, à une véritable famine de prêtres : la Propagande, à Rome, était désorganisée, les séminaires se fermaient, les vocations étaient taries, et il n'y avait plus rien à espérer

Kirchenlexicon, Fribourg, 2^e édition, article Dalberg), un janséniste et un joséphiste.

Malgré cela, pendant la vacance de plusieurs sièges, il en fut l'administrateur et conduisit en maître pendant plusieurs années les affaires ecclésiastiques.

de beaucoup de maisons religieuses, autrefois pépinières d'apôtres, maintenant ruines dés-honorées que le premier orage allait emporter.

La tempête éclata, en effet, longue et terrible, et, comme un volcan longtemps comprimé, roula au loin dans l'Europe ses laves brûlantes, anéantissant tout sur son passage.

Après cette horrible nuit, au lever d'une aurore plus sereine, Pie VII n'aperçoit plus, à perte de vue, comme Ézéchiël, qu'un désert sans fin, semé d'os desséchés.

Ceci n'est pas un tableau d'imagination, mais la vérité rigoureuse.

La France est couverte de ruines et de sang ; ses plus belles colonies, le Canada, la Louisiane, l'Hindoustan français, sont passées à l'Angleterre protestante et alors persécutrice (1) ; toutes ses universités, toutes ses libertés sont confisquées par un pouvoir despotique ; sa noblesse et sa haute bourgeoisie sont voltairiennes et jansénistes, et son clergé qui, pour les deux tiers, s'est montré héroïque pendant la tourmente, est fortement travaillé par les tendances gallicanes et jansénistes (2). Une sorte de paralysie semble envahir le catholi-

(1) Cf. P. PIOLET, *les Missions*, p. xciv. D'Alembert se console de la perte des colonies par la suppression des Jésuites en France.

(2) Quelques évêques français, illustres confesseurs de la foi, émigrés en Angleterre, refusèrent d'accepter la bulle de Pie VII qui créait un nouvel épiscopat français.

cisme français, car, jusqu'en 1845, on n'y verra pas l'ombre d'un parti catholique.

L'Espagne et le Portugal ont leurs flottes anéanties, leurs colonies perdues, et descendent une pente de déclin sans retour. L'Italie, foulée aux pieds par toutes les armées de l'Europe, peut à peine respirer, et subit d'ailleurs dans ses princes, tous inféodés à la politique de la France, de l'Espagne et de l'Autriche, le contre-coup des erreurs et des abus qui désolent ces trois pays.

L'Autriche est rongée jusqu'aux os par le joséphisme qui, de Vienne, rayonne sur l'Allemagne, sur les Pays-Bas, sur la Suisse, et, dans la personne des princes-évêques de Cologne, de Mayence, de Trèves, de Coire et d'autres prélats sans vocation, monte sur les principaux sièges et de là infecte le clergé tout entier.

Tout le nord de l'Europe, à part l'Irlande où le sang des martyrs est à peine refroidi, et à l'exception de la Pologne, qui agonise sous le knout du Cosaque, ou sous la botte du Poméranien, tout le nord de l'Europe, dis-je, c'est-à-dire la Hollande, avec ses 300 000 catholiques privés de culte public et d'évêques ; l'Angleterre et l'Écosse, avec leurs 120 000 catholiques traités comme des parias ; la Suisse, où le prêtre ne peut dire la messe dans une ville, même en secret ; la Suède, le Danemark et la Norvège, où le prêtre ne peut pé-

nétrer sous peine de mort ; les villes libres de Hambourg, de Brême et de Lübeck, où tout culte catholique est prohibé ; la Prusse septentrionale et centrale, la Russie, l'Amérique du Nord, où il y a 30 000 catholiques, toutes ces régions n'offrent aux regards attristés de Pie VII qu'un vaste désert de sables arides, avec de petites agglomérations catholiques, semées çà et là comme des oasis.

Des bords du Danube au golfe Persique d'un côté, et aux sources du Nil de l'autre, dans toute l'Afrique, dans l'Asie centrale comme dans l'Asie mineure et en Syrie, règne l'islamisme avec ses turpitudes et son horrible trafic d'esclaves. La Méditerranée est presque un lac turc, et ces belles contrées, arrachées depuis au croissant, l'Égypte, l'Algérie, la Tunisie, la Grèce, l'île de Crète et l'île de Chypre, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, le Monténégro, se meurent de langueur et de honte sous le fouet du musulman et sont régulièrement mises à sac et décimées par les pachas.

Le grand mouvement des missions est arrêté faute d'apôtres et d'argent. L'Hindoustan, qui a vu 2 300 000 catholiques, n'en a plus que 500 000 (1) ; les belles réductions du Paraguay, avec leurs 100 000 Indiens, celles du Brésil, du Mexique et du Canada sont anéanties. Dans

(1) LOUVET, *les Missions catholiques au XIX^e siècle*, p. 24. Cf. aussi PISANI, art. Asie, Dictionnaire de Théologie. — Paris, Letouvey.

toute l'Amérique du Sud, la vie catholique est comme engourdie. Pendant ce temps, deux fois en quinze ans, le Souverain Pontife est enlevé de Rome et jeté en prison ; il faut remonter aux premiers siècles, pour trouver des heures aussi sombres et une situation qui soit, humainement, aussi désespérée.

— Fils de l'homme, aurait pu dire à Pie VII l'ange qui parla à Ézéchiél, crois-tu que ces ossements desséchés puissent revivre ?

— Tout est possible à Dieu, aurait répondu le Pontife ; mais il faut bien qu'il fasse des miracles s'il ne veut pas que son Église meure.

Dieu fera ces miracles ; mais auparavant, il déblaiera le terrain. L'expérience prouvera que, sans le vouloir, la Révolution française a rendu à l'Église de France un immense service en la délivrant des monastères corrompus et des désordres accumulés depuis des siècles, comme la régale, la commende, le cumul des bénéfices et les vocations forcées. Dans les desseins de la Providence, cette même Révolution fera, en débordant sur l'Allemagne et sur les pays flamands, œuvre de justice divine. On demandait au cardinal Pacca, délégué du Saint-Siège en Allemagne, s'il regrettait l'invasion française. *Je n'ose dire*, répondit-il, *qu'elle fut un grand mal, parce qu'elle nous a débarrassés des princes-évêques* (1).

(1) WILMERS, S. J., *Précis de l'histoire de l'Église*, vol. II.

Quand Pie VII aura sauvé l'Église de France par le Concordat, quand il aura réorganisé les diocèses, ranimé la vie catholique et rétabli la Compagnie de Jésus ; quand, à la place des ordres religieux affadis ou gangrenés, l'esprit de Dieu aura suscité de toutes parts des congrégations jeunes et pleines de sève, nouvelles et riches pépinières d'apôtres, comme les Rédemptoristes, les Passionistes, les Pères du Saint-Esprit, les Maristes, les Oblats de Marie, les Pères de Picpus, les Missionnaires d'Afrique, de Lyon et de Vérone ; quand le recrutement du clergé sera assuré ; quand Dieu, pour remplacer les souverains, autrefois patrons-nés des missions, aura suscité l'obole populaire de la Propagation de la foi, qui, en soixante ans, dépensera trois cents millions ; quand, en un mot, l'Église sera prête pour les grandes entreprises, Dieu lui ouvrira des champs nouveaux.

III

Voyez, en effet, quels changements se préparent. Au commencement du dix-neuvième siècle, J. de Maistre écrivait ces paroles prophétiques : *La France sera chrétienne, l'Angleterre catholique* ; et encore : *Tout annonce je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas* (SOIRÉES, II,

p. 242). *Tout semble démontrer que les Anglais sont destinés à donner le branle au grand mouvement religieux qui se prépare et qui sera jugé sacré dans l'histoire.* (DU PAPE, p. 356, Edition, 1884).

Quand ces paroles tombèrent de la plume de J. de Maistre, elles parurent incroyables. Qu'aurait-on pensé si le grand écrivain, précisant les détails, eût annoncé ce qui suit :

Encore quelques années, et l'empire turc, si longtemps le cauchemar de l'Occident, ne sera plus qu'une grande ruine, dont l'Europe trop divisée pour procéder au partage, retardera, mais ne conjurera pas l'écroulement. Sur ces immenses domaines, seront pris les royaumes indépendants de la Grèce, de la Crète, de la Roumanie, de la Serbie, du Monténégro, de la Bulgarie, ainsi que l'Herzégovine, la Bosnie, l'île de Chypre, tandis que l'Égypte, la Tunisie et l'Algérie passeront aux chrétiens; et, à peine délivrés du chancre musulman, tous ces beaux pays commenceront à reflourir et se couvriront d'églises. La Turquie sera réduite à 25 000 000 d'habitants au lieu de 40 000 000 et la Méditerranée redeviendra un lac chrétien ?

Tournez maintenant vos regards vers l'extrême Orient et saluez l'aurore d'une vie nouvelle qui commence à poindre : c'est comme une refonte du vieux monde asiatique qui se prépare.

En effet, l'Hindoustan depuis l'Afghanistan jusqu'à la Chine, Ceylan compris avec ses 303 000 000 habitants, deviendra terre anglaise, et, à l'ombre d'une liberté absolue, l'Église y installera solidement sa hiérarchie, ses écoles, ses universités, que fréquenteront les jeunes Brahmes, et y entretiendra en permanence un délégué du Saint-Siège.

Dès que la science catholique pénétrera la caste qui mène tout, celle des Brahmes, on entreverra le jour où les conversions s'y multiplieront, et de 475 000 en 1800, les catholiques atteindront le chiffre de 2 140 000 en 1900 ; les missionnaires, qui n'étaient que 22 en 1800, seront 2 000 en 1900 (1) ; c'est un progrès, mais insignifiant en comparaison de l'ébranlement des idées chez les Brahmes.

L'Indo-Chine deviendra française, et ses chrétiens monteront du chiffre de 320 000 en 1800 à celui de 813 000 en 1900 (2).

Voyez-vous là-bas dans le fond de l'Orient à droite du Japon, ce nouveau monde que nos pères ne connaissaient pas, ce continent plus grand que l'Europe ? C'est l'Australie. Vous la verrez bientôt, ainsi que la Nouvelle-Zélande, pays chrétien et pour un tiers catholique ; donnant, en 1900, près d'un million de fidèles à l'Église, alors qu'en 1800, on n'y

(1) LOUVET. Cf. aussi PISANI, art. Asie, dans le Dict. de théologie de Vacant et C^e.

(2) *Ibid.*

connaissait ni un catholique, ni un prêtre (1).

Du même côté, plus loin, sort des flots un autre nouveau monde, un archipel composé d'îles innombrables, l'*Océanie*. L'apostolat catholique n'y débutera guère qu'en 1860 ; mais, en quarante ans, il organisera nombre de vicariats apostoliques et comptera 100 000 fidèles, sans renfermer dans ce chiffre les fidèles des îles malaises, hollandaises, anglaises, portugaises, espagnoles, qui ont 5 550 885 catholiques (2).

L'empire du Japon, qui a vu jadis 2 000 000 de catholiques, restera longtemps couvert d'un nuage de sang et impénétrable aux missionnaires ; mais il s'ouvrira bientôt à une liberté complète et nous donnera 50 000 fidèles, dirigés par cinq évêques, alors qu'en 1879 on n'y relevait que 4 000 catholiques.

L'empire de Chine, avec ses 400 000 000 d'habitants (402 000 000 (3)), verra tomber toutes les murailles qu'il opposait à l'expansion de la foi catholique. Vaincu par le Japon, il se décomposera comme la Turquie et n'échappera, comme elle, à un démembrement immédiat, que par l'antagonisme des convoitises. En tout cas, la civilisation chrétienne aura raison du monstre, malgré ses convulsions, et, finalement, sur les ruines du *mandarinat*,

(1) *Statesman's year Book* et LOUVET.

(2) Cf. LOUVET : En Malaisie, dans la *Mission de Batavia*, 50 000 catholiques sont sortis de terre de 1800 à 1900.

(3) *Statesman's year Book*.

cette barbarie immorale et sanguinaire, qui se croit civilisée, parce qu'elle est frottée d'un léger vernis de culture, le catholicisme régnera. L'imagination ne peut suivre les effets imprévus et les retentissements indéfinis qu'auront sur les royaumes voisins et tributaires de la Chine, sur la Corée, sur le Thibet, sur la Mongolie, sur le Siam, etc., la déchéance du mandarinat et la sécurité complète de l'Église catholique, déjà depuis longtemps si fortement organisée en ces pays. La Chine avait 187 000 catholiques en 1800 ; elle en a maintenant un million et sept cent trente mille (1). Les Jésuites ont reconstruit à Chang-Hai l'observatoire qu'ils avaient autrefois à Pékin et leurs disciples viennent d'ouvrir tout auprès une université catholique chinoise.

Mais, si étonnantes qu'elles soient, ces métamorphoses ne sont rien, auprès de ce qui s'annonce en Afrique.

Depuis des siècles, l'Europe s'arrêtait comme hypnotisée devant ce continent noir, devenu dès longtemps un vaste marché d'esclaves. Les essais d'apostolat, poussés en d'autres âges jusqu'au centre de l'Afrique, ont été ininterrompus, et c'est à peine si les rivages de cette terre immense ont été entamés, en 1842, dans les deux Guinées ; en 1835,

(1) *Statesman's year Book* et Dict. de théologie, *Asie*. Un riche Chinois vient de fonder une Université Catholique à Chang-Hai.

dans le Sénégal, par les Pères du Saint-Esprit; en 1837, dans l'Afrique du Sud, et, en 1865, au Dahomey, par les Missionnaires africains de Lyon et par les Pères Oblats de Marie.

Vers 1830, l'Algérie et la Tunisie ne possèdent que 7 000 chrétiens, et l'Égypte en a, de son côté, 7 000. Mais à la fin du siècle, ces 14 000 catholiques arrivent au chiffre de 500 000, dont 400 000 en Algérie. L'Afrique du Sud, partagée en huit diocèses, en comptera 40 000. Elle en aurait beaucoup plus si les Hollandais n'avaient toujours persécuté le catholicisme. Le reste du continent, presque fermé en 1800, maintenant largement ouvert et sillonné en tous sens par les missionnaires, est réparti par Rome, comme une terre déjà conquise, en vicariats apostoliques (1).

A part le Maroc et Tripoli, Bonnu, Wadaï et la république de Liberia, et à l'exception de quelques territoires portugais, allemands et belges, l'Afrique est partagée entre deux dominations : celle de la France et celle de l'Angleterre.

(1) Les îles de l'Afrique sont évangélisées depuis de longues années. Les îles Açores comptent 270 000 catholiques ; — Madère en a 232 000 ; — les îles Canaries, 300 000 ; — les îles du Cap-Vert, 107 000 ; — les îles du golfe de Guinée, 21 000 ; — les îles de Fernando-Po, 30.000 ; — La Réunion, 189 000 ; — Maurice, 110 000 ; — Les Seychelles, 16 500 ; — A Madagascar, les écoles catholiques réunissent 80 000 enfants. La mission centrale confiée aux PP. Jésuites a 61 000 catholiques. Les Comores sont musulmanes. Cf. VACANT, Dict. de théologie, article Afrique.

Ne nous demandons pas si la part de l'Angleterre est plus belle que celle de la France, puisque ce partage est une question politique à laquelle nous ne pouvons rien et qui d'ailleurs est étrangère à notre sujet.

Constatons seulement, en premier lieu, que l'empire français en Afrique est de toute beauté, un vaste carré tout d'un bloc, allant de la Méditerranée au lac Tchad, et de l'Océan aux sources du Niger, renfermant, à l'exception de la Gambie, de Sierra-Leone, de la Côte-d'Or, de la Guinée portugaise et de Liberia, tout l'ouest de l'Afrique : l'Algérie, 184 474 milles carrés ; la Tunisie, 51 000 milles carrés ; le Sénégal, 115 800 milles carrés ; le Soudan français, 354 000 milles carrés ; le Dahomey, 14 000 milles carrés ; la Côte d'Ivoire, 64 000 milles carrés ; la Guinée française, 120 000 milles carrés ; le Congo français, 496 000 milles carrés ; le Sahara, 1 684 000 milles carrés, terre inculte, mais qui relie tout le reste (1).

Constatons, en second lieu, qu'en 1800, presque toute l'Afrique était musulmane, et qu'en 1900, à part le Maroc et quelques territoires assez restreints, elle subit une influence chrétienne.

Constatons, en troisième lieu, que si l'Angleterre s'est taillé en Afrique un vaste empire, elle y établit comme partout la liberté abso-

(1) *Statesman's year Book*.

lue de l'Église, et que, si la France, dont l'expansion coloniale est malheureusement entravée par ses propres lois, a besoin d'une revanche, elle la trouvera dans ce fait, qu'elle évangélise presque seule, et ses propres domaines, qui sont magnifiques, et ceux de l'Angleterre.

En effet, sur 8000 ou 9000 missionnaires prêtres (1), la France en fournit 6000 ; et sur 35.000 missionnaires femmes (la femme missionnaire est un phénomène inconnu en 1800), 30.000 sont françaises. N'est-ce pas la France qui évangélise, et l'Afrique, et Madagascar, et l'Hindoustan, et l'Océanie, et la Chine, et l'Indo-Chine, et le Japon, et l'Asie ? Et ce sont les ordres religieux qui lui fournissent ces effectifs.

Eh bien ! je trouve ces rapprochements et ces rôles, distribués par la Providence, extraordinairement intéressants ; je trouve admirable que l'Angleterre, pays protestant, naguère si persécuteur, établisse partout où

(1) LOUVET dit : 30 congrégations ou ordres d'hommes ont 13.314 prêtres aux missions. Plusieurs auteurs donnent 6000 ou 6500 comme chiffre des missionnaires prêtres : mais ce chiffre est manifestement au dessous de la vérité, d'après le P. PIOLLET lui-même. Je suppose que l'Islande, que la Norvège, la Suède et le Danemark, que le vicariat apostolique du nord de l'Allemagne, que Terre-Neuve et le nord du Canada, que la Russie, que les postes établis chez les indiens du Brésil et du Paraguay, chez les nègres et chez les Indiens des États-Unis sont des pays de mission. Les *Missiones catholicæ* de la Propagande (1898) donnent neuf mille cinq cents missionnaires prêtres, mais elles sont incomplètes.

elle va la liberté de l'Église catholique, sans restriction, et que la France, dont le gouvernement a toujours été dans ce siècle plus ou moins hostile à l'Église, soit le pays missionnaire par excellence.

Il semble que l'Angleterre soit condamnée par la force des choses à chercher des débouchés nouveaux. Les démons de l'industrie et du commerce qui la possèdent et lui crient : Produis ! ajoutent aussitôt : Conquiers ! Étends-toi, si tu ne veux pas que tes multitudes affamées voient les marchandises s'accumuler en montagnes désespérantes ; et tu sais bien que tes 41 000 000 d'habitants, qui seront bientôt, malgré une émigration prodigieuse, 50 000 000, ne peuvent pas vivre de l'agriculture !

L'Angleterre s'étend donc toujours. — Comment ? je ne l'examine pas ; et il semble à plusieurs que ce soit là sa destinée suprême en ce monde : trouver ou créer des débouchés. Mais, dans les desseins de Dieu, elle en a une plus haute, dont elle-même ne se rend pas bien compte. Autrefois, persécutrice impitoyable du catholicisme, elle rougit maintenant et se repent de cette grande iniquité, et la répare en donnant à cette même religion la liberté la plus large ; et la France fournit aux terres anglaises leurs évêques, leurs prêtres et le budget royal de la Propagation de la foi.

Je dis que c'est une bien belle façon de venger les vieux griefs, et que la France se rend par là comme indispensable à l'apostolat et lie ses destinées à celles de l'Église. Ce n'est pas un calcul ; mais c'en serait un, que ce serait le plus habile et le plus heureux de tous.

Cependant, il faut bien le dire, cette armée de 9 000 missionnaires prêtres et de 35 000 missionnaires femmes ne suffira bientôt plus à conquérir les vastes régions qui s'ouvrent : il faut donc la doubler et la tripler.

Mais les missionnaires des autres pays, de l'Angleterre, des États-Unis, de l'Allemagne, de la Hollande, ne sont ni assez nombreux, ni assez disposés à s'enrôler à l'étranger, absorbés qu'ils sont par les nécessités locales.

Il faut donc que ces pays se convertissent et que l'esprit de Dieu leur recrute un clergé plus nombreux et plus apostolique.

Or voilà, si je ne me trompe, ce qui s'opère ou se prépare sous nos yeux ; mais sur une échelle si vaste que la chose devient un événement.

Longtemps, à la suite de la grande tourmente du dix-huitième siècle, les églises, si florissantes auparavant de l'Amérique du Sud, avaient paru comme frappées d'une léthargie mortelle. Songez qu'il s'agit là de pays qui contiennent plus de 40 000 000 de catholiques (1).

(1) Voici les chiffres du *Statesman's year Book* et du Dict. de théologie (Vacant) :

Le Brésil avait, en 1890, 14 450 000 catholiques, 1 arche-

Ces églises ne parurent secouer leur long sommeil qu'en 1832, quand les Jésuites revinrent au Paraguay, et, en 1842, quand ils rentrèrent au Mexique, au Chili, en Colombie, à l'Équateur et au Brésil.

Dernièrement, on a vu tous les évêques de ces contrées assis aux pieds du Pape, pour préparer avec lui le concile de l'Amérique du Sud. Quelques années auparavant, à la même place, sous la présidence de Léon XIII, s'étaient assis les 92 évêques de l'Amérique du Nord, pour préparer le dernier concile de Baltimore. Voilà certes des spectacles qu'on eût jugés impossibles en 1800 !

En effet, en 1800, les États-Unis n'avaient qu'un seul évêque, celui de Baltimore, 30 prêtres et 20 000 catholiques. On y compte maintenant 94 évêques, dont 14 archevêques, 9 000 prêtres et 12 000 000 de catholiques, ainsi qu'un délégué apostolique, résidant à Washington.

Je n'examine pas le jeu des causes qui ont pu amener ce résultat ; il me suffira de cons-

vêque, 11 évêques, 2 000 prêtres, 11 séminaires ; Salvador avait 800 000 catholiques ; le Chili avait, en 1895, 2 500 000 cath. ; le Pérou avait, en 1876, 2 580 000 cath. ; le Mexique avait 9 800 000 cath. ; le Venezuela avait, en 1894, 2 310 000 cath. ; l'Uruguay avait, en 1897, 800 000 cath. ; Nicaragua, 380 000 cath. ; la Colombie, 3 840 000 cath. ; Guatemala, 1 387 990 cath. ; Costa-Rica, 280 000 cath. ; Honduras, 400 000 cath. ; l'Équateur, 1 200 000 cath. ; Haïti, 1 157 460 cath. ; Les Antilles, 1 132 777 cath. ; La Bolivie, 1 498 260 cath. ; La République Argentine et le Paraguay, 5 400 000 cath.

tater ce grand fait, la différence incroyable entre l'Église américaine en 1800 et l'Église américaine en 1900.

Même métamorphose pour l'Angleterre et pour l'Écosse. En 1800, elles n'ont que 6 vicaires apostoliques et 120 000 catholiques, traités alors par leurs concitoyens comme des ilotes. Maintenant, les lois d'exception sont abolies, et l'Église compte dans les deux pays 2 000 000 de catholiques et plus de 3 000 prêtres : il n'y a plus dans le royaume une seule famille distinguée qui n'ait un ou plusieurs membres catholiques, et la moyenne des conversions annuelles s'élève au chiffre de 5 000 à 7 000. Le P. Morris, un converti, indiquait même, il y a quinze ans, une moyenne plus élevée (1) ; en 1900 il y a eu à Londres dans le diocèse de Westminster 1500 conversions (2).

M. Thureau-Dangin a consacré un volume à raconter cette évolution de l'Angleterre, qui est une des merveilles du siècle. Pour le moment, contentons-nous, en quittant Londres, de jeter un regard sur *Mill-Hill*, son séminaire des Missions étrangères, qui déjà dessert une mission chez les nègres des États-Unis, une aux Indes anglaises, une en Chine et une dans l'Uganda : *c'est un signe des temps nouveaux*.

(1) Cf. le livre du P. MORRIS, S. J. : *Catholic England*, et les articles du P. SIDNEY SMITH dans les *Études*.

(2) Cf. *Tablet*, nov. 1901. Discours du C^{al} VAUGHAN.

En 1800, les colonies anglaises n'ont pas encore la liberté religieuse ; et l'Église catholique, ou bien y est désorganisée comme dans l'Hindoustan, ou bien n'existe pas encore, comme en Australie. En 1900, on compte dans toutes les colonies : 111 évêques, 18 vicaires apostoliques, 11 préfets apostoliques. Le Canada avait alors 63 000 catholiques ; il en a 2 000 000 (1 999 000 exactement) (1). A Terre-Neuve, l'Église catholique n'existait pas en 1800 ; maintenant elle y compte 72 796 enfants (2).

Revenons à l'Europe centrale et septentrionale : comparez l'Allemagne catholique de 1800 avec ses 6 000 000 de fidèles en Prusse et quelques autres millions, en groupes épars et sans action commune, gouvernés par des évêques, grands seigneurs, jansénistes, josphistes, sans vocation, souvent illuminés ou francs-maçons, et l'Allemagne catholique de 1900, avec sa masse compacte de 18 000 000 de fidèles, unis sous la direction d'évêques exemplaires, sortant presque tous du collège germanique de Rome, et politiquement, conduits par le Centre, qui est, au Reichstag, le parti le plus fort et fournit même à l'assemblée son président.

(1) *Statesman's year Book*, 1899. Il y a un million de Canadiens catholiques aux États-Unis. En l'an 2000, les Canadiens catholiques seront au nombre de 20 000 000, si leur accroissement continue dans les mêmes proportions.

(2) *Statesman's year Book*, 1899.

Longtemps, le catholicisme allemand s'était concentré, silencieux et replié sur lui-même. Pourquoi s'en étonner, quand on sait que sa réorganisation n'a commencé qu'en 1821 ? Mais le voilà qui déborde sur le Danemark, la Suède et la Norvège, sur les États-Unis et sur le Brésil, sur la Chine et sur l'Australie. La Société de Saint-François-Xavier, à Aix-la-Chapelle, le Ludwigsverein, en Bavière, fondé en 1843, la Société de Saint-Boniface, fondée en 1849. Les Bénédictins de Bavière (1) entretiennent au loin des missions florissantes et ont établi à Jérusalem une école Biblique. — L'Allemagne catholique vient d'ouvrir une mission en Chine ; *encore un signe des temps nouveaux.*

Il n'y a pas jusqu'à l'Autriche, maintenant

(1) Actuellement (cf. Dict. de théologie de Vacant) l'Allemagne catholique entretient aux missions 1 000 religieux et 364 religieuses. L'Allemagne donne par an 1 826 000 fr. à la Propagation de la foi et 948 420 fr. à la Ste Enfance.

Le Ludwigsverein a recueilli 527 594 marcs en 1896, il a pour but d'entretenir des missionnaires allemands aux missions. — L'*Africa-verein* recueille annuellement 140 000 m. et entretient en Afrique des missionnaires purement allemands.

L'Association de Trèves en faveur des PP. Blancs allemands a 16 000 fr. de recettes.

L'Association de Cologne en faveur des PP. du St-Esprit allemands a 200 000 fr. de recettes.

L'Association de Terre-Sainte a 215 000 fr. de recettes.

Les Jésuites allemands ont 489 missionnaires sur divers points ;

Les PP. Blancs allemands, 48 ; les Franciscains, 100.

Les Oblats de Marie, 65 en Afrique ;

Les Bénédictins de S. O. K. de Bavière, 21.

Les missionnaires du Verbe divin de Steyl ont 31 PP. en Chine, une mission à Togo (Afrique), à l'Équateur, au Brésil, en Océanie.

régénérée dans son clergé, qui ne commence à secouer sa torpeur, à réformer ses monastères et à envoyer des missionnaires au dehors. *Autre signe des temps nouveaux* (1).

Comparez la Hollande de 1800, où le prêtre ne peut célébrer la messe que dans une chambre gardée à vue, où 300 000 catholiques, sans évêques, sont administrés par un délégué apostolique, avec la Hollande de 1900, où 1 488 000 catholiques, gouvernés par 5 évêques et par 2 794 prêtres, jouissent de la liberté la plus complète.

La Suisse de 1800 est, comme l'Allemagne, rongée par le joséphisme, et des témoins sûrs décrivent ainsi le clergé d'alors : Peu de zèle, peu de doctrine, et prédominance des habitudes bureaucratiques (2).

Les catholiques y sont alors au nombre de 422 000, et dans les villes protestantes il est défendu de dire la messe.

La Suisse a maintenant 1 233 000 catholiques et une hiérarchie de 6 000 prêtres, avec 5 évêques et un administrateur apostolique du Tessin. En 1800, Berne comptait 500 catholiques ; elle en avait, en 1871, 4 821. En 1800, Zurich n'avait pas un catholique ; en 1900, elle a 48 000 fidèles et trois pa-

(1) On y a fondé dans ce but le *Leopoldverein* (1839). Cf. à la fin du vol. pièces justif. n° 1. La société du Verbe divin de Steyl s'y est grandement développée (236 sujets).

(2) WILMERS, S. J., *Précis d'histoire ecclésiastique*. Paris, Lethielleux.

roisses (1). En 1800, Genève avait 200 catholiques; elle en a maintenant 68 000, et les protestants sont en minorité.

La Belgique des premières années du siècle, écrasée par Napoléon I^{er} d'abord, puis par la Hollande, ne nous donne aucune idée de la Belgique de l'an 1900, avec ses 6 200 000 catholiques (2), avec sa magnifique université de Louvain, avec sa belle colonie du Congo, où l'on compte 900 000 milles anglais carrés et 30 000 000 d'habitants (3), et avec sa force d'expansion catholique, attestée par ses élections catholiques, par ses belles œuvres sociales, par sa magnifique université de Louvain et par ses florissantes missions aux Indes anglaises, à l'île de Ceylan, en Afrique et en Chine.

En 1800, il n'y a que 200 catholiques éparpillés à travers le Danemark, la Suède et la Norvège, et la peine de mort contre le prêtre qui vient prêcher dans ces pays, subsiste toujours. Mais, depuis soixante ans, tout est changé; et ces trois pays ont maintenant chacun un vicaire apostolique et une église florissante. Nous trouvons, en 1895, 4 000 catholiques en Danemark, avec un collège de Jésuites, 1 145 catholiques en Suède et 875 en Norvège (4).

(1) Nous tenons ces chiffres de Mgr l'évêque de Coire.

(2) *Statesman's year Book* de 1899 : « En 1890, la Belgique a 6 290 073 catholiques, 10 000 protestants et 4 000 juifs » et un demi-million de catholiques en France.

(3) *Statesman's year Book*.

(4) Cf. LOUVET, p. 44.

Les progrès sont encore plus frappants dans les États libres de Brême, de Hambourg et de Lübeck. En 1896, Brême compte 8 800 catholiques, Hambourg 24 000 et Lübeck 1 303. En 1800, le catholicisme n'existait même pas dans ces trois États.

Dans toutes les contrées que la Providence a délivrées en ce siècle du joug des Turcs, l'Église catholique, sortie comme d'un tombeau, s'est ranimée et a multiplié trois ou quatre fois le nombre de ses enfants. La Roumanie avait 16 000 catholiques en 1800 ; elle en a 150 000 d'après le *Statesman's year Book*. La Bosnie et l'Herzégovine avaient 25 000 catholiques ; elles en ont 265 788, d'après M. Louvet, et 334 042, d'après le *Statesman's year Book*. Le diocèse de Nicopolis en Bulgarie avait 300 catholiques en 1800 ; il en a 12.000. En Serbie, les catholiques ont passé du chiffre de 6 000 à celui de 20 000 (1). L'archidiocèse d'Athènes avait 12 000 fidèles ; il en a 18 000. La semence est jetée de tous côtés par les missionnaires, elle germe, elle lève ; encore quelques années, et nous verrons la moisson.

Même dans ces tristes pays qui, sous le gouvernement des Turcs, semblent inanimés et presque mourants, toutes les communautés catholiques, qu'elles soient latines ou grecques

(1) Le *Statesman's year Book* n'en accorde que 11 696 (p. 989).

unies, ont, depuis 1800, doublé, triplé et quadruplé leurs effectifs, sous l'influence de l'apostolat catholique, le seul qui ait prise sur les âmes, comme l'a si bien montré M. Ét. Lamy, dans ses beaux articles sur la France du Levant dans la *Revue des Deux Mondes*. Ainsi, par exemple, à Constantinople, les latins passent de 8 000 à 40 000 ; les rites unis, de 3 500 à 5 000 ; les Bulgares unis de 0 à 28 000 ; les Bulgares latins, de 6 000, en 1830, à 12 000, en 1900.

Dans l'archevêché de Smyrne, les latins passent de 300 à 14 000.

A Alep, les catholiques passent de 800, en 1800, à 4 400, en 1900.

Les catholiques du rite melchite passent de 20 000 à 114 000.

Les catholiques du rite arménien passent de 80 000 à 120 000.

Les catholiques du rite syrien, de 2 000 à 40 000.

Les catholiques du rite chaldéen, de 25 000 à 44 000.

La Palestine avait 3 000 catholiques en 1800 ; elle en a 25 000 (1).

Lentement, mais sûrement, le catholicisme perce les nuages amoncelés par la haine et par les préjugés, et se présente aux populations de l'Orient comme la seule Église qui ait la stabilité doctrinale, la force de la discipline

(1) Cf. LOUVET.

et la vraie charité. Le contact avec les sectes protestantes ne fait, à la longue, que rendre le contraste plus saisissant.

De tous ces faits, nous pouvons conclure sans hésiter que Dieu a opéré de grandes choses dans son Église en ce dix-neuvième siècle; et tout semble indiquer que nous marchons vers des temps nouveaux, où l'apostolat de l'Église se fera dans des proportions inconnues aux siècles passés.

Quand l'œuvre inaugurée par Dieu en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Angleterre, aux États-Unis et dans le nord de l'Europe, sera plus avancée; quand ce travail profond, qui remue les âmes dans la nuit de l'erreur, se révélera au grand jour; quand les nouvelles églises regorgeront de prêtres, on verra des milliers d'apôtres nouveaux revendiquer l'honneur de marcher sur les traces des neuf mille apôtres français, et de rivaliser avec eux de zèle et de dévouement. Alors, travaillées par leurs appels, l'Amérique et l'Angleterre qui, tous les ans, consacrent des sommes énormes à la propagande protestante et méthodiste, donneront au budget de la Propagation de la foi cette ampleur et cette élasticité qui lui manquent. Alors sera comprise cette parole du prophète : *In fines orbis terræ exivit sonus eorum*, et ce sera l'éternel honneur de la France catholique d'avoir montré le chemin du dévouement à ces nouvelles phalanges.

V

Ici nous entendons des Français découragés nous dire : Oui, nous convertissons peut-être les autres ; mais nous, nous périssons !

Nous leur répondrons d'abord, *a priori*, que si la France catholique évangélise les autres nations, il n'est pas probable qu'elle périsse de sitôt. Personne, sans doute, n'est nécessaire à Dieu, pas plus une nation qu'un individu ; mais on ne voit pas comment d'ici longtemps la France catholique serait remplacée dans un rôle qui semble providentiel ; elle est la pépinière presque unique des missionnaires prêtres et des missionnaires femmes, cette dernière institution qu'elle a créée ; donc, elle ne périra pas ! Cette mission sera à la fois sa gloire et son talisman. '

Sans doute, il y a des points noirs à l'horizon : tous ceux qui aiment la France ne peuvent voir sans angoisse les classes populaires s'éloigner de l'Église qui les a baptisées, voter en masse contre elle et contresigner ainsi l'effroyable persécution qui la bouleverse.

Mais ce phénomène, très inquiétant à coup sûr, ne deviendrait désespérant que s'il était prouvé qu'il est irrémédiable ; or, cela n'est pas démontré, tout au contraire, et nous aimons à nous faire ici l'écho d'une parole de

Léon XIII : « *Aucune des maladies morales dont souffre la France n'est une maladie mortelle; toutes sont guérissables* » (1).

En beaucoup d'endroits, le peuple apostasie et devient hostile, c'est clair ; mais qu'a-t-on fait pour le préserver ou le reconquérir ? A-t-on seulement dépensé pour lui le quart de ce qu'on a souvent prodigué au profit des classes élevées ou moyennes ?

Pour celles-ci, à prendre les choses dans l'ensemble, on récolte à peu près ce qu'on sème. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les classes populaires ? On a voulu avoir des ingénieurs, des médecins, des jurisconsultes chrétiens, et on y est parvenu. Le jour où on voudra sérieusement avoir des ouvriers d'élite chrétiens et des contremaîtres chrétiens, on les aura ; seulement, il faudra prendre la peine de les élever.

Dans les classes lettrées, nous n'avons pas perdu notre temps. Après cinquante années d'une demi-liberté d'enseignement arrachée au monopole universitaire et sans cesse reprise en détail, les collèges libres catholiques sont plus florissants que les collèges officiels, auxquels cependant, contre toute justice, l'État réserve ses bourses, prises sur l'impôt commun, qui devrait être dépensé au profit, non de quelques privilégiés, mais de tous.

(1) Discours prononcé par S. Exc. Mgr LORENZELLI, à Roubaix, novembre 1900.

Il y a partout, dans les sphères élevées de la société, des milliers de chrétiens croyants et pratiquants. Là même, les résultats seraient bien plus importants si, moins asservis aux programmes et aux méthodes universitaires, nous avions plus résolument visé le haut commerce, l'industrie et les colonies, et si notre apostolat s'était plus sérieusement préoccupé des hommes.

Ces dernières années nous avons eu, sur divers points de la France, et surtout à Lourdes, des assemblées de 8 000, 10 000 50 000 hommes et davantage et c'est par milliers que Montmartre compte ses adorateurs nocturnes.

Des centaines d'usines ont été réformées par leurs patrons sur un type chrétien, et cela non seulement dans le Nord, mais à Reims, à Marseille, à Lyon et dans l'Ouest.

Si le parti catholique est divisé, du moins peut-on dire qu'il existe, ce qu'on ne pouvait affirmer de 1800 à 1845.

Malgré l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête, les ordres religieux d'hommes se sont merveilleusement développés, et forment les cadres assurés et permanents de cette armée d'apôtres qui évangélisent le monde païen.

Voilà des faits éclatants, incontestables, et qui, au commencement du siècle, étaient impossibles.

Ils sont d'autant plus remarquables que,

depuis cent ans, l'Église de France a toujours marché contre vents et marée, à l'encontre de toutes les influences humaines.

Et c'est là, justement, le phénomène le plus curieux, le plus intéressant et le plus empoignant de ce siècle : le catholicisme français qui, au sortir de la tourmente révolutionnaire, se relevait presque éteint où du moins si malade, grandissant et se développant en dépit de tous les obstacles ! Ce n'est pas le lieu de traiter ce sujet, qui veut une place à part ; contentons-nous pour le moment de l'indiquer.

Si considérables que soient les progrès du catholicisme en France, dans les classes élevées et moyennes, il porte à ses flancs une plaie hideuse et qui peut devenir mortelle : l'apostasie des classes populaires.

Le mal prend de telles proportions qu'il aurait de quoi décourager si, en l'étudiant de près, nous ne découvrions facilement que, sur beaucoup de points, nous pourrions l'enrayer ou le guérir.

Nous voyons d'abord porter leurs suffrages aux ennemis de l'Église des populations, où presque tous les hommes font leurs Pâques, comme en Savoie et dans les Basses-Pyrénées. Évidemment, ce résultat est dû à des malentendus qu'on pourrait dissiper, et à des fautes qu'on pourrait éviter.

Nous voudrions, en second lieu, qu'on n'oubliât point que, lorsqu'on parle du peuple en

France, les campagnes sont l'élément important, puisqu'elles renferment 17 000 000 de travailleurs, contre 4 000 000 échelonnés dans la petite et la grande industrie. Or, les campagnes n'ont-elles pas été souvent abandonnées par leurs tuteurs naturels, les familles riches ? et partout où celles-ci reprennent leur rôle traditionnel, avec la résidence, ne regagne-t-on pas le terrain perdu ? A un autre point de vue, l'apostolat des campagnes a-t-il jamais été entrepris à fond, excepté sur quelques points isolés, autrement que par les vieilles méthodes ? N'a-t-on pas très souvent négligé les leçons que nous donnait l'expérience contemporaine sur les syndicats agricoles, sur les caisses Raffeissen, sur les conférences populaires, sur l'enseignement agricole, sur la presse à la campagne et sur les différentes industries, capables de rendre au prêtre l'influence sur les hommes de la campagne ?

Quant aux peuples des villes, on n'aura pas le droit d'en désespérer tant que les missions prendront encore ; or, elles prennent ; tant que les hommes viendront quand on les convoque seuls : or, ils viennent ; tant que les écoles libres de garçons seront fréquentées ; or elles regorgent d'élèves.

Et surtout, on n'aura pas de raison de jeter le manche après la cognée, tant qu'on n'aura pas épuisé, pour ainsi dire, les moyens qui, employés par plusieurs, ont pleinement réussi ;

tant qu'on n'aura pas, par exemple, organisé l'œuvre des élections comme celle qui prime toutes les autres, changé l'axe de l'apostolat en le tournant vers les hommes ; établi partout dans les villes des carêmes d'hommes, des œuvres de jeunesse par un réseau d'écoles professionnelles, qui aideront l'ouvrier à faire son chemin et le garderont jusqu'à dix-huit ans sous l'influence religieuse du prêtre.

Si le remède est entre nos mains, au moins dans une certaine mesure, de grâce, appliquons-le, et, au lieu de gémir, ce qui n'a jamais servi de rien, travaillons.

En attendant le succès de nos efforts, réjouissons-nous de ce que Dieu a fait pour son Église en ce siècle.

Lorsque les compagnons de Christophe Colomb abordèrent enfin, après cent tempêtes et périls mortels, à la nouvelle terre promise, ils tombèrent à genoux sur le rivage le front en terre, et, à la vue de tant de difficultés vaincues, sentirent leur cœur envahi par une joie indicible, immense.

Le siècle qui vient de finir a été pour l'Église un long voyage, rempli de péripéties émouvantes. La joie des belles conquêtes qu'elle a faites est doublée par le sentiment des dangers courus. Humainement parlant, c'était inévitable et fatal ; on devait périr. Princes et peuples s'étaient ligués contre le

Pasteur suprême : on le dépouillerait, on ferait de lui un homme comme un autre, et il perdrait tout prestige ; le conclave lui-même deviendrait impossible. Les professeurs officiels enseignaient « comment *les dogmes finissent* (1) » et traitaient la foi de *superstition puérile* (2). En 1828, un grand seigneur anglais disait à la Chambre des lords, à propos de l'émancipation des catholiques : *Je volerai pour l'émancipation ; car, à mes yeux, le catholicisme est mort, et on ne s'acharne pas sur un cadavre* (3).

Le schisme russe avait juré d'en finir avec le catholicisme en Pologne. Mais aujourd'hui, la Pologne compte 6 214 500 catholiques (4), et seulement 398 000 schismatiques, la plupart non Polonais ; et, dans les campagnes, 100 pour 100 pratiquent leur religion et 95 pour 100 dans les villes : le schisme a totalement échoué (5). Les princes qui ont conspiré contre le pape ont brusquement et tristement fini, et leur sort, qui épouvante, sert de commentaire à cette parole de Thiers : « Qui mange du pape en meurt ». Jamais le pape n'a été plus fort ; jamais l'Eglise n'a été si

(1) JOUFFROY.

(2) SAINTE-BEUVE.

(3) Cité par M. THUREAU-D'ANGIN, *Renaissance du Catholicisme en Angleterre*.

(4) *Statesman's year Book*.

(5) Cf. *l'Allemagne religieuse* par GOYAU. Le correspondant du *Times* cité par le *Tablet* 18 oct. 1902, nous apprend de curieux détails sur la Pologne prussienne.

unie ; nulle part elle n'a fait plus de progrès qu'en Angleterre ; tandis qu'à côté d'elle, rongées par les sectes qui pullulent et paralysées par une anarchie d'idées que rien n'arrêtera désormais, plusieurs religions rivales ne peuvent même plus prétendre qu'elles sont encore chrétiennes. Nous ne connaissons rien d'éloquent comme ces contrastes, qui servent à l'œuvre de Dieu d'ombre et de repoussoir, et la font d'autant plus admirer. *Cantemus Domino quoniam magnifice fecit !* Pendant ce temps, dans toutes les sphères les plus grands hommes, éloignés d'abord du Christ, ont incliné leur génie devant lui, confessé sa divinité et suivi son Église. Napoléon I^{er} et Lamoricière, Ampère et Biot, Chateaubriand et Lacordaire, Tocqueville et Leplay, Littré, Augustin Thierry, Stolberg, Newman, Manning, Brunetière, Bourget, à côté des Cauchy, des Dumas, des Pasteur, des Faye restés toujours chrétiens, dédommagent magnifiquement l'Église de quelques apostasies et des bouderies de savants isolés et présagent un siècle où la science, de nouveau baptisée, s'entendra dire comme Clovis : « Fière infidèle, brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as méconnu » !

L'ÉGLISE CATHOLIQUE
EN ALLEMAGNE
EN 1800 ET EN 1900

Dieu a fait de grandes choses dans son Église pendant le dix-neuvième siècle. Pour saisir toute la portée de cette proposition, il faut sortir des considérations générales et suivre en détail l'histoire des églises particulières.

La régénération de l'Église catholique en Allemagne est un des faits les plus remarquables du XIX^e siècle. En 1800, cette église était mourante : sans cesse balayée par les invasions françaises, désorganisée, ruinée par la guerre et d'ailleurs minée par le josphisme, livrée à l'influence hostile de pouvoirs sceptiques, administrée par des prêtres sans vocation, elle paraissait vouée à une banqueroute prochaine, tandis que l'église Luthérienne, riche et puissamment soutenue, se promettait un avenir brillant. .

(1) Consulter sur ces questions le bel ouvrage de Monsieur GOYAU, *l'Allemagne religieuse* ; 2) : les deux vol. du P. WILMERS, sur l'histoire ecclésiastique ; 3) : le *Kirchenlexicon* du cardinal HERGENRÖTHER, et son manuel de l'histoire de l'Église ; 4) : MALLOCK, *Doctrinal disruption*.

Or, à la fin du siècle, contrairement à toute prévision, c'est l'église luthérienne qui s'effondre, tandis que l'Église catholique régénérée et rajeunie, nous étonne par sa vigueur. Contraste saisissant, dont je voudrais étudier les causes mystérieuses.

I

Monsieur Gabriel Monod écrivait récemment : le protestantisme n'est qu'une des formes religieuses *de la libre pensée*. Il faudra bientôt ajouter : une des formes religieuses *du libre sentiment*. Rien de plus vrai : Luther a remplacé l'autorité vivante de l'Église par l'autorité morte de la Bible, et ses fils l'autorité morte de la Bible par la raison. Voici maintenant que ses petits-fils disent à la raison : Taisez-vous et laissez parler le sentiment. C'est la logique des choses prévue par Bossuet : « *On a trouvé moyen de dire que la foi commence par sentir les choses en elles-mêmes, et que, par le goût qu'on a pour les choses, on apprend aussi à goûter les livres où elles sont contenues. On accommode l'Écriture à sa prétention, et on appelle cette prétention de son jugement une révélation de Dieu* ». (1).

Les rationalistes du xvii^e et du xviii^e siècle

(1) Avertissement aux protestants.

admettaient encore certaines vérités communes à tous, comme l'existence de Dieu, l'autre vie et ses sanctions ; mais à partir de Kant, ces dernières colonnes menacèrent ruine. Si tout n'est qu'idée subjective, pour ne pas dire rêve, quoi d'étonnant que Lessing s'écrie : Ce n'est pas la raison, c'est le sentiment qui juge en dernier report : Laissez là la raison, qui n'est qu'une trompeuse et croyez-en votre cœur qui, lui, ne vous trompera pas ! Vous aimez Dieu et vous sentez que vous l'aimez et que vous lui êtes uni. Eh bien ! ce qui vous unit à lui, c'est la vérité religieuse. Voilà le dogme ! et comme le sentiment est infiniment variable, les formules du dogme le sont aussi. Kant a dit : Plus de vérité absolue, rien que la vérité subjective ! Lessing transporte au sentiment ce que Kant a dit de la raison et il conclut : Plus de vérité objective, rien que le sentiment subjectif ; il a inventé le Kantisme sentimental.

Schleiermacher y ajoute une nuance de Panthéisme : La religion, dit-il, c'est le sens intime de notre contact avec Dieu ; le sentiment religieux, c'est la conscience de cette fusion. Jésus plus que tout autre a eu ce sentiment et l'a propagé, et c'est pour cela qu'il est rédempteur. Croire en lui, c'est croire qu'il a eu cette conscience perpétuelle. Hegel définissait la religion : la conscience que Dieu prend de son être dans l'être fini ; Schleier-

macher la définit : la conscience que l'homme prend de Dieu dans l'être fini. Les deux définitions sont panthéistes.

La foi au Christ est donc indépendante des prophéties et des miracles, toutes choses qui sont détails futiles et thèmes à disputes des vieilles écoles. Elle est un fait d'expérience et les différentes religions sont les différentes manières dont nous saisissons l'infini.

Voilà le credo sentimental que M. Sabatier a essayé de populariser en France par son livre sur « *la philosophie religieuse* » : *Dans toute religion positive*, dit-il, il y a l'élément interne et l'élément externe, *l'âme et le corps : l'âme c'est la piété intime, le mouvement d'adoration et de prière, la sensibilité divine du cœur ; le corps, c'est la forme extérieure, le rite et le dogme* (1).

Mais de ces deux éléments, quel est le principe générateur ? Évidemment, répondent Schleiermacher, Benjamin Constant, Vinet et Sabatier, c'est la piété, le mouvement du cœur ; de même que le principe, l'âme du langage c'est l'idée : qu'importent les formules, les rites et les dogmes par lesquels, à toutes les époques et sous tous les cieux, se traduit ce mouvement, cette émotion divine ? Le dogme, expression sensible du sentiment, va-

(1) Esquisse d'une philosophie de la Religion d'après la psychologie et l'Histoire, Paris, 1897.

rie, se modifie, s'atténue, s'élargit avec lui et suit toutes ces nuances (1).

Transportez cette manière étrange d'envisager les choses dans l'exégèse, et vous comprendrez mieux comment le sentimentalisme allemand a frayé les voies au criticisme. Non pas que Schleiermacher suffise à expliquer le criticisme, effet complexe dû certainement à d'autres causes encore, comme les progrès énormes de la philologie, de la critique textuelle et de l'archéologie des peuples sémitiques ; mais le sentimentalisme religieux a eu sa part dans ce mouvement, ainsi qu'un Panthéisme savamment dissimulé. Ces deux nuances se retrouvent à chaque instant chez Monsieur Renan.

(1) Voici comment le Cardinal HERGENRÖTHER résume l'idée de Schleiermacher, un des hommes qui ont eu le plus d'influence sur l'idée Allemande : « In beiden fallen werde das wahre wesen der Religion ganzlich verkannt : dieses liegt vielmehr in innersten des menschlichen herzens, im gefühle, in welchem der mensh zugleich über sich selbst inhausgehend, sich mit dem unendlichen vereinige ».

« In der verührung mit dem universum durch die sinne werde das gefühl der Religion, die Frömmigkeit entzündet als das gefühl des Unendlichen im Endlichen, der Ewigen in Zeitlichen, als sinn und geschmack für das unundliche. Deshalb sei alles objective wissen von der Religion ausgeschlossen, vor allem ein begriff einer personlichen überweltlichen Gottes. — Dans les deux cas, l'essence de la Religion est manifeste : il faut la chercher avant tout dans le cœur humain, dans le sentiment qui élève l'homme au-dessus de lui-même et l'unit à l'infini. Dans cette communion avec l'universel, le sentiment de la Religion, la piété s'enflamme : ce n'est pas autre chose que le sentiment de l'infini dans le fini, de l'éternité dans le temps ; c'est comme le goût de l'infini. Donc toute science objective est écartée par là de la notion de Religion, et avant tout il faut renoncer à l'idée d'un Dieu personnel et surnaturel.

Le Dr Strauss sent que les évangiles ne sont que des légendes, inspirées par le désir très ardent qu'éprouvaient les apôtres de glorifier le Christ. Voilà l'idée maîtresse de son œuvre, et son portrait du Christ est tracé en conséquence, non d'après les documents, mais d'après l'impression qu'il a ressentie.

Baur renchérit sur cette manière de traiter les documents évangéliques et essaie de se rendre compte des premiers développements de l'Église. Il en trouve la clé dans le double courant qui, croit-il, traverse l'Église, le courant judaïsant et le courant Pauliniste, phénomène dont il a eu l'impression, mais dont il n'y a pas trace dans l'Écriture.

Les différentes vies de Jésus publiées par l'Allemagne protestante ont pour but de dégager l'état de conscience du Christ, d'après l'idée qu'on s'en fait.

Entre Schleiermacher, Strauss, Baur et Renan, on aperçoit une étroite parenté ! Votre religion à vous protestants du dix-neuvième siècle, disent-ils aux chrétiens, c'est votre subjectivisme, travaillant sur le christianisme, et le christianisme lui-même n'est que le subjectivisme de vos ancêtres. La religion n'étant qu'un fait de conscience, l'histoire d'une religion sera l'histoire du développement de la conscience religieuse. Or la manière dont l'ancien Testament raconte l'histoire, contredit les notions de la science sur l'évolution reli-

gieuse telle que nous la concevons : donc elle est fausse. Les choses ont dû se passer autrement.

La dernière évolution du système, c'est celle de Ritschl, qui à l'expérience de la communauté, substitue celle de l'individu.

Croire en Dieu, cela veut dire : je suis intérieurement certain de Dieu ; je vis en lui. Croire en Jésus-Christ cela veut dire : j'ai cherché Dieu et je l'ai trouvé en Jésus : la foi est le fruit d'une expérience personnelle.

De Berlin et de Heidelberg, ces théories ont gagné l'Angleterre et les États-Unis et infecté ce qu'on appelle *the broad church* et même beaucoup de représentants de la basse et de la haute église.

Le *no-churchism* ou *pas d'église du tout* de Channing aux États-Unis et son « *amour sans dogmes*, qu'est-ce autre chose que du Schleiermacher, du sentimentalisme allemand ? On retrouve ces formules ondoyantes sous la plume de maint écrivain français, et dernièrement nous les remarquons dans un ouvrage de Farrar, doyen de Canterbury. « *Toutes les formules des différents âges sont vraies, dit-il, si vous les considérez comme exprimant le sentiment et la mystique d'une époque ; et toutes sont fausses, si vous les considérez comme un fait objectif réel. Le sacerdotalisme fut une manière de concevoir certaines vérités et la négation du sacerdoce fut une autre ma-*

nière de rappeler d'autres vérités trop oubliées. De toutes les hérésies, la plus grande et la plus mortelle serait celle qui renfermerait la révélation de Dieu dans une époque, dans un type, dans un système » (1).

Quel scandale ce fut pour le peuple allemand, quand, imbus de ces idées, les jeunes pasteurs sortirent des universités ! — Les vieux pasteurs orthodoxes les interpellaient brusquement : « *Croyez-vous à la Bible ?* — La Bible, répondaient ces jeunes gens, est pour nous la parole de Dieu, parce que Dieu nous y parle plus clairement qu'en tout autre livre. — Mais qu'y voyez-vous et que croyez-vous ? — Nous croyons ce qui, nous le sentons, est la parole de Dieu. — Rêves que tout cela ! laissez-les pour ce qu'ils sont et dissimulez-les sous les plis des vieilles traditions. — Impossible, répondaient les jeunes pasteurs, car alors notre religion ne serait plus qu'une farce sacrilège. — Mais croyez-vous seulement en Dieu ? — Dieu, mais certainement, je suis certain de son existence, car je vis de lui ». — On leur demande une conviction raisonnée, ils apportent une impression.

Croyez-vous en Jésus-Christ ? — Les jeunes pasteurs répondent : Nous avons cherché Dieu et nous l'avons trouvé en Jésus-Christ. Ici encore, on leur demande une conviction et

(1) Cf. le livre remarquable et tout récent de MALLOCK *Doctrinal disruption*, London, 1902, où ce texte est cité.

ils répondent par une impression. Croyez-vous, leur dit-on, à la divinité de Jésus-Christ? et ils répondent : Jamais nous n'avons senti l'idéal comme en Jésus-Christ, jamais homme ne fut uni à Dieu comme lui. C'est une nouvelle impression substituée à la conviction qu'on leur demande.

Bientôt la polémique s'aigrit : le vieux clergé crie au jeune : Vous n'êtes que des rêveurs et des sectaires ! — Et vous, ripostent les jeunes pasteurs, vous n'êtes que les tenants arriérés de dogmes démodés, et votre superstition pour ces vieilleries trahit en vous des tendances catholiques. — Les orthodoxes répondent : Si l'Église ne forme plus que des factieux, c'en sera bientôt fait d'elle !

Au contraire, s'écrie la jeune école, quand on se querelle dans la postérité de Luther, cela prouve qu'elle vit : l'unité religieuse, c'est la paralysie. Le vrai Protestantisme n'est qu'une série de formes religieuses d'une pensée toujours libre (1).

Mais, comme bien on pense, les foules sont incapables de faire sortir de l'Écriture des enseignements ou même des sentiments religieux et ce qu'elles y découvriraient ne serait que thème à discussions sans fin.

Il y a bel âge que l'Église protestante d'Allemagne aurait sombré dans ces tempêtes, si

(1) Cf. GOYAU, *op. cit.*, auquel nous empruntons ce dialogue.

l'État, étouffant sur ses lèvres toute manifestation d'anarchie, ne lui avait gardé je ne sais quelle union toute mécanique et tout extérieure.

Déjà, dans les premiers jours, Luther, pour étayer sa maison qui croulait, avait fait à l'État un appel désespéré et avait ainsi sauvé ce qu'on peut appeler l'ossature du Protestantisme ; mais au prix d'un esclavage sans nom.

Le roi Frédéric Guillaume imagina comme remède aux divergences décrites par nous, de fondre ensemble toutes les églises réformées, mais il échoua et, à défaut d'une unité doctrinale reconnue désormais impossible, décréta l'unité extérieure administrative des institutions ecclésiastiques opérée de force par une sorte de Préfecture (*agende*) qui ne reculait devant rien, pas même devant la prison (1).

Tout ce qu'on obtint ce fut une réserve hypocrite de la part des pasteurs les plus avancés : « *Parlons comme le peuple*, disait Strauss et *gardons pour nous les pensées de derrière la tête* », mais beaucoup rougissaient d'une attitude si louche et, décidés à aller jusqu'au bout, niaient carrément la divinité de Jésus-Christ. Devant cet éclat, nouvelle intervention du pouvoir : Le roi exige des pasteurs comme minimum la reconnaissance de la divinité de Jésus-Christ ; mais cette pièce officielle reste lettre morte.

(1) Cf. GOYAU, *op. cit.*

Bientôt il devint impossible de dérober au peuple la vue de ce grand scandale, à savoir l'apostasie de presque tout le clergé protestant. De toutes parts retentit ce cri : ils ne croient pas ce qu'ils prêchent ! Des malades exhortés par les pasteurs, se tournent vers eux et leur demandent à brûle pourpoint : Croyez-vous seulement ce que vous dites ?

Le résultat ne se fit pas attendre : de tous côtés apparurent les symptômes d'une apostasie nationale. Des millions d'Allemands ne mirent plus le pied au temple et ne firent plus baptiser leurs enfants. Ce phénomène explique la marche foudroyante du socialisme parmi les populations protestantes, pendant que les populations catholiques restent intactes.

Un témoin allemand écrivant dans une revue irlandaise, *The Irish Ecclesiastical Record*, de juin 1902, nous dit : *les deux tiers des protestants allemands ont abandonné leur foi.*

Dans un congrès de l'alliance évangélique de 1879, un pasteur allemand lut un rapport sur l'état du Protestantisme en Allemagne (1); on y voit ce qui suit :

« Partout la question se dresse devant nous : quelle sera dans l'avenir la place du Christianisme dans la vie et dans les institutions sociales du peuple ? Resterons-nous chrétiens, oui ou non ? Mais en Allemagne le conflit est

(1) *The Evangelical-Alliance*. Edited by Rev. MURRAY. London, 1901. Cf. Pièces justificatives à la fin du vol.

devenu bientôt une lutte à mort. Le mépris de Dieu et de sa parole, l'antipathie contre le Christ et sa doctrine, la haine de l'Église n'ont jamais été si ouvertement professés... Qui aurait jamais cru que le peuple allemand deviendrait à ce point adorateur de Mammon ! Qui aurait cru que la jeunesse allemande descendrait au niveau des Hödel et des Nobiling ? Les moyens que le Culturkampf a cru devoir employer ont produit l'effet opposé de celui qu'on cherchait : L'Église Romaine est intacte, et son unité plus compacte que jamais. Elle a sans doute reçu d'affreuses blessures, mais les coups les plus mortels à son adresse, ont atteint l'Église évangélique. Ainsi par exemple la loi sur le mariage civil a d'un côté révélé dans toute sa laideur la plaie des ménages irréguliers et de l'autre favorisé la tendance à se passer en tout du christianisme ».

On avait inutilement tenté d'enrayer le grand mouvement de scepticisme dont nous venons de retracer à grands traits le développement.

Le pouvoir pensa qu'il pourrait au moins profiter des cadres de l'église officielle pour opposer au socialisme, dont les progrès l'inquiétaient, une barrière infranchissable.

C'était une illusion facile à comprendre.

En conséquence, au moment où Léon XIII lançait sa bulle fameuse sur la condition des ouvriers, l'Empereur, le pape protestant, fit paraître la sienne. Seulement, à la différence

du Pape de Rome, il devait bientôt la retirer.

Il y prescrivait aux pasteurs de créer partout des cercles d'études pour désabuser et éclairer les socialistes. Deux cents cercles furent ouverts à grands frais ; mais, ô déception, sous l'influence des pasteurs, ils étaient tous devenus des foyers de socialisme !

Il n'y avait qu'à faire machine en arrière, fermer les cercles et retirer l'ordonnance royale ; mais on le comprend, ce revirement n'eut pas lieu sans déchaîner une tempête. Pendant plusieurs semaines, ce ne fut dans la presse protestante qu'un long cri de fureur. « Il faut en convenir, disait un des journaux les plus répandus, de pareilles palinodies ne sont possibles que chez nous ; il n'y a que nous à donner le spectacle d'une telle dissolution, tandis que l'Église catholique s'apprête à nous succéder » (1).

II

Pendant que le protestantisme allemand s'effondre, et que son substitut populaire, le socialisme doctrinaire, s'émiette en sectes rivales, le catholicisme allemand grandit comme un géant.

Le spectacle inoubliable que nous a donné l'Allemagne catholique de 1872 à 1885, avec ses dix-sept millions de fidèles, étroitement

(1) Cf. GOYAU, *l'Allemagne religieuse*.

unis à leurs prêtres, à leurs évêques et à leurs députés, contre la tyrannie d'un gouvernement sceptique et grisé de ses victoires, était pour surprendre ceux qui savaient l'histoire de l'Allemagne religieuse depuis un siècle.

Qui aurait pu deviner en 1800, ou même en 1830, que les sept millions de catholiques, dispersés à travers l'Allemagne par groupes épars sans cohésion, ni puissance, et abandonnés souvent par leurs propres évêques à l'influence d'erreurs dangereuses, deviendraient en 1871 cette masse compacte de dix-sept millions de catholiques, si orthodoxes, si unis sous la main d'un clergé sans tache, et, politiquement, si savamment disciplinés par le centre, qui est maintenant, de l'aveu de tous, le plus puissant des partis allemands.

Comment cela est-il arrivé ? Il n'est peut-être pas inutile de le dire.

Tout le dix-huitième siècle avait été pour l'église catholique, en Allemagne et en Autriche, une époque maudite ; car dès 1711, l'épidémie gallicane et janséniste avait envahi ces pays, ainsi que la Suisse et les Pays-Bas, grâce à la connivence, pour ne pas dire à la trahison, des Princes évêques, et empoisonné l'esprit des hommes d'État.

A Louvain, l'enseignement erroné du janséniste Bernard d'Essen, avait attiré pendant quarante ans, au pied de sa chaire, nombre d'élèves des pays allemands et éveillé dans

ces contrées des échos sans fin. Le fameux Febronius, Nicolas de Hontheim, coadjuteur du prince évêque de Trèves et le tristement célèbre baron Dalberg, l'évêque illuminé et franc-maçon, furent ses élèves (1).

En 1763, Nicolas de Hontheim publia, sous le pseudonyme de Febronius, son ouvrage *de statu Ecclesiæ et de legitima potestate Romani Pontificis* ; la réfutation immédiate de ce livre par trois théologiens Jésuites n'entrava point sa vente et de tous côtés pullulèrent des manuels d'histoire et de droit ecclésiastique, rédigés sous le souffle de la secte, tandis que la théologie et les sciences catholiques restèrent paralysées et comme mortes jusqu'en 1830.

Bientôt Febronius monta sur le trône, dans la personne de Joseph II.

En effet, Joseph II n'est pas une cause, mais un effet ; il est la résultante des idées régnantes en pays allemands, et, pour ainsi dire, Febronius fait empereur. Ce mélange de Gallicanisme et de Jansénisme, ce Voltairianisme narquois, qui mine tout ce qui est catholique, cet instinct sectaire qui déteste Rome et tout ordre religieux, ce despotisme qui met la main sur la formation des clercs et nomme des évêques sans vocation, c'est du Febronius tout court. Appelez-le Joséphisme ou Fébronianisme, peu importe, car

(1) Cf. HERGENRÖTHER, *Kirchenlexicon*.

ces deux termes sont synonymes ; mais comme Joséphisme, il aura plus de prestige et laissera dans les chancelleries des gouvernements allemands une trace autrement indélébile. Faire monter le Febronianisme sur le trône des Hapsbourg et l'affubler du manteau impérial, fut, de la part de Satan, un coup de maître.

Le mal qu'a fait à l'Eglise ce semi-calvinisme hypocrite, se comprend facilement quand on se rappelle que les princes-évêques de Cologne, de Mayence, de Salsbourg, de Trèves, de Coire, de Liège étaient presque tous des prélats mondains, des parents de l'empereur Joseph, inféodés à sa politique et imbus de ses idées. On le vit bien lors de la déclaration d'Ems (1786), signée par les princes-évêques de Cologne, de Trèves, de Mayence et de Salzbourg, et dont le concilia-bule de Pistoie fut un écho.

La Révolution française balaya les princes-évêques, et laissa derrière elle une longue traînée d'anarchie et d'erreurs ; Carl Joseph von Erthal, archevêque de Mayence, mourut en 1802, Clément, prince-évêque de Trèves, en 1812, l'Archiduc Maximilien, archevêque de Cologne, en 1801. — Ils ne furent pas remplacés. Une partie des diocèses allemands restèrent longtemps sans pasteurs, livrés, sous l'intrusion despotique tantôt de Napoléon, tantôt du roi de Prusse, à des administrateurs in-

dignes comme Dalberg, ou à des vicaires généraux, qui ne valaient guère mieux, tous hantés par l'idée fixe, idiote et criminelle d'établir en Allemagne, sous le nom d'église nationale, un protestantisme bâtard (1).

La réorganisation de l'église d'Allemagne ne commença guère qu'en 1817 par le Concordat avec la Bavière et en 1821 par celui avec la Prusse. L'épuration et la formation du clergé étaient, après ce chaos, œuvre délicate et longue : qu'on en juge par ces faits : en 1827, le doyen de la faculté de théologie de Fribourg en Brisgau apostasia et se maria publiquement, et 200 prêtres du duché de Bade (même diocèse) signèrent une pétition publique qui demandait au Pape d'abolir le célibat des prêtres!! (2)

En 1834, le comte de Spiegel, archevêque de Cologne, signa sans consulter Rome, au sujet des mariages mixtes, cause éminemment papale, une convention qui blessait les droits de l'Église, entraînant avec lui les évêques de Trèves, de Paderborn et de Münster.

Sans doute, ces évêques se rétractent dès qu'ils voient Rome froncer le sourcil, mais la facilité de leur séduction ne donne-t-elle pas leur mesure ! Même après les premières réformes, les universités mixtes, ces étranges séminaires de la jeunesse cléricale, ne demeu-

(1) Cf. HERGENRÖTHER, *Kirchenlexicon*, art. Dalberg.

(2) Cf. WILMERS, *op. cit.*

rèrent-elles pas, souvent, des foyers d'erreurs et d'audaces théologiques sans cesse renaissantes et sans cesse frappées par Rome, et portant successivement les noms d'Hermès, de Günther, de Baader, de Bohme et de Döllinger ?

Heureusement, au milieu de ces défaillances, par une espèce de miracle, le peuple était resté bon, puisque, sur cent hommes, soixante-quinze pratiquaient leur religion et communiaient (1) et Dieu, par pitié pour cette église, suscita une pléiade de saints prêtres, comme Oversberg, Kötercamp, les deux frères de Droste-Voschering, tous deux évêques, qui ranimèrent l'esprit de Dieu dans le clergé, tandis que d'illustres convertis comme le comte de Stolberg et des hommes de premier ordre, ralliés autour de l'illustre converti Görres, rallumaient le flambeau de la science. Appuyée sur ces éléments, Rome parvint à nommer partout des évêques dignes de ce titre et à modifier considérablement le recrutement, la formation et la discipline du clergé.

Dans l'enseignement supérieur, la réaction contre les idées joséphistes et le retour aux traditions catholiques ne se dessine et si faiblement ! qu'en 1822, par la publication de l'ouvrage de Walter, *Der Lehrbuch des Kirchenrechtes* — manuel de droit ecclésiastique.

En 1838, Görres publie son *Athanasius*, où il défend courageusement les libertés de

(1) Cf GORAU, *l'Allemagne religieuse*.

l'Église, et autour de lui se groupe une élite de juristes, de philosophes et d'historiens, qui proclament la liberté complète de l'Église, condition *sine qua non* de la régénération de l'Allemagne.

De 1840 à 1880, les ouvrages de Philips, la *Symbolique* de Möhler, les deux grands ouvrages de Kleutgen S. J., *Philosophie des Vorzeit* et *Theologie des Vorzeit*, les œuvres du Cardinal Franzelin S. J., les apologies de Drey, de Hettinger et de Schanz, les œuvres de Denzinger et de Kaulen et, dans l'histoire ecclésiastique, les travaux de Döllinger, première période (1), les œuvres du cardinal Hergenröther, de Hefele, de Janssen et de Pastor, rendent témoignage aux fortes études et à la pureté de la Doctrine de l'église catholique en Allemagne et je ne sache pas qu'ailleurs on

(1) DÖLLINGER, *Paganisme et Judaïsme*, trad. chez Casterman, *Heidenthum und judenthum*, *Manuel d'Hortig*, complété. — *La Réforme jugée par les Réformateurs*, 3 vol. in-8.

HERGENROTHER (cardinal), *Histoire de Pholius* ; *Manuel d'Histoire ecclésiastique* en 3 volumes ; *Kirchenlexikon* ; *Kirche und Staat, l'Église et l'État*, trad. angl., 2 vol. chez Burns and Oates ; *Anti-Janus* ; — tous ouvrages remarquables.

JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme* ; *Histoire du peuple allemand à la fin du moyen âge*, trad. de Paris — Paris, Plon, 6 vol. in 8°.

HEFELE, *Histoire du Cardinal Ximénès* ; *Hist. des conciles*.

PASTOR, *Histoire des Papes au sortir du moyen âge*, trad. en anglais et en français.

HETTINGER, *Apologie du christianisme*, trad. Paris. Bloud et Barral ; trad. en anglais. — Burns and Oates, London.

KLEUTGEN, S. J. *Théologie des Vorzeit* ; *Philosophie des Vorzeit*, trad. française chez Gaume, 4 vol. in 8° du dernier ouvrage.

puisse mettre en regard rien de supérieur ou d'égal.

De 1827 à 1870, on ne peut en douter, un travail mystérieux et profond avait ramené l'Allemagne catholique à ses anciennes traditions de ferveur et de science. Mais cette renaissance religieuse ne donnait pas au corps catholique éparpillé sur un vaste territoire et trop peu nombreux l'importance nécessaire pour exercer une influence sensible. Qui donc va lui donner le nombre et la cohésion ? Qui ? Mais le prince de Bismarck.

Au premier abord, après la guerre de 1870, le catholicisme allemand semblait perdu.

L'unité allemande, née de l'unité italienne, qui fut faite en partie contre le Pape, semblait inspirée par le même démon : n'était-elle pas la suite directe de grandes victoires remportées par une puissance protestante sur deux peuples catholiques ?

Ces victoires furent suivies d'annexions considérables, et c'est là que la Providence attendait M. de Bismarck. L'habile homme d'État ne se rendit pas compte d'abord que, par cet agrandissement précipité de la Prusse, il allait modifier considérablement le jeu de ses rouages et donner au Catholicisme une importance qu'il n'avait jamais eue.

Les catholiques allaient bientôt former, en comptant la Bavière, un corps de 18 000 000 d'âmes. Par l'annexion de la Bavière avec

4 500 000 catholiques, de l'Alsace-Lorraine avec 1 300 000 catholiques, du duché de Bade avec 1 200 000 catholiques, du Wurtemberg avec 700 000 catholiques, du Hanovre avec 350 000 catholiques, de la Saxe avec 200 000 catholiques, de la Hesse-Nassau avec 520 000 catholiques, du Schleswig-Holstein avec 30 000 catholiques, de l'État de Hesse avec 300 000 catholiques, des villes libres avec 34 000 catholiques, du duché de Brunswick avec 160 000 catholiques, la Prusse a changé de caractère : elle n'est plus le vieil état protestant d'autrefois, car les catholiques y forment plus du tiers de la population totale (1).

Ajoutez à ces faits un phénomène moins connu : la Pologne prussienne s'est trouvée le pays le plus prolifique de l'empire, au point que sa population déborda sur les provinces voisines. On a essayé, mais inutilement, de prussianiser la Pologne : l'histoire constatera que c'est la Prusse qui a été polonisée. En effet, de 1861 à 1900 les polonais de Poméranie ont passé de 677 à 14 200 — les polonais du Brandebourg de 16 unités à 17 000 ; ceux de la Prusse Rhénane, de 16 unités à 25 000 ; ceux de la Saxe, de 1 à 24 000. Les polonais sont 25 000 à Berlin et en Prusse dépassent deux millions (2).

(1) *Statesman's year Book* et Otto-Hübner, *Statistiques*.

(2) Cf. TABLET, 19 juillet 1882. (Correspondant du Times à Berlin). Cf. aussi OTTO HUBNER (*Statistiques*), il y a plus

Ce sont là des faits imprévus, qui déjouent les calculs des hommes d'État.

Pendant ce temps, les événements préparaient à l'Église catholique en Allemagne une alliée puissante, je veux dire la grande industrie.

Avant 1870, l'industrie ne comptait guère en Prusse, comme influence politique : mais, après les annexions, elle devient si importante, qu'il fallut bien l'écouter.

Aux grands industriels de la Westphalie, des provinces rhénanes, de Francfort et de Leipzig, vinrent se joindre ceux des Vosges, de l'Alsace-Lorraine, du duché de Bade, de la Bavière et du Hanovre. Cette entrée de l'industrie dans la vie politique de l'Allemagne était une révolution pacifique, mais une révolution.

Avant 1870, l'absolutisme royal, appuyé sur un militarisme un peu féodal et sur l'oligarchie territoriale, menait tout à sa guise, et si les conceptions modernes de liberté, de droit et d'égalité frappaient parfois à la porte du conseil royal, elles étaient prestement éconduites. Mais en 1871, il fallut changer d'attitude et on vit le vieil Empereur répudier la vieille Allemagne agrarienne, démodée et criblée de dettes, pour se tourner vers une Allemagne jeune et entreprenante, l'Allemagne industrielle.

de deux millions de catholiques dans le diocèse de Breslau, grâce à l'émigration polonaise.

Or cette Allemagne industrielle, avec ses idées plus larges, plus tolérantes, devait être en maintes circonstances, l'alliée de l'Église catholique.

Cependant, même après ces grands changements, l'Église catholique allemande manquait encore de cohésion, de solidité, de souplesse : les grands tronçons du corps catholique se cherchaient un peu comme les parties vives d'un serpent ; ce corps n'était pas encore cette force compacte et disciplinée que nous voyons. Qui l'a faite ce qu'elle est, cette force ? je n'hésite pas à répondre : monsieur de Bismarck. Et comment cela ? En persécutant les catholiques.

Le *culturkampf*, qui dura sept ans à l'état aigu et quinze ans à l'état légal, devait réaliser une des idées maîtresses de Bismarck : l'unité morale de l'Allemagne par la suprématie de l'État. Il fallait fondre ensemble les éléments disparates de l'Allemagne nouvelle dans l'unité puissante de l'Empire et, par conséquent, se débarrasser du Pape infaillible, seul rival de l'État. C'était de la démence : comment la Prusse, cet état sceptique, qui n'a jamais pu étouffer une seule des innombrables sectes qui pullulent dans le Protestantisme, pourrait-il établir l'unité morale entre protestants et catholiques ? Et n'était-ce pas le comble du ridicule de prétendre arriver à ce résultat par la violence ? comme si la vio-

lence avait jamais réussi quand il s'agit de religion. La chose paraît incroyable et le fait que Bismarck, après tant d'expériences et si retentissantes en ce siècle même, l'ait crue possible, le rabaissera beaucoup aux yeux de l'histoire. Quoi qu'il en soit, grisé par tous ses triomphes inespérés, Bismark escompta le succès de sa politique brutale, suivi par les faux libéraux et par ces vieux entêtés qu'on appelait les conservateurs agrariens, restes attardés d'une féodalité qu'on ne retrouve qu'au nord de l'Allemagne.

Ces hommes d'État, qu'on s'étonne de trouver si mal informés, avaient rencontré quelques prêtres réfractaires au concile du Vatican, un Döllinger, un Hyacinthe, par exemple, suivis de quelques apostats vulgaires. — Voilà, s'écria Benningsen, qui remplacera l'Église catholique ! Il n'y a plus qu'une forteresse à prendre d'assaut, c'est l'ultramontanisme !

Quinze ans d'efforts et de violences sans ombre de résultat, devaient leur apprendre ce qu'ils auraient dû savoir par l'histoire, que cette forteresse est imprenable.

L'orage qui s'abat sur l'Église d'Allemagne est effroyable : les lois arbitraires, la prison, l'exil, se succèdent comme des coups de tonnerre : Lutz en Bavière donne le signal, et fait voter deux ans de prison pour tout prêtre qui critiquera le gouvernement en chaire. En mai 1872, loi scolaire qui met tout l'enseignement,

même celui du catéchisme, entre les mains de l'État. Lois qui assurent à l'État le monopole de toute éducation, même des clercs, et la nomination à tous les postes ecclésiastiques (1).

Le 4 juillet 1872, expulsion des jésuites et de ce qu'on appelle les ordres affiliés.

En mai 1874, loi qui punit tout exercice non autorisé des fonctions ecclésiastiques. — La Bavière, grâce à son concordat de 1821, échappe à cette nouvelle violence.

L'ensemble de ces lois formait un réseau de fer à mailles tellement serrées, qu'aucune institution humaine n'aurait pu résister à leur action : et en cela M. de Bismarck avait vu juste (2).

Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que l'Église catholique n'est pas une institution humaine et que les persécutions, loin de la détruire, la raniment. Il devait l'apprendre bientôt.

Pour l'église d'Allemagne il n'y avait qu'une alternative, ou se suicider en cédant ou lutter jusqu'à la prison, jusqu'au martyre. Elle n'hésita pas, elle lutta et commença par déclarer qu'il n'était possible à aucun ecclésiastique de prêter serment de fidélité à la constitution de l'Empire.

Bientôt, trois séminaires furent fermés ; l'archevêque de Posen fut jeté en prison et y

(1) Cf. LEFEBVRE DE BEHAINE, *Léon XIII et le Prince de Bismarck*.

(2) *Ibid.*

resta deux ans ; le 7 mai 1873, l'évêque de Trèves l'y suivit et ne quitta la prison que pour mourir des suites de sa captivité ; le 31 mars 1874, Mgr Melchers, archevêque de Cologne, fut arrêté, ainsi que les évêques de Paderborn, de Münster et de Gnesen et des centaines de prêtres furent traités de même, pour avoir donné les sacrements sans permission. De 1873 à 1878, six évêques furent déposés et cinq emprisonnés, 2000 prêtres furent emprisonnés ou mis à l'amende.

On vit alors se développer dans l'église d'Allemagne cette force incomparable de résistance qu'on a toujours admirée dans l'Église lors des grandes crises. Quelle force, me direz-vous ? Celle de se faire hacher en morceaux plutôt que de céder.

Cela n'a l'air de rien, ce pauvre prêtre qui va en prison et qui y meurt plutôt que de courber la tête ; mais en réalité, c'est une grande force et même la plus invincible de toutes. « *On est bien fort*, dit admirablement Lacordaire, *quand pour vaincre, on n'a besoin que de mourir* ».

Les prêtres allemands eurent cette force-là : ils seraient tous morts plutôt que de céder à M. de Bismarck.

On avait supprimé le traitement des prêtres qu'on n'osait pas envoyer en prison, car enfin, comment arrêter tout le clergé d'un pays !

Mais pas un prêtre ne recula. « Cette persé-

cution de la faim ne me fait pas peur, disait un bon curé, car je connais mes ouailles : il n'y a pas dans ma paroisse une seule maison où il n'y ait un pot-au-feu dans lequel je pourrai plonger ma cuillère et prendre ma part ».

Eh ! bien, c'est ce pauvre prêtre qui a vaincu le chancelier de fer.

Or ce prêtre, il existe partout, en France, en Italie comme en Allemagne, et partout où on persécutera, on le rencontrera : on pourra l'emprisonner et même le tuer, mais après lui, on se trouvera en face d'un autre, également décidé à tout, plutôt que de céder. Que les gouvernements se le tiennent pour dit : on vient quelquefois à bout du prêtre en le flatant ; en le persécutant, jamais.

Mais l'Église catholique en Allemagne n'était pas seulement une force, c'était une force organisée et c'est là un des côtés les plus intéressants de ce grand spectacle, de cette lutte de quinze ans.

Les catholiques allemands estimaient avec raison que les Jérémie qui pleurent sur les ruines de leur église, sont les plus inutiles et les plus fâcheux des hommes ; inutiles, parce qu'il ne sert de rien de gémir si l'on n'agit ; et fâcheux, parce qu'ils découragent ceux qui voudraient agir. Au lieu donc de gémir, les catholiques allemands s'unirent pour agir. L'union et la méthode furent les grands secrets de leurs succès.

Dans les pays catholiques de la Prusse, le peuple était alors travaillé par des courants socialistes très prononcés et par un antagonisme très violent contre les patrons ; mais il était très attaché à sa foi.

Les industriels prussiens étaient alors presque tous des protestants et des juifs, ou des catholiques indifférents, inféodés au vieux conservatisme de Berlin et durs à l'excès à l'égard de leurs ouvriers.

N'espérant rien de ce côté, les prêtres se tournèrent vers les ouvriers et cherchèrent à les sauver du socialisme, en étudiant leurs besoins, en appuyant leurs revendications légitimes, en écartant les prétentions injustes et socialistes.

De là entre le clergé et les classes populaires des pays catholiques un accord remarquable, qui se traduisit par de puissantes unions, composées d'ouvriers et d'employés, sur lesquelles on greffa nombre d'œuvres économiques.

A ce moment-là même, le comte de Schorlemer-d'Alst achevait ce réseau d'Unions agricoles de grands et petits propriétaires, qui enlaçait tous les pays catholiques et y groupait ici 10 000, là 20 000, ailleurs 25 000 propriétaires.

Ces unions furent l'origine du *Centre*. Jusque-là, par une anomalie semblable à celle qu'on trouve souvent dans les meilleures provinces de France, les ouvriers et les proprié-

taires catholiques étaient représentés au parlement par des protestants et par des juifs ; mais tout à coup, d'un bout de l'Allemagne à l'autre, un cri retentit : pas de députés protestants ni juifs pour représenter les catholiques ! Le Centre était créé ; la persécution lui servit de ciment.

Mais le Centre ne serait pas devenu ce qu'il est, c'est-à-dire le parti le plus influent des pays allemands, si la Providence ne lui avait envoyé un chef, un *Leader*, dans la personne du célèbre Windhorst.

Au premier abord, la lutte semblait absolument inégale entre M. de Windhorst et le grand chancelier. En les voyant aux prises, on se rappelait David et Goliath. Le chancelier se dressait énorme, dans sa cuirasse de colonel de cuirassiers et, d'une voix de clairon, dans un style piquant et imagé, établissait sa thèse, en apparence irréfutable, terminait par quelques phrases à effet et s'asseyait au milieu d'une tempête d'applaudissements.

Windhorst se lève à son tour, mais en face du chancelier, il paraît plus petit encore qu'il ne l'est réellement et sa voix n'est qu'un filet. Cependant il a retenu tout ce long discours, et le résume en quelques mots très clairs ; puis lentement mais impitoyablement, d'une voix faible, mais limpide, il renverse cet échafaudage, met à nu les points faibles, ramène tout à quelques proportions simples qu'il cul-

bute et piétine ; chemin faisant, il repose de son argumentation serrée par des malices ingénieuses ou par des sarcasmes cruels qui mordent l'adversaire en pleine figure. Furieux, le grand homme se lève, rouge de colère et s'éclipse.

Bientôt, sous le double effort du Centre et de monsieur de Windhorst, la majorité commence à s'effriter, et le chancelier, pour éviter des embarras inextricables, finit par s'avouer vaincu et par négocier avec Rome. Le vieil Empereur n'est pas étranger sans doute à ce revirement : il s'inquiète des grands progrès du socialisme parmi les électeurs protestants, se demande s'il a raison d'affaiblir le catholicisme, seul obstacle à la secte, et deux attentats en quinze jours, dont l'un le blesse grièvement, lui crient : qu'un gouvernement a mieux à faire qu'à persécuter des prêtres !

Bismarck ira donc à Canossa : mais en homme d'état retors, toujours prêt à reprendre l'avantage, ce qu'il médite d'accorder, c'est une paix boîteuse, pure condescendance de l'État, qui sous la menace des lois de mai toujours inscrites au code bien que suspendues, portera toujours la marque du Culturkampf. Or cela, ni le Pape, ni M. de Windhorst n'en veulent à aucun prix, et, pour éviter cette honte, dont la seule pensée le fait bondir, le chef du Centre poursuit la lutte à outrance et contre Berlin et parfois contre

certaines catholiques trop empressés à céder. Cette énergie qui, pour le bien commun, se tournait au besoin contre des amis, n'est pas le trait le moins intéressant de cette physiologie originale et puissante.

Le gouvernement n'accordait qu'un *modus vivendi* tolérable sous les lois de Mai : le Saint Siège et M. de Windhorst voulaient l'abrogation pure et simple de ces lois. La brillante campagne de Windhorst, l'union compacte du Centre, la faillite risible du vieux catholicisme, la résistance invincible des catholiques, décidés à ne céder que sur l'ordre exprès du Pape, la lassitude de cette persécution qu'on sentait partout, toutes ces choses réunies eurent enfin raison de l'orgueil du chancelier, qui eût été certes un plus grand homme s'il eût pris plus vite et plus généreusement son parti. Il fit enfin les premières avances, prêt à céder sur tout, excepté sur le retrait des lois de mai. Ce fut là ce qui fit échouer les négociations avec Mgr Mazella puis avec Mgr Jacobini, nonce de Munich (1).

Enfin le 19 mai 1880, le Landtag fut saisi d'un projet de loi qui autorisait le gouvernement à prendre vis-à-vis du clergé telles me-

(1) Pour toute l'histoire du Culturkampf, rien de mieux à consulter que M. LEFEBVRE DE BÉHAINE, *Léon XIII et Bismarck*. Nous l'avons suivi pas à pas. Personne ne pouvait être mieux informé que cet homme distingué, successivement ministre de France à Munich et ambassadeur auprès du Vatican.

sures jugées nécessaires et à suspendre à son gré les lois de mai. L'effet immédiat de cette loi fut l'ambassade de M. de Schlœzer auprès du Vatican. Bientôt, à force de patience et d'invincible constance, le Saint Siège fit disparaître toutes les traces du Culturkampf. On réorganisa les diocèses ; les lois de combat furent rapportées ; les étudiants en théologie furent de nouveau dispensés du service militaire ; on restitua les traitements confisqués ; on rappela les ordres religieux à l'exception des jésuites.

Cette victoire des catholiques allemands est d'autant plus mémorable que, depuis 1885, elle n'a fait que s'affermir et se développer. On sait que le Centre, devenu sans conteste aux yeux de toute l'Europe le parti politique le plus influent de la Prusse, a imposé son président au Reichstag, conclu par l'entremise du chancelier de Caprivi, qu'on avait surnommé le *secrétaire de Windhorst*, un véritable traité d'alliance avec l'Empire, et décidé souvent en maître des grandes questions financières militaires et sociales.

Le Centre n'est parvenu à jouer ce rôle prépondérant qu'en se faisant craindre, et il s'est fait craindre par la forte organisation de ses associations d'hommes. Ces associations devenues innombrables et répandues, non pas seulement en quelques grandes villes comme en France, mais dans tout le pays,

forment un réseau très souple et très solide, qui enveloppe l'Allemagne catholique tout entière (1).

L'association des propriétaires catholiques compte dans les différentes provinces des 20 000 et des 12 000 membres actifs. L'association des apprentis a organisé 763 filiales, qui se sont unies pour fonder et propager deux journaux, l'un avec 13 000, l'autre avec 30 000 abonnés. L'association des négociants catholiques a pour devise : *honnête dans le commerce et chrétien dans la vie*, et compte 12 000 membres. L'*Arbeiterverein*, l'association des ouvriers, a 500 filiales et celle de l'Allemagne du sud a enrôlé 80.000 membres.

Il y a beaucoup d'autres associations de laïques, et au-dessus de toutes : la *Volksverein* avec 200 000 membres actifs, qui prépare, organise et contrôle toutes ces forces.

Chaque association se propose un double but : le premier, développer dans ses membres la vie chrétienne par l'union plus intime avec l'Église et le second, les préparer à la lutte politique et sociale.

Le second but est atteint en greffant sur l'association des œuvres économiques et des mutualités, en propageant la presse catholique, en exerçant les membres à porter la parole en

(1) Cf. article du *Correspondant*, 25 mars 1903. Nous lui empruntons les chiffres que nous donnons.

public, à manier la plume, à discuter les questions brûlantes du jour.

Tous les ans, le congrès catholique, préparé et dirigé par des personnalités marquantes du Centre, convie les différentes associations à étudier les questions proposées et à lui envoyer des délégués.

On conçoit qu'appuyé sur ces institutions non pas éphémères et créées pour le besoin d'une élection, mais permanentes et enracinées dans le sol, le Centre ait obligé l'Empereur à compter avec lui et à reléguer au musée avec les vieilles armures l'antique dicton : *Le Protestantisme par les Brandebourg !*

Du reste, comment l'Empereur serait-il en mauvais termes avec le Centre catholique, puisque celui-ci entre à voiles déployées dans ce qu'on appelle ses grandes pensées?

Guillaume II rêve une grande Allemagne, le Centre aussi et jamais il ne refusera les crédits demandés pour le développement de la marine allemande, tant que l'alliance subsistera. C'est la politique dictée par le bon sens : Guillaume II rêve l'expansion coloniale de l'Allemagne, le Centre la veut aussi : N'est-il pas évident que, sans colonies, les cinquante-huit millions d'Allemands étoufferaient dans leur patrie et bon gré mal gré, porteraient ailleurs leur activité, leur savoir-faire et leurs capitaux ? Guillaume II veut pour l'Allemagne

une influence mondiale, et le Centre catholique met à sa disposition deux puissants moyens d'action, les missions catholiques et la société St-Raphaël, qui a maintenant des agences et des comptoirs dans toutes les contrées du monde.

Dernièrement, Monseigneur Anzler, l'évêque catholique de la Mission allemande en Chine, essayait de faire comprendre à l'Empereur que la meilleure carte dans son jeu serait de faire des dix-huit millions de catholiques allemands une pépinière de missionnaires allemands, émules futurs des missionnaires français.

Il faut avouer que l'évêque allemand est puissamment secondé par les circonstances. Quand il voit la France, servie par une armée de missionnaires incomparables, qui lui font sa grande influence en Orient, car son commerce y compte pour peu, quand il la voit, dis-je, se ruer sur les ordres religieux, tarir leurs noviciats et renoncer de gaieté de cœur aux atouts merveilleux que la Providence a mis dans sa main ; comment ne serait-il pas tenté de s'écrier : Sire, assurez à l'Allemagne cet héritage acquis à la France par tant de héros et dont les insensés qui la gouvernent ignorent le prix.

L'Empereur est-il entré dans ces vues ? Dans sa visite au Pape, vrai but de son voyage à Rome, a-t-il mis la force de l'empire

au service de l'Église catholique en Orient ? L'avenir nous le révélera bientôt.

Quoi qu'il en soit, le contraste entre Bismark ouvrant en 1871 l'ère du Culturkampf et l'Empereur inaugurant en 1903 le portail de la cathédrale de Metz devant un légat du Pape, est de toute façon saisissant et éloquent.

La France catholique doit y voir une espérance et une leçon.

Une espérance, car il enseigne que rien n'est désespéré pour des chrétiens qui ne désespèrent pas d'eux-mêmes ; une leçon, parce que pour elle comme pour l'Allemagne catholique, il n'y a de succès possible que par l'association laïque catholique ; or, c'est à peine si en France on comprend cet enseignement.

Les associations catholiques y sont de maigres ébauches, réservées à quelques villes, tandis qu'en Allemagne elles sont innombrables et forment un réseau dont les mailles serrées enveloppent le pays. Les associations d'apprentis seules ont 763 filiales ! En France, elles se composent souvent d'éléments hétérogènes venus de tous côtés : en Allemagne elles se recrutent *dans la même carrière*, dans la même profession : ce sont de vrais syndicats.

En Allemagne, elles sont ouvertement, carrément catholiques et se proposent avant tout le développement de la vie catholique. En France, beaucoup, tout en étant catholiques, font peu de chose pour développer en elles la

vie catholique. — En Allemagne, toutes, contrôlées par le Centre, reçoivent de lui le programme net et précis de leur action.

En France, beaucoup n'ont qu'un programme très vague qui se résume à dire : étudiez, cherchez ! Elles font des discours et protestent. Elles n'ont pas aux élections, d'action permanente, prévue, fixée d'avance et méthodique.

En Allemagne, il n'y a pas une association catholique dont le premier article d'action sociale ne soit la diffusion de la bonne presse, par la création d'un journal ou par la diffusion des journaux catholiques existants. De là des chiffres d'abonnés infiniment supérieurs à ceux des journaux catholiques français, à l'exception de la *Croix*.

En France, la propagation méthodique et constante de la presse purement catholique par les associations catholiques n'est même pas commencée. Chaque journal catholique se tire d'affaire comme il peut.

En général, on peut dire qu'en France l'organisation méthodique, permanente et universelle des forces catholiques n'existe pas. Et cependant il faut y arriver, car le salut est à ce prix. Ne copions pas l'Allemagne catholique car nous n'avons pas son fonds très riche et très fidèle d'électeurs catholiques, de paysans et d'ouvriers catholiques, mais imitons-la en groupant, en organisant nos forces

et en leur proposant un but pratique et immédiat, et que ce but soit avant tout l'œuvre des élections catholiques.

Imitons surtout son courage et sa constance et répétons avec le célèbre et admirable Windhorst : *des catholiques qui ne désespèrent pas d'eux-mêmes ne seront jamais vaincus.*

L'ÉGLISE CATHOLIQUE
AUX ÉTATS-UNIS
DEPUIS UN SIÈCLE

Au moment de quitter Gênes pour aller découvrir l'Amérique, Christophe Colomb redit à ses amis ce verset d'Isaïe : *et in fines orbis terræ exivit sonus eorum: le bruit de leurs pas a retenti jusqu'aux extrémités de la terre* et ajouta : « Je vais accomplir la prophétie ».

Il disait juste, et cependant l'oracle divin ne devait se vérifier dans sa plénitude que de nos jours.

Maintenant que l'Église catholique est si fortement établie dans l'Amérique du Nord, depuis l'Alaska et Terre-Neuve jusqu'au nouveau Mexique et, dans l'Amérique du Sud, depuis le Chili jusqu'aux extrémités du Brésil ; dans l'Australie et dans l'Océanie, dans l'Afrique entière et dans l'Asie, depuis la Syrie jusqu'au Japon, il n'y a plus à la lettre un coin de terre où n'ait retenti, renvoyée par mille échos, la voix des apôtres.

Quelle merveille, par exemple, en dépit des échecs partiels, et des défaillances inévitables,

que cette église des États-Unis, quand on pense à ses débuts en 1800 (1)! Elle comptait alors 1 évêque, 40 prêtres et 40 000 catholiques. Dès 1850, nous relevons 6 archevêques, 27 évêques, 1 800 prêtres, 1 800 000 catholiques et en 1900, 14 archevêques, 80 évêques, 11 817 prêtres, 10 000 paroisses et de 11 à 13 000 000 de catholiques (2).

Nulle part les catholiques ne sont plus nombreux qu'à New-York et à Brooklyn : on en compte 1 700 000, dont 500 000 à Brooklyn et 1 200 000 à New-York. Quelle revanche de la Providence ! New-York la puritaine, la persécutrice de prêtres au XVIII^e siècle, devenue au XIX^e une des villes les plus catholiques du monde (3) !

Chicago, ville toute récente, compte plus de 150 paroisses et un grand collège, dirigé

(1) *Catholic directory for the United States*, 1900, Milwaukee.

(2) Cf. *Le catholicisme aux États-Unis pendant le XIX^e siècle*, par Mgr GABRIELS, évêque d'Oldenburg, États-Unis, art. du *Correspondant*, oct. 1901. Beaucoup de chiffres sont empruntés à ce travail, qui a la valeur d'un document officiel et est d'accord avec le *Catholic directory* officiel.

Pour toute cette conférence, nous renvoyons d'avance :

A M. CL. JANET, *Les États-Unis*, Paris, Plon ;

Au duc de NOAILLES, *Cent ans de République aux États-Unis* ;

Au vicomte DE MEAUX, *l'Église et la liberté aux États-Unis*, 1 vol., Paris, Lecoffre ;

A M. BOURGET, *Oultremer* ; à M. BRUNETIÈRE, le *Catholicisme aux États-Unis* (*Revue des Deux Mondes*, oct. 1901).

(3) Dans quatorze États, dont plusieurs autrefois étaient les camps retranchés du puritanisme, les catholiques sont les plus nombreux.

par les Jésuites et plusieurs établissements catholiques d'instruction secondaire. Le *Catholic directory* enregistre aux États-Unis 45 ordres religieux d'hommes et 120 de femmes.

Comment s'est produit cet accroissement merveilleux ? sous quelles influences a commencé de grandir et de se développer cette magnifique église des États-Unis, qui, tout le monde le comprend, doit un jour jouer un rôle si décisif ? Je me propose de le dire dans les pages qui vont suivre.

I

Dès qu'elle compta comme force morale, l'Église catholique des États-Unis fut aux prises avec des problèmes d'une extrême gravité, dont dépendait son avenir.

Avant tout, elle eut à régler son attitude vis-à-vis de l'État, et elle n'était pas sans inquiétude à cet égard ; car comment oublier que, tout récemment, en plein XVIII^e siècle, des prêtres avaient été emprisonnés pour avoir dit la messe, des citoyens américains catholiques expulsés de certains États ou exclus de toute position officielle. L'Église catholique fut donc agréablement surprise de trouver dans les pouvoirs publics établis depuis la

convention de 1787, une bienveillance sincère et une résolution arrêtée de laisser aux églises chrétiennes une entière liberté.

Avant la séparation d'avec l'Angleterre, chaque État de l'Union avait son église officielle et faisait des dogmes de cette église sa loi suprême, qu'il prétendait imposer de vive force aux dissidents.

Dominée par cette intolérance jalouse des divers États, la convention de 1787 inséra dans la constitution que le Congrès ne pourrait légiférer sur l'établissement ou l'interdiction d'aucune religion et que la question religieuse resterait l'affaire privée de chaque État. Or, chose curieuse, observe avec raison M. Cl. Janet, cet article, arraché à la convention par les États en faveur des sectes locales, fut la sauvegarde du catholicisme. A ce moment-là même, une grande transformation s'opérait : l'impossibilité d'écarter les dissidences qui pullulaient dans chaque église, la nécessité d'unir toutes les volontés contre l'ennemi commun, l'Angleterre, profitèrent aux catholiques. Le système volontaire de la liberté remplaça l'église officielle.

Mais cette métamorphose dura soixante-dix ans et n'arriva à son terme qu'en 1844 (1) et longtemps après la guerre de sécession, certains États, enlisés dans la vieille routine,

(1) CL. JANET, II.

exigeaient des fonctionnaires une profession de foi. Mais ces vestiges du passé ont disparu depuis longtemps et désormais, en admettant de nouveaux États dans l'Union, le Congrès stipule que leur constitution proclamera la liberté religieuse absolue (1).

Le gouvernement américain entendait-il, en substituant le système volontaire à celui des religions d'État, faire acte d'indifférence religieuse ? Assurément non, les faits le prouvent : fatigué des luttes intestines du siècle dernier et acculé d'un côté à des divisions incessantes, de l'autre à l'impossibilité pratique de faire prévaloir une doctrine, il adopta la seule attitude logique : laisser libres les branches chrétiennes établies et faire respecter par tous, dans la limite du possible, les bases de l'ordre moral et social. Ce n'était pas un idéal ! certes, mais c'était la paix relative.

M. Cl. Janet, qui a fait deux fois sur place une étude approfondie de ces questions, écrit dans son livre des *États-Unis*, II, p. 1. « Parce
« qu'il n'y a pas aux États-Unis d'église offi-
« cielle et que les ministres du culte ne re-
« çoivent aucun salaire de l'État, on croit
« généralement que la religion y est une affaire
« privée et que dans la confection des lois et
« dans l'administration, les pouvoirs publics
« agissent comme s'il n'existait pas de reli-

(1) Cl. JANET, II, page 12.

« gion véritable. Or, rien n'est plus faux que
 « ce point de vue : la triste maxime, la loi est
 « athée et doit l'être », qui depuis 1789, a
 « presque uniquement inspiré la législation
 « française, n'aurait pu être énoncée en Amé-
 « rique, sans y soulever une réprobation unanime » (1).

Du reste, les faits ici sont les meilleurs interprètes des intentions du gouvernement.

Quand les Mormons ont jeté un défi public au bon sens et à la pudeur, on les a traités en ennemis de l'État et quand les socialistes ont voulu faire en plein soleil et sur une grande échelle l'essai de leurs chimères, le gouvernement les a laissés faire, mais en les parquant comme des lépreux dans de vastes plaines, sans déployer contre eux plus d'énergie, estimant avec raison que, pour les tuer sous le ridicule, il suffirait de les laisser cuire dans leur jus.

Sans doute, il n'y a pas que les Mormons et les collectivistes à miner l'État et 800 000 frans-maçons, puis des millions de spirites préparent à la société américaine de tristes jours ; mais il faut tenir compte au pouvoir public des bonnes intentions qu'il manifeste.

Les ministres des différents cultes ne sont pas payés par le gouvernement ; mais ils sont traités avec égards et délégués par lui pour

(1) V. II, p. 1.

enregistrer les mariages et, par respect pour la conscience catholique, qui n'admet pas le mariage civil, on a décidé que le certificat du prêtre ferait foi en justice (1).

Partout, dit M. Cl. Janet, les lois dispensent les ministres du culte du service militaire sans formalités oppressives (2). La personnalité civile est très largement accordée aux fabriques et aux associations religieuses (3), toute taxe sur les propriétés ecclésiastiques est regardée comme inconstitutionnelle (4) ; la loi des différents États déclare carrément que les membres des associations ecclésiastiques sont régis par les lois de ces associations, tant qu'ils en font partie (5).

Dans une crise restée célèbre, quand les fabriques des paroisses catholiques voulurent, à l'exemple des *boards* des églises protestantes, tenir le prêtre sous leur joug, l'archevêque de New-York, Mgr Hughes, en appela à son peuple qui lui donna raison ; et l'État de New-York ayant décidé finalement en faveur des fabriques, l'archevêque en appela de l'État mal informé à l'État mieux informé, qui admit enfin que l'Église catholique doit se gouverner d'après ses propres lois. Pratiquement le temporel de la paroisse

(1) Cl. JANET, II, pp. 16 et 17.

(2) II, v., p. 14.

(3) *Ibidem*.

(4) *Ibidem*.

(5) DE MEAUX, *La liberté et l'Église aux États-Unis*, p. 374.

est réglé par la fabrique ; mais cette fabrique a pour président-né l'évêque et pour membres nécessaires un vicaire général et le curé, qui forment la majorité. Cette législation devint commune à tous les États et on permit même à l'évêque de posséder et d'administrer comme évêque, de sorte qu'à New-York, par exemple, l'archevêque possède et administre comme archevêque des églises dont la valeur est estimée à plus de 500 millions (1).

Voilà, si je ne me trompe, une manière d'arranger les choses absolument bienveillante.

Beaucoup de croyances ou de pratiques communes aux chrétiens, sont protégées par la loi, comme le repos du dimanche, la formule du serment, le service religieux dans l'armée et dans la marine, et d'ailleurs le blasphème, la polygamie, l'obscénité dans les écrits ou dans les spectacles sont sévèrement interdits ; on peut consulter à cet égard trois témoins oculaires, MM. Cl. Janet, de Meaux et Bourget (2).

Dans la plupart des cours de justice, dit M. de Meaux, il est permis de demander aux témoins s'ils croient en Dieu, et aux peines de l'autre vie ; et s'ils répondent négativement ou

(1) Cf DE MEAUX, — *op. cit.*

(2) *Outremer*, par BOURGET, Cf. ce que dit l'illustre écrivain sur les théâtres, les kiosques, les bibliothèques du chemin de fer en Amérique et en France.

refusent de répondre, le juge, tantôt ne les admet pas à déposer et tantôt les laisse dire, mais avertit le jury qu'il doit tenir compte de leur incroyance, pour apprécier la valeur de leur déposition.

Les témoins cités en justice prêtent serment la main étendue sur la Bible qu'ils baisent ; même cérémonie, pour l'entrée en fonction des juges et du président des États-Unis (1).

L'égalité garantie aux différents cultes n'est pas une égalité de haine, mais un régime de protection qui révèle son caractère en exemptant d'impôts tous les édifices consacrés au culte (2).

Assurément, malgré tout, parfois des bouffées de fanatisme et d'impiété se font jour et des sociétés se fondent avec le but avoué de contrecarrer les progrès du catholicisme comme la *Protestant American Association* (P. A. A.) ; mais un autre fait non moins certain, c'est que ces excentricités ont avorté et sont tombées écrasées par le mépris général (3).

Dans l'ensemble, la formule qui résumerait les rapports entre l'Église et l'État pendant ce premier siècle aux États-Unis serait à peu près celle-ci : protection et bienveillance pour tous et liberté complète du bien sans privilège.

(1) Cl. JANET.

(2) Cl. JANET, — DE MEAUX.

(3) Cl. JANET.

Un second problème plus épineux que le premier sollicitait l'attention de l'Église catholique : c'était celui des *libertés américaines*. Ces libertés, très populaires, très enracinées dans le sol, semblaient regarder l'Église en face et lui dire : amie ou ennemie ?

Si l'Église avait répondu : ennemie, elle n'avait plus qu'à repasser l'Océan ; jamais elle n'eût pris racine aux États-Unis. Mais pourquoi, je vous prie, aurait-elle répondu : ennemie ! Pourquoi n'aurait-elle pas franchement accepté et aimé ces libertés !

Ces libertés étaient d'abord les libertés essentielles à l'homme, les libertés civiles, la liberté personnelle, la liberté de la propriété, l'indépendance du foyer, la liberté du père de famille, la liberté d'enseignement, la liberté d'association et enfin la liberté politique, qui doit être la sauvegarde des libertés civiles en permettant à l'homme libre d'avoir part au gouvernement de son pays.

Or, ces libertés, l'Église en a toujours été l'amie et le champion. Les libertés civiles ! elle a été la première à les revendiquer contre la tyrannie des anciens despotes et à leur faire octroyer droit de cité. La liberté politique, elle l'a favorisée, puisqu'elle a enseigné par la bouche de ses théologiens que le gouvernement est plus parfait, quand toutes les classes y prennent part.

Puisque les libertés américaines tant poli-

tiques que civiles, étaient les conséquences de principes toujours admis par l'Église, comment pouvait-elle ne pas leur être sympathique ?

La liberté personnelle est garantie aux États-Unis par la loi anglaise de *l'habeas corpus*, qui ne permet pas d'ordinaire la prison préventive et par la loi qui veut que tous, administrateurs et administrés, soient amenables aux mêmes tribunaux : les Français sont payés pour savoir que ce grand principe : Pas de tribunaux d'exception ! est la clé de toute liberté civile.

La liberté de la propriété est garantie par le respect absolu pour la volonté du père de famille, par la modération extrême des droits de succession (1) et par l'admirable institution des *homesteads*.

La complète liberté du père de famille de faire élever ses enfants comme il l'entend et de disposer de sa fortune, la stabilité de l'exploitation paternelle et l'activité générale des fils riches qui en résulte ; la dignité de la mère sauvegardée par les conditions généralement désintéressées du mariage (2) et par la très large part que la loi lui fait dans la succession de son mari ; la protection de la jeune fille et la lutte contre la séduction, assurées par des lois terribles ; toutes ces garanties,

(1) Cf. DE MEAUX, *op. cit.* et Cl. JANET.

(2) Cf. Cl. JANET.

tous ces contreforts du foyer, l'Église qui les a toujours défendus, les retrouvait avec joie dans la famille américaine ; et si, en revanche, elle avait à déplorer l'esprit d'indépendance des enfants et surtout les ravages effroyables du divorce et de la stérilité volontaire, devenus un danger national, elle espérait écarter ces maux de ses ouailles et retrouvait sur les autres points ses vieilles traditions.

Les vues très larges que la démocratie américaine professait sur la liberté d'association et sur la transmission et l'usage de la propriété commune ne pouvaient que plaire à l'Église.

Pour les Américains, la liberté d'association n'est qu'une face de la liberté individuelle, et qui veut sincèrement celle-ci, ne peut pas ne pas vouloir la première. Tout homme a le droit de s'associer avec d'autres pour faire avec eux ce qui lui serait impossible autrement. Le droit d'association n'est donc vraiment qu'un point de vue de la liberté individuelle : c'est cette liberté, mais décuplée, mais centuplée, mais organisée ; elle est donc légitime comme cette liberté même.

Ce que je puis faire seul, je puis aussi le faire en m'associant avec d'autres ; l'acte ne change pas de nature parce qu'il est multiplié, et, s'il est moral isolé, moral il sera collectif ; si l'acte collectif est immoral, c'est qu'il l'était déjà quand il était isolé ; mais il

ne peut devenir immoral parce qu'il est collectif.

Donc, disent les Américains : pas de lois sur les associations : L'association est un citoyen de plus assis au banquet des États-Unis ; pour elle le droit commun suffit, et si, pour reconnaître une association comme personne morale, il vous faut une condition, créez des cadres très larges, dans lesquels toutes puissent facilement entrer, mais ne faites pas du contrôle de l'État le tombeau de la liberté que l'État a pour premier devoir de protéger et de garder dans sa plénitude.

En effet ces moules indiqués sont si larges, que toute association s'y meut à l'aise et si, par précaution contre une mainmorte exagérée, un chiffre de fortune collective est fixé par la loi, le quorum est si élevé qu'il est difficilement atteint, tous les biens non productifs n'entrant pas en ligne de compte (1).

C'est à cette largeur d'idées que les États-Unis doivent cette vigueur d'associations de toute sorte et cette fécondité d'initiative privée qu'admirent les étrangers. C'est chose incroyable, en face de ces faits, d'entendre M. Vallé s'écrier que tous les États exigent pour les associations religieuses l'autorisation légale, voulant justifier celle qu'il préco-

(1) Cf. sur cette question Cl. JANET : *Les États-Unis*, de MEAUX : *la liberté et l'Eglise catholique aux États-Unis*, et BOURGET : *Outremer*.

nise, c'est-à-dire l'étouffement systématique et de parti pris de toute liberté. Qu'ils entendent donc la voix du bon sens américain applaudissant à la venue en Amérique de cinq cents Petites Sœurs des pauvres et s'écriant : Plus il y aura d'Associations religieuses, moins notre budget sera chargé ! Les insensés qui gouvernent la France raisonnent tout différemment : pour eux l'idéal est d'écraser toute initiative individuelle pour rejeter toutes les charges sur le budget.

Dans les questions si graves et si brûlantes de l'enseignement secondaire et supérieur, les États-Unis ont maintenu le grand principe du droit naturel : *c'est au père qu'il appartient d'élever l'enfant et de choisir ses maîtres.* Donc, pas d'université ni de collège d'État ; et si les pères de famille en désirent de telle ou telle façon, qu'ils les paient ! car l'État, qui sait que l'impôt ne peut être le monopole d'un parti, ne subventionne personne.

Mais, chose étrange, quand il s'agit d'enseignement primaire, tous ces beaux principes sont oubliés : l'excuse, c'est la force majeure que créent des circonstances étranges, comme l'éparpillement des familles sur un territoire grand comme l'Europe et l'impuissance de ces familles à se pourvoir. Alors les autorités locales, se substituant aux parents, ont, avec une prodigalité qui serait admirable si elle n'était injuste, créé de tous côtés des écoles pu-

bliques, primaires et élémentaires supérieures, nominalement neutres en religion, mais de fait petits foyers d'indifférence et d'impiété, qui sont entretenus aux frais de tous : de sorte que l'éducation confessionnelle primaire et primaire-supérieure n'est possible qu'à la condition de payer deux fois.

Au dire du *Tablet* du 17 janvier 1903, le P. Pardow, jésuite très connu, déclare que les catholiques des États-Unis paient pour leurs écoles primaires vingt-cinq millions de dollars, c'est-à-dire cent vingt-cinq millions de francs en sus des impôts ordinaires, et élèvent un million d'enfants, qui ne coûtent rien à l'État.

Il serait facile de trouver comme en Angleterre une solution qui satisfait la conscience et les intérêts des catholiques et des protestants intransigeants. Les différents États de l'Union paient l'instruction religieuse des soldats ; pourquoi ne paieraient-ils pas celle des enfants ? Rien n'empêcherait d'accepter dans les écoles confessionnelles le contrôle de l'État pour la partie purement scolaire, comme en Angleterre, à la condition qu'il soutînt toutes les écoles. L'Église a eu la douleur de constater en ce point vital une contradiction flagrante avec les principes de la vraie liberté et c'est pour elle la plus cruelle des angoisses.

Malgré ce grief légitime, l'Église, comme le disait aux fêtes du centenaire de l'indépen-

dance, un évêque des États-Unis, a trouvé dans la grande République beaucoup de points d'appui, et comme un terrain solide (1). -

L'impartialité des pouvoirs publics, leur bienveillance en bien des questions de premier ordre, comme celle des fabriques, les lois conservatrices sur le repos du dimanche, sur le blasphème et la répression de l'obscénité publique dans la presse et le théâtre ; la garantie de la liberté personnelle, la stabilité et la liberté de la propriété et du foyer, la puissance du père de famille, la répression de la séduction, la liberté de toute association honnête, et la complète liberté des fondations et de la charité, la liberté absolue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur, voilà ces points d'appui et, pour en constater l'importance, il suffit de comparer ce qui se passe en Amérique avec ce que nous voyons en plusieurs pays de l'Europe, où l'on a mille raisons d'envier la liberté d'outre-mer.

Si graves que fussent les premières questions, elles étaient faciles à résoudre, en comparaison des autres problèmes, qui se dressaient en face de l'Église ; je veux parler de la question de la liberté de conscience, de celle de la démocratie et de la question ouvrière.

La question de la liberté de conscience était la plus brûlante de toutes, car on affectait de

(1) Cf. DE MEAUX.

représenter l'Église comme son adversaire irréductible.

Mais il y avait dans cette affectation confusion systématique entre un état de choses qui avait existé jadis et un état nouveau, qui n'avait avec l'ancien aucune analogie.

Or, nous ne sommes plus dans l'ancien état de choses, mais dans le nouveau et, pour savoir ce qui est permis ou non, nous n'avons pas à examiner ce qui se faisait autrefois, mais ce qui est exigé par les circonstances actuelles.

Aux États-Unis, qu'est-ce que les hommes d'État et l'opinion publique entendent par la liberté de conscience ? Deux choses : d'abord, l'assurance que personne ne sera converti de force, ni intimidé quand il s'agira de religion ; et, en second lieu, l'admission franche et loyale du *modus vivendi* suivant : une fois les dissidences religieuses devenues incurables, le seul moyen de rétablir l'unité, c'est la persuasion, et, dans ce cas, l'État devra permettre la liberté des religions établies, tout en défendant de son mieux, ce qui ne sera pas toujours facile, les bases de l'ordre naturel.

Or, l'Église catholique accepte ces deux bases du *modus vivendi* américain ; elle a horreur des conversions de vive force ; blâmant ouvertement les princes qui ont cru pouvoir y recourir, et, une fois les discussions religieuses reconnues irréductibles, elle dit par

la bouche de ses théologiens : non pas : ramenons à l'unité par la violence, mais, entre deux maux cherchons le moindre et tolérons tant qu'on restera dans les limites de la morale naturelle et des bases sociales. Ce ne sera pas l'idéal, certes, mais ce sera du moins le premier de tous les biens ici-bas, la paix.

Mais, ripostaient les Américains, à certaines époques l'Église tenait un langage bien différent et persécutait les dissidents.

Entendons-nous, répondait l'Église, autrefois, quand, dans les nations européennes, l'unité dans la certitude de la vérité était complète et voulue par tous ; quand l'État uni à l'Église, comme le corps à l'âme, répondait de la paix sociale et de l'ordre chrétien, accepté par tous comme le bien suprême sur la terre, alors l'Église pressa souvent l'État de ne pas laisser l'hérétique, c'est-à-dire l'apostat prêcher d'erreur, allumer aux quatre coins du pays le feu de la guerre civile, ce qui, au su de tous, arrivait partout où on lui laissait libre carrière : oui, l'Église a fait cela, mais en défendant même alors de chercher à convertir de force des âmes égarées, mais de bonne foi.

Mais une fois rompue l'union de l'Église et de l'État, et une fois les dissidences doctrinales devenues irrémédiables, en face non plus d'hérétiques au sens du moyen âge, c'est-à-dire d'apostats séducteurs d'âmes, mais d'é-

garés nés et nourris dans une erreur souvent invincible, l'Église a-t-elle jamais dit autre chose que : tolérez et si vous le pouvez, ramenez l'union par la persuasion ?

Si, parfois dans cet état de choses, qui est l'état moderne, les princes ont persécuté, de quel droit en rendez-vous l'Église responsable ? écoutez Léon XIII. *Personne, dit-il, ne peut avoir un juste motif d'accuser l'Église d'être l'ennemie, soit d'une juste tolérance, soit d'une saine et légitime liberté. En effet, si elle juge qu'il n'est pas permis de mettre les différents cultes sur le même pied que la vraie religion, elle ne condamne pas pour cela les chefs d'État, qui en vue d'un bien à atteindre ou d'un mal à éviter, tolèrent les différents cultes dans l'État, et veille selon sa coutume à ce que personne ne soit forcé d'embrasser la religion catholique contre son gré, car, ainsi que l'observe saint Augustin, l'homme ne peut croire que de plein gré (1).*

C'est là le principe de la tolérance ; or ce qui étonnera peut-être un peu ceux qui voudront le vérifier, c'est que, ce principe, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'Église catholique a été seule à le proclamer, et que, jusque-là, les protestants, même nouveaux venus dans un pays en majorité catholique, ont toujours persécuté. Tout le monde sait que les puritains admis, par grâce d'abord, dans le Maryland,

(1) Encyclique *Immortale Dei*, 1^{er} nov. 1885.

état catholique, y ont persécuté les catholiques dès qu'ils furent la majorité (1).

Mais en 1787, le besoin de l'union de tous devant l'ennemi commun et la lassitude des luttes stériles, amena l'opinion publique aux États-Unis à proclamer enfin la seule solution pratique qui permit de vivre, la tolérance mutuelle et la liberté de conscience dans les limites de l'ordre essentiel. A merveille ! mais l'Église catholique avait enseigné cela depuis longtemps !

Un nouveau problème sollicitait l'attention de l'Église catholique : quelle serait son attitude vis-à-vis de la démocratie américaine ! car on répétait sans cesse que jamais l'Église et la démocratie américaine ne pourraient s'entendre.

Rien de plus injuste que ce préjugé : car enfin qu'était, surtout à l'origine en 1787, et aux premières années de ce siècle, la démocratie américaine, sinon une fédération d'États coloniaux encore tous animés de l'esprit de la vieille constitution anglaise, comme l'attestent M. Cl. Janet et le duc de Noailles. Avant que le travail du temps ne l'eût profondément modifiée, la constitution fédérale, rédigée par une assemblée de grands propriétaires n'était-elle pas une combinaison très

(1) CL. JANET, *Les États-Unis*. — Ce fait si connu est aussi cité par M. BRUNETIÈRE, *Catholicisme aux États-Unis*. (*Revue des deux mondes*) oct. 1901.

ingénieuse, à l'usage d'une démocratie, des trois pouvoirs populaire, aristocratique et monarchique (1) ?

Or les théologiens de l'Église n'ont-ils pas enseigné que la forme du gouvernement la plus parfaite est celle où les trois influences ont chacune leur rôle ? et justement, la constitution américaine ne faisait-elle pas du Président un roi très éphémère, il est vrai, mais très puissant, dont le pouvoir indépendant des chambres qui ne l'élisent pas, pèse d'un poids énorme sur les destinées du pays ? et ne faisait-elle pas aux classes supérieures une large part dans le gouvernement par l'élection à deux degrés du Sénat et de la Cour suprême qui est à vie, et par l'autonomie des congrès de chaque État.

Si la démocratie américaine n'avait été, comme la cité antique, qu'un césarisme centralisateur à outrance, d'autant plus monstrueux qu'il se serait affublé du nom de république et aurait rendu ses ukases sous la rubrique de la liberté, alors peut-être, l'Église n'aurait-elle pu éviter d'entrer en lutte avec cette tyrannie. Mais, surtout à ses débuts, la république américaine était tout l'opposé de cette conception, puisqu'elle se proposait, comme on l'a très bien dit, le *développement le plus intense de l'individu et la réduction au*

(1) Cl. JANET, t. I^{er}. — Le duc de NOAILLES, *Cent ans de République*.

minimum de l'État, parole que MM. Brunetière et Bourget ont endossée et louée en constatant aux États-Unis une *vigueur de sève locale* et d'*initiative privée* à rendre les Français jaloux et inconsolables (1).

Si la démocratie américaine avait été le despotisme des majorités parlementaires sans contrepoids, l'Église assurément eût été souvent amenée à combattre cet abus de pouvoir ; mais, à l'origine surtout, la démocratie américaine n'était pas cela, puisqu'on a pu dire d'elle qu'elle était une série de digues et de contrepoids savamment équilibrés de manière à neutraliser la toute-puissance des majorités (2).

Et, en effet, théoriquement, idéalement (et à l'origine on était en plein idéal), la constitution elle-même semblait un frein puissant.

Le second frein, c'était la puissance éphémère, mais énorme du Président qui, indépendant des chambres, arrêtait net tout bill par son veto et l'obligeait à réunir les deux tiers des voix pour passer.

Le troisième, c'était le pouvoir étendu des États fédérés et leur indépendance fiscale.

Le quatrième, c'était la grande puissance

(1) L'initiative privée et locale, est une des choses que M. Bourget, témoin oculaire très compétent et très clairvoyant, a le plus admiré.

(2) Ces idées et ces expressions se retrouvent souvent sous la plume du duc de Noailles, de M. Seaman, de M. Bryce et autres écrivains remarquables qui ont traité ces questions.

du Sénat élu par les États au deuxième degré et arbitre de toutes les nominations importantes aux fonctions publiques.

Le cinquième, c'était la Cour suprême nommée par le président et à vie, pour défendre le droit.

Le sixième, c'était l'indépendance du pouvoir exécutif vis-à-vis des Chambres, les ministres ne représentant que le pouvoir inattaquable du Président.

Le septième c'était l'influence prépondérante pendant longtemps des grands propriétaires et des *farmers* indépendants ; le huitième c'était la force et l'indépendance des pouvoirs judiciaires.

Ces freins, qui se font mutuellement échec, ont paru si puissants que, cette année, M. Charles BENOIST, cherchant des remèdes à l'anarchie qui dévore la France, n'a rien trouvé de mieux à proposer que trois articles empruntés à la constitution américaine de 1787.

Mais, insensiblement, sous la poussée des *partis*, devenus le pivot de la vie politique, le vieux mécanisme des freins s'est passablement rouillé. Le pouvoir judiciaire a perdu son nerf en devenant électif par le peuple, et, de toutes ces belles constitutions, quelques-unes seulement, comme le pouvoir du Président, celui du Sénat, la Cour suprême et l'indépendance des États, ont gardé leur vigueur. Les partis ont souvent gangrené la Chambre et le Sénat

ainsi que les congrès des États particuliers, et maintes fois, dans la coulisse, quelques puissances financières ont tout mené.

Malgré cette banqueroute partielle, la société américaine vit encore en partie sur le fonds des anciennes traditions et de la vraie liberté. Ni le Président, ni le Sénat, ni la Cour suprême ni les États particuliers n'ont rien perdu de leur puissance, qu'ils feront sentir quand ils voudront ; dans plusieurs États l'influence est encore aux mains des propriétaires du sol (1). Le partage réel de la souveraineté populaire entre tant d'États souverains, a souvent maté le monstre populaire et atténué bien des résultats fâcheux ; l'oppression des partis, si grande qu'elle fût parfois, n'a jamais eu sous la main, l'arme terrible qui fait sa force en France, la centralisation. *L'Économiste français* montrait l'autre jour que les États sont plus jaloux que jamais de garder et d'accroître leur indépendance fiscale, économique et politique (2). D'ailleurs les libertés civiles sont restées intactes. Les pouvoirs judiciaires, malgré leur déchéance, ont maintenu le grand principe : Pas de tribunaux d'exception ! La

(1) Cf. au sujet de chacune de ces assertions, le duc de NOAILLES, *Cent ans de République* ; Cl. JANET, *Les États-Unis* ; BOURGET, *Voyage d'Outre-Mer*.

(2) Cf. dans *l'Économiste français* de 1903 plusieurs articles remarquables sur la vie sociale et économique aux États-Unis. Ces articles sont un peu plus au courant de ces choses que certains pamphlets auxquels on a fait trop d'honneur.

propriété qui est une autre garantie de liberté est restée libre et stable. Si le droit d'aînesse est aboli comme les fiefs ou ce qu'on appelle *entailed property* en Angleterre, on n'a touché ni au droit absolu de tester du père de famille, ni à l'admirable institution des *homesteads*, qui sont des sortes de majorats en faveur des classes laborieuses ; et c'est chose pleine d'intérêt de voir cette république, quand elle veut des familles qui fassent souche, revenir à des pratiques si décriées en France. Le mariage est généralement désintéressé et la séduction reste sévèrement réprimée. Enfin et par dessus tout, la liberté d'association la plus large reste doublée d'une liberté de donation et de legs à peu près unique au monde. En un mot, malgré les ravages des partis et du temps, la république américaine offre encore à l'Église plus de garantie de vraie liberté que la plupart des États.

Or c'est justement ce terrain large et solide de liberté civile qui manque à l'Église de France. Aux fêtes du centenaire de l'indépendance américaine, l'archevêque de Philadelphie considérant le siècle écoulé, attribuait les grands progrès de l'Église aux États-Unis à Dieu d'abord, puis aux institutions des États-Unis et Léon XIII, tout en avertissant les catholiques de ne pas voir dans ces institutions l'idéal de la société chrétienne, les qualifiait d'admirables. *Si admirables que*

soient ces institutions, elles ne sont pas l'idéal de l'Église (1).

Restait un dernier problème, celui des relations entre l'Église et les ouvriers.

La question était fort délicate, car nulle part, les rapports entre le capital et le travail n'étaient plus tendus : *si le riche flatte le pauvre*, dit Tocqueville, *c'est pour escamoter son vote, tout en le tenant à distance, et le pauvre qui voit ce jeu, s'en venge en bannissant le riche de la vie politique.*

La dureté du patron et l'indépendance des ouvriers amènent des grèves monstres et des grèves sortent des trusts de patrons, auxquels répondent chez les travailleurs de vastes coalitions ou unions. Le travail syndiqué, dit M. Carrol Wright, représente 30 0/0 des ouvriers en Amérique, contre 10 0/0 en France.

La plus célèbre de ces unions fut celle des *Chevaliers du travail* qui, un moment, compta près d'un million d'ouvriers.

Vivement sollicité de la condamner comme société secrète, le Saint-Siège fut arrêté par les évêques d'Amérique ; l'union des chevaliers du travail n'était pas secrète, et dans ces circonstances, une condamnation risquait d'être regardée par le peuple comme une intervention déguisée en faveur des patrons : c'était fermer pour toujours au clergé le cœur des ouvriers.

(1) Encyclique *Longissimæ oceanî*, 1895.

Les évêques américains conjurèrent le danger et leur sagesse leur valut un grand prestige aux yeux du peuple et centupla l'autorité de leurs conseils de modération.

II

Voilà l'Église catholique presque installée dans cette énorme République, grande comme l'Europe. Mais comment va-t-elle se développer, puisqu'elle n'a pas de prêtres ? et d'ailleurs, où en prendrait-elle à la fin du dix-huitième siècle ? — En Angleterre ! C'est impossible, car à ce moment l'Angleterre ne compte que 200 prêtres et on ne peut en attendre ni de l'Allemagne, ni de l'Autriche, pays alors desséchés par le joséphisme. D'où viendront les apôtres de ce grand pays !

Laissez faire la Providence... Voyez-vous se lever à l'horizon, d'un côté le vent de la misère, qui chasse vers les rives américaines des multitudes d'Irlandais ; de l'autre, le vent de la persécution, qui disperse les prêtres français.

Voilà les pépinières où l'église des États-Unis prendra ses premiers apôtres : l'Irlande et la France. En quelques années, le progrès sera tel, qu'en 1808, huit diocèses seront érigés, dont deux gouvernés par des prêtres

français. C'est l'aurore d'une merveilleuse fécondité.

Comparez maintenant le commencement et la fin du XIX^e siècle. En 1800, vous trouvez un évêque, 40 prêtres et 40.000 fidèles éparpillés sur un immense territoire, sans cohésion, sans influence ; en 1900, ce chaos fait place à une organisation puissante, sous le contrôle d'un délégué apostolique, résidant à Washington. Elle comprend 14 archevêques, 80 évêques, deux préfets apostoliques, 11.987 prêtres, 45 ordres religieux d'hommes, 120 congrégations de femmes, 12.000 paroisses, 76 séminaires avec 3.795 étudiants, 677 collèges, 3.902 écoles avec un million d'enfants, trois ou quatre ébauches d'Universités, et de 11 à 12 millions de catholiques, chiffre plutôt inférieur à la réalité, semble-t-il à plusieurs, vu que tous les jours les missions données dans les villes font, pour ainsi dire, sortir de terre des catholiques inconnus jusque-là.

Je ne veux pas savoir en ce moment d'où vient ce progrès et si l'église catholique aux États-Unis a beaucoup perdu d'un côté, tout en gagnant de l'autre. Il me suffit pour l'instant de constater la différence assurément surprenante entre l'année 1800 et l'année 1900, et le travail énorme, intense et persévérant, que supposent les chiffres officiels que je vais citer, en passant en revue les principaux diocèses. Les statistiques d'Europe n'offrent rien

de comparable et, d'un autre côté, il est difficile de contester ces chiffres, publiés par un évêque des États-Unis, Mgr Gabriels, évêque d'Oldenburg, dans une revue aussi sérieuse que le *Correspondant*; chiffres qui s'accordent d'ailleurs avec le livre officiel le *Catholic Directory* de 1902, que nous avons sous les yeux et avec plusieurs documents publiés par le grand journal catholique *the Tablet*.

Les chiffres de l'évêque étaient plutôt trop faibles et nous avons dû en relever beaucoup d'après les documents officiels. Ils sont, après cette revision, absolument authentiques.

Archevêché de Baltimore. — Fondé en 1789 : 3 universités catholiques, 6 hôpitaux catholiques, 810 baptêmes d'adultes en 1900, 2 asiles de vieillards, 14 communautés d'hommes, 126 de femmes.

	Prêtres	Eglises	Séminaires	Collèges avec écoles	Paroisses Catholiques	
1850	103	70	6	5	12	100.000
1900	407	286	9	9	95	245.000

85 chapelles

Archevêché de Boston. — Fondé en 1808. 4 hôpitaux catholiques, 7 asiles, 44.000 élèves d'institutions catholiques, 150 C. religieuses de femmes, 11 congrég. d'hommes, 37 de femmes.

1850	61	63	0	1	3	?
1900	524	200	1	3	64	610.000

98 relig. prêtres

Archevêché de Chicago. — Fondé en 1843. 11 hôpitaux catholiques, (cf. *Tablet*, 17 janvier 1903), 86.000 élèves des institutions catholiques, 4 asiles de vieillards, 17 ordres d'hommes.

1850	44	74	1	1	12	85.000
1900	570	370	2	7	166	1.000.000

159 pr. relig.

116 L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU XIX^e SIÈCLE

Archevêché de Cincinnati. — Fondé en 1821. 7 hôpitaux catholiques, 2 refuges, 20 ordres d'hommes, 15 de femmes.

	Prêtres	Eglises	Séminaires	Collèges avec écoles	Eglises	Populat. Catholique
1850	70	75				85.000
1900	270	230	2	5	100	200.000

107 relig. prêtres.

Diocèse de Dubuque. — Etabli en 1837. 6 hôpitaux catholiques, 160.000 élèves d'établissements catholiques, 17 communautés de femmes, 38 d'hommes.

1850	25	27	0	0	0	8.000
1900	299	285	0	1	125	150.000

60 chapelles

Archevêché de Milwaukee. — Fondé en 1843. 15.567 élèves d'institutions catholiques, 7 hôpitaux catholiques, 2 asiles de vieillards, 18 congrégations de femmes, 6 d'hommes.

1850	54	72	5	0	6	65.000
1900	312	312	4	0	125	145.000

36 chapelles

Archevêché de la Nouvelle-Orléans. — Fondé en 1808. 15 hôpitaux catholiques, 289 baptêmes d'adultes en 1900, 22.465 élèves d'institutions catholiques, 24 congrégations de femmes, 8 d'hommes.

1850	92	62	2	1	14	170.000
1900	220	199	2	5	87	350.000

60 chapelles

Archevêché de New-York. — Fondé en 1808. 19 hôpitaux catholiques, 194 écoles, 72.000 élèves d'institutions catholiques, 8 écoles techniques, 6 orphelinats, 11 asiles de vieillards et émigrants, 19 homes de pauvres, 20 congrégations d'hommes, 37 de femmes.

1850	109	76	1	3	8	220.000
1900	716	175	1	1	194	1.200.000

136 chapelles

Archevêché de Philadelphie. — Etabli en 1808. 15 orphelinats, 5 hôpitaux catholiques, 2 asiles de vieillards, 9 homes, 6 congrégations d'hommes, 17 de femmes.

1850	95	18	1	4	1	170.000
1900	465	210	4	3	12	400.000

4 chapelles

Archevêché d'Oregon-City. — Etabli en 1846. 10 communautés de femmes, 3 hôpitaux catholiques, 6 congrégations d'hommes.

1850						
1900	77	82	1	3	34	40.000

13 chapelles

Archevêché de San Francisco. — Etabli en 1853. 5 orphelinats, 6 hôpitaux catholiques, 2 asiles de vieillards, 2.600 élèves d'institutions catholiques, 9 congrégations d'hommes, 45 de femmes.

	Prêtres	Eglises	Séminaires	Collèges	Eglises avec écoles Catholique	Populat.
1875	121	133	6	4	31	120.000
1900	253	143	1	7	32	222.000

Evêché de Brooklyn. — Etabli en 1853. 12 orphelinats, 6 hôpitaux : 18.000 malades en un an, 40.000 enfants dans les institutions catholiques.

1875	112	72	1	2	34	?
1900	328	153	1	3	65	500.000

47 relig.

Archevêché de Saint-Paul, établi en 1850.

1875	71	130	0	1	?	30.000
1900	228	201	1	1	96	220.000

Diocèse de Buffalo. — Etabli en 1847. 1 Université, 2 hôpitaux, 5 orphelinats, 2 asiles de vieillards, 8 communautés d'hommes, 12 de femmes.

1850	53	58	1	?	0	55.000
1900	123	142	2	73	0	177.000

Diocèse de Pittsburg. — Etabli en 1843. 3 hôpitaux catholiques, 9 communautés d'hommes, 15 de femmes.

1800	17	87	2	2	?	
1900	362	249	4	4	109	250.000

Archevêché de Santa-Fé. Etabli en 1850, comprenant le nouveau Mexique et le Colorado. 10.000 Indiens cathol., 3 hôpitaux catholiques, 600 malades annuellement, 390 écoles d'Indiens, dont 200 pensionnats, 4 communautés d'hommes, 16 de femmes.

1875	50	198		1	10	30.000
1900	75	382		3	50	375.000

Evêché de Cleveland. — Etabli en 1847. 8 hôpitaux, 2 asiles de vieillards, 7 orphelinats, 1 asile.

1850	40	45	1	0	47	30.000
1900	275	271	1	3	148	275.000

100 chap.

Evêché de Portland. — Etabli en 1847. 2 hôpitaux catholiques.

1870	55	65	0	0	20	17.000
1900	122	97	1	2	31	160.000

103 chap.

118 L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU XIX^e SIÈCLE

Evêché d'Indianapolis. — Fondé en 1854 ; 4 hôpitaux catholiques, 207 baptêmes d'adultes en 1900, 4 asiles de vieillards.

	Prêtres	Eglises	Séminaires	Collèges avec écoles	Eglises Catholique	Populat.
1854	18	17	1	14	2	30.000
1900	185	171	4	2	103	205.000

Evêché de Newark. — Fondé en 1853. 3.700 élèves d'institutions catholiques, 7 hôpitaux, 7 orphelinats.

1875	148	131	0	1	14	180.000
1900	205	155	4	4	99	200.000

97 chap.

Les autres diocèses présentent des progrès analogues. Si le lecteur trouvait ces statistiques un peu sèches au premier abord, en les étudiant de près, il en sentirait l'éloquence et la portée. Nous ne connaissons ailleurs rien qui approche de ce mouvement. Qu'on nous cite en Europe un diocèse qui, en cinquante ans, ait passé de 103 à 407 prêtres, comme celui de Baltimore ; de 61 à 503 prêtres, comme celui de Boston ; de 41 à 475 prêtres, comme celui de Chicago, ou qui, en cinquante ans, ait bâti 7 hôpitaux, comme celui de Boston, 15, comme celui de New-York ; ou qui, en 25 ans, ait passé comme celui de Santa-Fe de 35 à 135 églises, ou comme celui de Cincinnati, de 75 à 230 églises paroissiales.

Quelle est la ville qui, comme Chicago, ait construit, en cinquante ans, cent cinquante paroisses, plusieurs grands collèges et sept hôpitaux catholiques ? En face de ces chiffres, je ne veux pas savoir ce qu'on eût pu faire, je me contente de constater ce qu'on a fait. J'ad-

mire cette intensité de vie catholique, cette puissance de propagation que je ne trouve nulle part ailleurs. Aux États-Unis, en face de difficultés sans mesure, avec un clergé longtemps insuffisant, le zèle, l'énergie, l'inlassable patience ont fait jaillir la vie du désert, l'ordre du chaos : quelle gloire pour cette jeune église, si pleine de sève et pour nous, au milieu de tant de sombres pressentiments, quelle joie que ce spectacle !

Ne venez pas nous marchander et nous gâter cette joie en nous murmurant à l'oreille : ce n'est pas douze mais dix-huit millions de catholiques que cette église devrait avoir, on dit même qu'elle a eu jusqu'à seize millions d'apostasies ! (1)

Je réponds que d'abord, vous partez de plusieurs hypothèses que rien ne confirme. Comment ? vous savez dans quelles dispositions abordèrent aux États-Unis les dix-neuf millions d'immigrants que l'on compte depuis 1820 ? (2) Vous savez ce qu'ils étaient au point de vue de la foi ? Vous savez combien parmi les soi-disant catholiques, il y avait de sceptiques et d'incrédules réels ? Non, vous ne pouvez pas le savoir. Ensuite, ce chiffre de seize millions d'apostasies, comment le justifiez-vous ? c'est une hypo-

(1) *Le Tablet*, journal catholique de Baltimore, évalue la perte à 3 millions.

(2) Cf. OTTO HÜBNER, statistiques.

thèse fantastique ; voyons, calculons un peu.

D'après Otto Hübner (statistique du *Monde*, 50^e édition, 1902) en 1820, il y avait aux États-Unis 9 millions 133.000 habitants, dont très peu étaient catholiques ; de 1820 à 1900 sont arrivés en tout 19.498.900 immigrants de toute nationalité, mais surtout Anglais, Irlandais, Allemands, Suédois et Canadiens, dont la majorité n'étaient pas catholiques. Il y a aujourd'hui au moins douze millions de catholiques aux États-Unis et quelques prêtres seraient tentés d'en soupçonner un plus grand nombre, parce que chaque mission en révèle qu'on ne connaissait pas (1).

Otto Hübner, p. 43, 1799-1900, *Bevolkerung der vereinigten Staaten ohne Alaska* donne les chiffres suivants sur la population totale des États-Unis :

1791 : 3.929.214	1850 : 23.191.876
1800 : 5.308.483	1860 : 31.443.321
1810 : 7.239.881	1870 : 38.558.371
1820 : 9.633.822	1880 : 50.155.785
1830 : 12.866.020	1890 : 62.622.250
1840 : 17.069.455	1900 : 75.559.258

Personnes nées en dehors des États-Unis,
10 millions :

Allemands.	2.785.000	Russes	182.000
Anglais et Écossais	1.351.000	Polonais.	147.000
Irlandais.	1.872.000	Danois	132.000
Suédois	478.000	Français.	113.000
Norvégiens.	323.000	Suisses	104.000
Autrichiens.	304.000	Autres	1.433.000
Italiens	186.000		

(1) Cf. art. de Mgr GABRIELS, *Correspondant*.

Immigrants de 1821 à 1900 :

G.-Bretagne et Ir-	Danemark	498.588
lande	Pays-Bas.	194.548
Allemagne	Espagne et Por-	
Suède et Norvège	tugal	75.200
Italie.	Belgique.	350.000
Autriche-Hongrie	Canada	1.265.000
1.050.732	Chine.	313.000
Russie	Mexique	27.000
932.615	Amérique du Sud	14.268
France		
405.454		
Suisse		
907.522		

Il y avait aux États-Unis en 1880, 1.854.000 Irlandais, 4.500.000 Américains issus d'Irlandais, 1 966 000 Allemands dont un quart sont catholiques, 5 000 000 Américains issus d'Allemands, un quart étaient catholiques, 1 265 519 Canadiens français.

En face de ces chiffres certains, il paraît impossible de trouver seize millions d'apostatats.

Les défaillances inévitables dans des multitudes d'émigrants qui pendant de longues années, ne trouvaient rien de prêt pour les recevoir, vu le petit nombre des prêtres, n'enlèvent rien à la beauté de l'effort surhumain qui, fécondant ce chaos, y a fait couler la vie à pleins bords. Or, c'est cette vie, et cette puissance de sève qui nous rassure pour l'avenir.

Un de ses caractères, c'est sa force d'expansion parmi les sectes protestantes. Car il ne faut pas s'imaginer que l'Église aux États-Unis ne trouve de recrues que chez les émigrants.

Depuis longtemps, au contraire, dès 1837,

au dire du concile de Baltimore, elle a sérieusement entamé la société protestante, et nombre de ses prêtres les plus éminents, de ses écrivains les plus brillants et de ses laïques les plus influents ont été conquis sur l'hérésie (1).

John Hayes, premier curé de la cathédrale de Boston, Walworth, fils du chancelier de l'État de New-York, le P. Yves, évêque protestant qui devint prêtre catholique, le P. Hecker, fondateur des Paulistes, et ses trente compagnons d'apostolat, étaient des convertis. Les prédications des Paulistes réservées aux protestants, déterminèrent plus de cinq cents conversions. Le P. Young, américain, dans son livre *Protestant and catholic nations*, donne les noms de plus de deux cent quarante protestants devenus prêtres catholiques, et cite 48 médecins, et 400 personnes distinguées qui embrassèrent la foi catholique (1). On connaît la conversion de Brownson, le premier écrivain de l'Amérique du Nord. Le cardinal Gibbons nous assure qu'à chaque confirmation dans son diocèse, il voit dix ou douze convertis recevoir le sacrement ; plusieurs prêtres américains, interrogés par nous, estiment que le chiffre de 30.000 conversions par an n'a rien d'exagéré, et nous le retrouvons sous la plume du cardinal Gibbons (2). Pour 14 dio-

(1) Cf à ce sujet : GORDON-GORDON, *Converts of Rome*, in-12, London, Sonnenschein.

(2) *Ambassadeur du Christ*, publié à Paris. Le *Catholic*

cèses, le *Catholic Directory* d'Amérique donne le nombre des baptêmes d'adultes, la plupart des convertis, et on en compte 3.416 en un an; or, il y a quatre-vingt-douze diocèses. La même moyenne de convertis dans les autres diocèses confirmerait le chiffre de 30.000 pour les États-Unis. Le diocèse de Baltimore a une moyenne de 700 convertis par an. Ce chiffre serait même inférieur à la réalité, au témoignage d'hommes éminents, qui nous font observer que dans bon nombre de paroisses dirigées par les Pères Jésuites, la moyenne des conversions annuelles dépasse la centaine.

Le catholicisme a un autre secret pour gagner du terrain : c'est la pureté des mœurs de son peuple. On sait quels fléaux sont pour la famille américaine protestante le divorce et la stérilité volontaire ; on peut consulter, à ce sujet, les chiffres donnés par le P. Coppens, dans ses conférences, intitulées *Morale et médecine* ; or, de l'aveu des protestants eux-mêmes, cette double épidémie franchit rarement le seuil des familles catholiques aux États-Unis; aussi bien, pendant que la famille protestante sèche souvent sur place, ou ne peut montrer que deux enfants, la famille catholique présente une moyenne de cinq ou même de sept enfants : L'avenir est à elle (1).

Directory de 1900 enregistre 200 000 catholiques de plus qu'en 1898, chiffre bien supérieur à celui des émigrés catholiques arrivés de 1898 à 1900.

(1) Cf. COPPENS, S. J., *Morale et médecine*, conférences

Vous demandez maintenant si l'œuvre si bien commencée se développera et si nous pouvons bien augurer de l'avenir ?

Permettez-moi d'abord de vous faire observer qu'ici, le passé vous répond de cet avenir, dont vous cherchez à percer le mystère.

Comment donc ! dans les circonstances les plus délicates, alors que l'Église n'était, en ce vaste pays, qu'une pauvre étrangère, inconnue, jalousée et détestée par des sectes puissantes, sans hiérarchie, servie par quelques prêtres clairsemés sur un territoire immense, et parlant un anglais barbare, elle n'a cessé d'avancer à pas de géant, au point qu'en 1850, Tocqueville témoigne *qu'elle éclipse déjà toutes ses rivales* ; et vous croirez que cette marche en avant va tout à coup s'arrêter, et que cette église si vivante va se figer et se cristalliser, maintenant que ses cadres sont au complet, que ses 11.000 paroisses sont organisées, que ses 12.000 prêtres, ses 45 ordres religieux d'hommes et ses 120 congrégations de femmes se recrutent sur place, que ses 617 collèges et ses 76 séminaires se couronnent par plusieurs universités ; maintenant que la dissolution du protestantisme

adaptées à la France par le P. FORBES. V. aussi cardinal GIBBONS, *Our Christian Heritage*, Baltimore 1889 (Murphy, 1899). En vingt ans, de 1867 à 1886, le chiffre des divorces a été de 228.716, dont 122.121 pour les dix premières années, et 206.595 pour les dix dernières, ce qui équivalait à un accroissement de 67 pour cent.

se précipite et qu'aux yeux de tous, l'Église catholique apparaît comme la seule institution qui vive et se développe sans changer, tandis que de toutes les autres églises il faut dire : elles changent, mais elles ne vivent pas !

Eh bien non ! ce n'est pas probable.

L'émigration catholique continuera de grossir les rangs des fidèles, avec cette différence que, désormais, au lieu de l'isolement d'autrefois, les nouveaux arrivants rencontreront, en débarquant, un réseau d'œuvres de préservation ; les 30.000 conversions par an se multiplieront, les mêmes causes produisant les mêmes effets ; or ces causes, pour ne nommer que les extérieures et les principales, sont la forte organisation de l'Église, le recrutement indépendant des évêques par le haut clergé, la tenue régulière des conciles nationaux, la réunion annuelle des évêques, l'immutabilité doctrinale de l'Église en face de l'émiettement et des folies des sectes protestantes, la splendeur de sa charité, le contre-coup très sensible aux États-Unis du mouvement d'Oxford, et enfin la ferveur du peuple catholique et l'incroyable et si rapide expansion des ordres religieux.

Nous avons déjà parlé de l'organisation de l'Église ; les statistiques données plus haut révèlent une activité merveilleuse.

L'indépendance et la liberté dont jouit le

clergé des États-Unis est pour nous un objet d'envie : les évêques, choisis par le Pape sur une liste qu'a préparée le chapitre et qu'a annotée ou modifiée l'épiscopat de la Province ecclésiastique, sont, dans l'ensemble, les sujets les plus dignes de commander ; et ici, l'élection, qui souvent ailleurs pousse au pinacle les médiocrités, va généralement chercher l'élite. Il n'est pas un catholique intelligent en France qui ne sente l'incalculable portée de cette question.

Les débats irritants qu'amènent la nouveauté des situations et le mouvement des idées, la hardiesse intempérante d'un jeune clergé, qui a grandi dans l'action plus que dans l'étude, les idées fausses et les incorrections de langage, que les nouveaux convertis traînent souvent avec eux pendant des années, tous ces dangers très réels, sont singulièrement atténués par l'intervention vigilante du délégué de Rome à Washington, par le recours au St-Siège et par la tenue régulière des conciles nationaux. Le dernier fut préparé à Rome par les évêques américains, sous les yeux du Pape.

Ce sont là des garanties précieuses de prestige, d'autorité, d'unité dans la croyance et dans l'enseignement. Que ne donneraient pas les prêtres de France pour avoir la liberté des conciles !

La confusion et le désordre des idées dans

les églises protestantes forment, avec la majestueuse et immuable stabilité de la doctrine catholique, un contraste saisissant.

Les églises presbytériennes et unitairiennes, volcans d'idées toujours en fusion, et les églises épiscopaliennes, où les laïques propriétaires des temples, choisissent leurs pasteurs, ne sont que des républiques désordonnées, où toute excentricité peut se donner carrière. C'est le chaos doctrinal à demeure où grouillent sans cesse des religions nouvelles.

A l'arrière-plan, sous des étiquettes souvent ridicules, pullulent à perte de vue d'inexprimables anarchies d'idées et de culte. Officiellement, cent cinquante sectes sont inscrites, mais il faut grossir ce chiffre de tous les systèmes européens et de toutes les idées extravagantes qui se donnent rendez-vous là-bas. Quand on a mis de côté sept à huit millions de protestants, membres actifs des églises aristocratiques, puis le nombre donné plus haut des catholiques, il reste plus de quarante-cinq millions d'hommes indifférents, ou emportés par le tourbillon des sectes les plus échevelées.

C'est là que s'épanouissent en plein air les *shakers* qui n'ont point d'enfants, pour hâter la fin du monde corrompu ; les *perfectionistes* qui préconisent et pratiquent l'amour libre ; les *collectivistes-partageurs*, parqués par le gouvernement dans des plaines immenses ;

les *quakers*, dont chacun se croit inspiré ; les *spirites exaltés*, au nombre de plus de dix millions ; les *universalistes*, qui nient le péché originel, les *know-nothing*, les *mormons*, les sociétés politiques secrètes, les *fenians*, etc., les francs-maçons au nombre de 800.000.

Vous entrevoyez d'ici cette Babel des opinions modernes, dont la voix confuse monte vers le ciel comme une tempête. Quel chaos ! Quelle mer toujours en furie ! et qui dira les courants, les remous irrésistibles, qui, de temps à autre, la traversent et la soulèvent !

Par intervalles, se lève une brise qui semble venir du ciel : c'est le réveil des âmes, le *Revival* ! une explosion de remords et d'aspirations vers un christianisme plus épuré.

Mais des suppôts d'enfer font le guet pour confisquer ce mouvement à leur profit et l'aiguiller vers de grands meetings en plein air. Là, aux accents étranges de prédications épileptiques, à la vue d'hommes et de femmes soi-disant inspirés, aux bruits des sanglots et des cris, les convulsions éclatent, les danses infernales se dessinent, les orgies antiques renaissent et laissent ces pauvres âmes avilies et désespérées.

Mais ces excès mêmes font rougir ce peuple plein de bon sens et le préparent à mieux écouter la voix de l'Église.

Quand ces âmes sincères et droites, bien qu'égarées, ont longtemps cherché leur voie,

sans jamais la trouver ; quand, traînées de secte en secte, fatiguées et découragées elles se jettent à genoux et s'écrient : ô Dieu ! ayez pitié de mon âme et envoyez-moi votre ange pour m'éclairer, l'église catholique se présente à elles, une, sainte, forte, immuable, la même partout et dans tous les âges, avec son infaillible autorité. C'est ce que le cardinal Gibbons appelle l'*attraction* de l'église catholique.

Cette évolution des âmes protestantes vers l'église catholique est d'ailleurs hâtée par d'autres circonstances.

Des échos puissants du mouvement d'Oxford ont traversé les mers et se propagent jusque dans les profondeurs du pays. De même qu'en Angleterre, le ritualisme a complètement métamorphosé l'église épiscopaliennne des États-Unis. Le pasteur s'appelle prêtre ou père, et ce prêtre dit la messe, entend les confessions, distribue les communions et, à part l'infaillibilité du Pape, prêche toutes les doctrines catholiques et établit de tous côtés des couvents de religieuses et des communautés de moines, comme celles de *Sainte-Croix*, de *Nazareth* et des *Cowley Fathers* d'Oxford, qui ont, aux États-Unis, plusieurs maisons (1).

(1) Le P. Mathurin, célèbre converti et prédicateur à Londres, a été longtemps *Cowley Father* aux États-Unis : Nous tenons ce détail de sa bouche. Les autres faits nous

A lui seul, ce phénomène curieux nous promet toute une moisson de convertis d'élite et nous avons comme un gage de cette promesse dans un autre fait que nous signale un prêtre américain : le séminaire protestant de Chicago est devenu une pépinière de prêtres catholiques et on peut en dire autant de plusieurs autres séminaires protestants.

En dehors même de ces raisons particulières d'espérer, l'Église catholique, comme le dit l'illustre converti Brownson, éveille chez les Américains de profondes sympathies.

« Il ne faut pas s'y tromper, dit-il, la multitude et l'extravagance des sectes ne doit pas nous faire prendre le change : sous cette écorce épaisse d'erreurs et de préjugés, bat le cœur américain, respire l'âme américaine avide de connaître et d'aimer tout ce qui est beau, grand, fort et harmonieux ».

« Or, l'Église catholique est tout cela et fascinera facilement l'âme américaine ; mais à une condition, c'est que celle-ci ne dissimule rien de ses dogmes, de ses rites, de ses sacrements, de son autorité, de sa liturgie. Car, en vérité, tout cela est nécessaire à l'âme américaine pour la nourrir et pour satisfaire son besoin d'admirer et d'aimer ».

« Donc, conclut Brownson, moins de ces controverses ardues et irritantes et, en re-

les devons à des convertis américains des classes les plus élevées et dont personne ne récusera le témoignage.

vanche, que l'Église catholique se montre dans toute l'ampleur et la forte liaison de ses dogmes, dans sa magnifique unité doctrinale, dans sa morale, dans la beauté de sa liturgie, dans la vigueur de sa discipline ! Tertullien parle quelque part de l'âme naturellement chrétienne, eh ! bien, si j'osais, je dirais que le peuple américain a une âme naturellement catholique (1) ».

« Les Américains, dit encore Brownson, sentent d'instinct que le Protestantisme est par sa nature, au point de vue intellectuel, une école d'anarchie et, qu'au point de vue moral, il est impuissant à créer dans un peuple les vertus sans lesquelles un gouvernement républicain va forcément à la dérive. Il peut avoir de belles inspirations sur les lèvres et dire parfois des choses fort justes, mais sa parole sèche et sans onction ne va pas pas au cœur, ne régénère pas l'homme et ne dompte pas ses passions. Il n'a jamais produit un saint et les vertus qu'il se vante de faire germer, ressemblent trop à celles des héros de Plutarque. Il loue la Bible et passe son temps à étudier les classiques grecs ; il se targue de spiritualisme et n'a que des formules vides et froides, de vrais linceuls ! Pendant trois cents ans, il s'est montré ardent à niveler et impuissant

(1) Brownson's Quarterly Review, avril 1835, *Questions of the soul*.

à rien construire. Ce qu'il a de bon, il l'a emprunté aux âges de foi, comme certaines de ses liturgies, bribes de la liturgie catholique ! Ses créations à lui, sont des bulles de savon ! Jamais il n'a su s'imposer à la nature et dire aux passions révoltées : taisez-vous ! Il endort la conscience par des formules de foi et de piété, il caresse la vanité et nourrit l'orgueil par ses professions libérales ; mais il laisse les passions régner en maîtresses et son client devient leur esclave. Il ne sait ni dompter ni régénérer l'homme. En fait, sa civilisation n'est qu'un paganisme raffiné. Ce n'est pas qu'il n'enseigne beaucoup de vertus chrétiennes, n'écrive de bons livres et ne prêche de bonnes choses ; mais tout cela laisse les foules affamées, car il ne leur donne pas le pain de vie. Et comment le donnerait-il, puisqu'il ne l'a pas ? puisque, de son propre aveu, sur son autel ou plutôt sur sa table, il n'en a que l'ombre et le fantôme » (1).

Brownson termine en disant : « *Des centaines de mille de nos concitoyens, bien que peu favorables au catholicisme, se rendent compte de ces impuissances du Protestantisme et les déplorent. Hundreds and thousands Among us see this and deplore it. They see the impotency of Protestantism.* Eh bien ! ces réflexions qui viennent à l'esprit de tous les

(1) BROWNSON'S essays. — *Native Americanism.*

protestants intelligents, font la force et l'influence du catholicisme.

Ces leçons pénétreront les masses d'autant plus facilement que, partout, l'Église catholique aux États-Unis s'est fait une auréole de miséricorde et de tendre charité que personne ne lui conteste.

De l'aveu de tous, la charité protestante est cent fois éclipsée par les œuvres catholiques qui ont un cachet inimitable de largeur, de dévouement, d'abnégation, de tendresse et de stabilité. Les américains en sont très frappés et nulle part plus que chez eux, la sœur de charité n'est populaire et toute-puissante (1).

« L'Église protestante, dit le *New-York Herald* du 7 février 1876, est par trop aristocratique et elle accuse les différences de rang, au lieu de les atténuer. Le dimanche est le jour où les classes se séparent le plus. Ce jour-là vous voyez le pauvre cheminer vers sa misérable chapelle dans son faubourg enfumé, tandis que les riches en superbe équipage se rendent à la somptueuse église où ils offrent à Dieu leurs prières parfumées ». Les catholiques ont aussi de belles églises, mais le pauvre y a sa place gratuite, près du riche qui paie son banc ; et tous deux se retrouvent à la même table, pour y recevoir leur

(1) Cf. Claude JANET, *Les États-Unis contemporains*, 2 vols in-12. Plon.

Dieu. Quelle différence avec l'Église protestante !

Notre dernier motif d'espérance c'est la ferveur et la générosité des catholiques américains. Une église qui pratique sa religion, dit M. le V^{te} de Meaux, comme je l'ai vu pratiquer dans une foule de paroisses prises dans les villes ou à la campagne, qui en outre entretient largement ses 12 000 prêtres, construit dans un an jusqu'à 259 églises, dépense cent millions pour ses écoles primaires et soutient dans chaque ville avec magnificence ses œuvres de charité, de manière à frapper les protestants d'admiration, cette église-là « a certainement un bel avenir devant elle » (1).

Le peuple américain, nous voulons l'espérer, qui a si généreusement octroyé à l'Église catholique la liberté la plus large, en sera récompensé dans un avenir prochain par le don de la foi et la foi lui épargnera les fléaux qui châtient les peuples apostats.

Douze ans avant le concile du Vatican, en 1858, le neuvième concile de Baltimore disait

(1) Sur les sommes énormes dépensées annuellement par les catholiques américains en institutions de charité, consulter :

1^o Nos statistiques. 2^o De MEAUX, l'Église catholique et la liberté aux États-Unis. 3^o Cl. JANET, les États-Unis. 4^o Pastoral letter for the centenary 1889 — Sadler's directory 1880.

En 1889, quatre évêchés furent érigés, et 158 églises furent achevées ou commencées. A New-York, les contributions annuelles de la charité catholique montent à 4 millions de francs (de MEAUX, p. 25).

dans sa lettre d'envoi au Souverain Pontife :
« *Si jamais on a senti le besoin d'une autorité qui décidât et d'une chaire où la vérité fût à l'abri de l'erreur, c'est aux États-Unis* ».

« *Ceux qui sont nés et ont grandi au sein du catholicisme, ne se doutent pas de la gravité des maux que le Dieu des miséricordes a voulu écarter de son Église en instituant la primauté de Pierre et de ses successeurs. Ces maux, ici, en Amérique, nous ne les voyons pas seulement, nous les touchons du doigt.* »

A un autre point de vue, les américains ont parfaitement compris que cette autorité n'étouffe jamais l'initiative privée qu'ils adorent.

En effet, plus l'autorité est forte, moins les écarts individuels sont à craindre, puisque le remède est toujours là : on peut donc laisser à l'initiative individuelle tout son jeu, sans s'inquiéter outre mesure d'écarts momentanés.

En terminant cette étude, nous tenons à le déclarer, nous n'avons jamais songé à présenter la situation de l'Église catholique aux États-unis comme un idéal ; loin de là. Mais en même temps nous voyons dans les progrès de l'Église, en ce pays, malgré tant d'obstacles accumulés, une des plus éloquentes leçons que nous puissions méditer.

Dans une situation sans exemple, et qui fut souvent périlleuse, entourés de populations souvent hostiles, les catholiques américains n'ont désespéré ni de l'Église, ni d'eux-mêmes.

Sans jamais réclamer autre chose que le droit commun, sans rien demander à l'État, et par le simple jeu des libertés communes et surtout par la liberté d'association, ils se sont fait une situation digne d'envie. N'insistons pas sur l'enseignement qui se dégage de ce grand exemple.

L'Église catholique aux États-Unis jouira-t-elle longtemps de la pleine liberté qui fait sa force? Quand ses enfants plus nombreux feront sentir leur puissance en jetant leur vote dans l'urne, les partis et les protestants ne se coaliseront-ils pas contre elle pour lui faire payer ses succès par la persécution? C'est le secret de Dieu; mais ce que nous savons, c'est que cette crise, si elle éclate, ne fera que la développer en la purifiant, et en suscitant en elle ces énergies cachées et ces ressources inéprouvées que toutes les persécutions révèlent dans l'Église de Dieu.

L'EGLISE CATHOLIQUE D'ANGLETERRE
EN 1800 ET EN 1900

I

NEWMAN ET LE MOUVEMENT D'OXFORD

Dieu a fait de grandes choses pour son Église pendant le dix-neuvième siècle dans toutes les parties du monde. Mais les plus étonnantes se sont accomplies en Angleterre. Qui n'a entendu parler du mouvement d'Oxford et de la rénovation catholique en ce pays ? Il n'y a rien de plus merveilleux dans toute l'histoire de l'Église (1).

Est-ce que la prophétie de Joseph de Maistre va s'accomplir : *La France redeviendra chrétienne et l'Angleterre catholique...* Est-ce que l'Angleterre va redevenir l'île des saints et le Douaire de Marie, « *our Lady's dowry* » ? Pas immédiatement, assurément ; néanmoins le changement opéré sous *nos* yeux est si extraordinaire, que désormais, nous pouvons tout espérer. Dieu n'a pas multiplié les merveilles en ce siècle pour s'arrêter court et il

(1) Pour toute cette conférence nous renvoyons aux livres suivants : CHURCH, *The Oxford movement*, — WILFRID WARD, *Life of Ward*, et *Life of Cardinal Wiseman*, — HUTTON, *Cardinal Newman*, — MEYNELL, *Cardinal Newman*, — CARDINAL NEWMAN, *Apologia pro vita sua*, — *History of my religious opinions*, JONES : *England and the Holy see*. — MORRIS, S. J., *Catholic England*.

n'a pas exalté nos espérances, pour nous laisser sur la plus cruelle des déceptions. L'œuvre de la conversion de l'Angleterre désirée, demandée si ardemment depuis quatre siècles par tous les plus grands saints de l'Église et par tous les martyrs anglais, est trop bien commencée pour ne pas se développer.

I

Transportez-vous par la pensée au milieu du xvii^e siècle (1), dans un de ces vieux manoirs du Lancashire ou du Yorkshire, où vit solitaire une de ces grandes familles catholiques, demeurée fidèle à la foi de ses pères et que l'hérésie triomphante a bien pu décimer, mais jamais séduire.

Sombre comme une prison, étroitement gardé jour et nuit contre les descentes de police toujours possibles, le château ressemble à une forteresse qui va subir l'assaut ; et de fait, toujours sur le qui-vive, on fouille au

(1) Rappelons que la persécution violente, atroce, dura jusqu'à la fin du xvii^e siècle (1681), que Guillaume d'Orange, fit de sang-froid massacrer à Glencoe cinq cents écossais catholiques ; qu'il y eut des exécutions de prêtres catholiques jusqu'à la fin du 17^e siècle. Cf. la revue critique de l'histoire d'Angleterre de Macaulay dans la *Quarterly Review* et *Catholic England in modern Times* by the R. F. MORRIS S. J. London, Burns and Oates, 1892.

loin l'horizon, on distribue les rôles et chacun se tient prêt. Sur une alerte, le branle-bas de combat sonne, et tous barricadent les portes et courent aux cachettes creusées dans l'épaisseur des murs, pour y entasser provisions, livres et objets suspects du culte catholique.

C'est dans ces transes qu'on vit, ou plutôt qu'on meurt lentement depuis plus de cent ans.

Le soir, au repas, la famille assise autour de son chef, offre un spectacle émouvant, qui rappelle les premiers siècles sous les tyrans. Le maître de la maison encore jeune, mais tout blanc, sort d'une longue détention et a vu mourir en prison son vieux père et ses deux frères : sa femme est morte également en prison, des suites de ses tortures, menacée tous les jours d'être écrasée entre des pierres et des planches, comme la célèbre dame Clitheroe à York, pour n'avoir pas voulu donner les noms des prêtres hébergés chez elle. En face de lui, prend place un vénérable missionnaire, aumônier de la famille et du district. C'est un confesseur de la foi : banni du pays après quinze ans de prison, il est revenu reprendre son poste au champ d'honneur, bien sûr cette fois de mourir s'il est découvert. Ses quatre prédécesseurs sont morts martyrs, pendus et éventrés vivants et la tête du dernier, comme dans un pays de cannibales, est

encore fichée sur la porte de la ville, menace permanente à l'adresse des catholiques de la contrée (1).

Le chef de cette famille de héros, retiré dans ses terres, excommunié par les pasteurs, montré du doigt par les enfants et par les vieilles femmes comme un être malfaisant, qui a attiré sur le pays des fléaux comme l'*Armada* et la *conspiration des poudres*, vit dans son pays comme un paria; incapable de remplir la moindre charge civile ou militaire, à la merci du juge de paix, qui peut, en lui déférant le serment de suprématie (affirmant que le roi d'Angleterre est le chef de l'Église) le mettre hors la loi; à la merci d'un domestique, qui gagnera en le dénonçant 25.000 fr., à la merci d'un parent protestant, qui n'a qu'à réclamer son héritage pour l'avoir; à la merci du premier passant venu, qui peut l'obliger à lui vendre son cheval pour cinq livres sterling (125 fr.).

En attendant, les amendes pleuvent sur lui drues comme grêle, écornant et pulvérisant sa fortune: pour s'être absenté du prêche, 25 fr. par mois; pour avoir un domestique, 25 fr. par mois et par tête; pour avoir un lit, autant; pour avoir un fauteuil, autant. Le roi

(1) Tous les traits de ce tableau sont rigoureusement historiques. Voir à ce sujet les Mémoires du P. GÉRARD, missionnaire sous Elisabeth, publiés par nous, librairie Vaton, Paris, et aussi: *Biographical Dictionary of English* 5 vols in-8°, by GILLOW, et *Catholic England* cité plus haut.

affirme à ses amis cette levée fantaisiste d'impôts et s'en fait d'énormes revenus.

Rentrez maintenant après cette excursion vers le passé, dans l'Angleterre contemporaine : vous ne la reconnaîtrez pas. Les sectes persécutrices sont des volcans éteints et partout règne une brise de bon vouloir et de liberté. Cette terre qui buvait le sang des martyrs comme l'eau, est devenue avec la Hollande, la Belgique et les États-Unis le pays où le catholicisme s'épanouit le plus à l'aise, au milieu de toutes les libertés civiles et politiques.

Les catholiques peuvent maintenant, dans les sphères civiles, militaires et politiques, aspirer et arriver à tout, excepté au trône. Ils sont libres de fonder universités, collèges secondaires et écoles primaires ; celles-ci sont subventionnées par l'État et la loi de 1902 vient d'effacer les derniers vestiges d'inégalités entre catholiques et protestants.

S'agit-il du mariage civil, l'État respectueux des croyances ne l'impose pas aux catholiques et, pour eux, le procès-verbal du mariage religieux, rédigé par l'officier civil et signé par les conjoints et par les témoins, servira d'acte civil.

Sous l'influence de ce qu'on a si bien appelé le *nouveau printemps*, l'Église catholique renaît de ses cendres : en 1800, elle ne comptait en Angleterre et en Écosse, que 120,000 fidèles

et deux cents prêtres, gouvernés par six vicaires apostoliques. En 1900, elle nous montre deux millions de fidèles et 3.300 prêtres administrés par deux hiérarchies régulières, ici de 15 évêques et un archevêque, là, de deux archevêques et trois évêques.

Depuis soixante-dix ans, plus de six cent mille conversions opérées dans le clergé anglican et dans l'élite de la nation ont complètement changé la face des choses (1).

Mais, si nombreuses qu'elles fussent, ces conversions n'auraient pas donné à l'Église des masses populaires, des paroisses nombreuses, pépinières futures des grandes œuvres catholiques. Dieu fit un signe et par centaines de mille, les Irlandais accoururent avec leurs prêtres, bâtissant des églises et travaillant à la conversion de leur vieille persécutrice. C'est à eux que l'Église catholique d'Angleterre doit en partie ses vocations sacerdotales, la merveilleuse fécondité de ses ordres religieux, ses six cents couvents de femmes et l'énorme développement de ses paroisses et de ses œuvres dans les villes principales.

(1) Cf. Plus bas les preuves de cette assertion.

II

Mais ces changements ne sont rien auprès de la métamorphose qui s'accomplit dans le sein de l'Église anglicane.

Un prophète qui eût annoncé, il y a soixante ans, que dans une quarantaine d'années la messe se célébrerait dans treize des grandes églises anglicanes de Londres, selon les rites les plus antiques ; qu'on y adorerait la sainte Eucharistie, qu'on y entendrait les confessions et y enseignerait toutes les doctrines romaines sur la communion des saints, sur le purgatoire, sur le culte de la Sainte Vierge et des saints, ce prophète, dis-je, eût passé pour un fou, et c'est cependant, ce dont toute l'Angleterre est témoin : des milliers de clergymen anglicans croient tout ce que nous croyons, à l'exception de l'autorité infaillible du Pape. La revue *the Pilot* du 7 mars 1903 dit qu'il sont au nombre de dix mille et un doyen de l'Église gallicane cité plus loin en dit autant.

Toute l'Angleterre a retenti du bruit des procès intentés à des clergymen pour avoir remis en honneur certaines pratiques du culte catholique et, en ce moment même tous les journaux s'occupent du *Discipline bill* dirigé contre eux.

En 1898, un grand meeting présidé à Londres par Lord Halifax, membre de la chambre des Lords, réunit l'élite de la société anglaise pour examiner les voies et moyens de mener à terme la réunion de l'église anglicane avec l'église catholique romaine et on vote par acclamation une adresse très respectueuse au Pape, dans laquelle on le conjure de soumettre à un nouvel examen la question des ordinations anglicanes.

Ces ordinations sont condamnées, mais cet échec n'enraie pas le mouvement. Non seulement le mot de catholique ne fait plus horreur, mais des clergymen par milliers et des laïques par centaines de mille, rejettent avec mépris l'épithète de protestants, affectent de s'appeler catholiques, se réclament hautement de S. Augustin de Cantorbéry et regardent la Réforme du xvi^e siècle comme un mauvais rêve.

Voulez-vous un témoignage éclatant de ce que nous avançons, ouvrez le livre du Dr Jones, doyen de l'église anglicane, intitulé *England and the Holy See*, avec préface de Lord Halifax.

Là, l'auteur développe largement cette thèse : « La plus urgente des questions c'est la réunion de l'église anglicane à l'église romaine ou au Saint-Siège », car c'est ainsi qu'il s'exprime. « Cette réunion, dit-il, le préoccupe et le passionne depuis treize ans ».

Évidemment, nous sommes en présence d'un

phénomène non seulement nouveau, mais extraordinaire, mais humainement inexplicable. « Sans doute, écrit un témoin oculaire, l'évêque catholique de Salford (Manchester), les conversions ne sont pas assez nombreuses à votre gré, mais regardez-y de plus près, et vous verrez que le pays tout entier est en train de se convertir sans bruit. Je ne dis pas que la moitié de la nation a abjuré l'Anglicanisme ; mais je dis que l'extinction des préjugés, le progrès de la vérité, la métamorphose des sentiments, de la foi et de l'attitude parmi ceux qui nous entourent, justifient ce qu'on a dit, à savoir que l'Angleterre est à moitié convertie » (1).

La chose est d'autant plus étonnante, que depuis trois siècles, l'Angleterre marchait dans une voie tout opposée.

On dit que, pas plus que les fleuves, les idées et les peuples ne reviennent jamais en arrière. Eh bien ! ici le proverbe, si proverbe il y a, en a menti : car le fleuve est remonté vers sa source, l'Angleterre a rebroussé chemin.

Schismatique sous Henri VIII, hérétique sous Édouard VI et sous Élisabeth, et ses successeurs, pendant cent ans elle a fait asseoir sur tous les sièges épiscopaux le puritanisme sauvage de Genève, a brûlé vif l'archevêque

(1) Report read before the Truth Society, Birmingham. 1890.

Laud, le premier qui tenta de revenir à des formes moins anticatholiques et fit des tendances de Laud le plus grave des griefs contre Charles I^{er}.

A l'avènement des Georges, le vieux puritanisme s'endormit dans l'indifférence et dans le voltairianisme que la pudeur anglaise appela d'un mot hypocrite : le latitudinarisme : une vraie trouvaille !

On voit d'ici, prises sur le vif et burinées par la littérature du temps, ces physionomies d'évêques mondains, de recteurs en même temps *gentlemen-farmers*, hommes du monde, grands chasseurs, aimables danseurs et s'occupant de tout, excepté de théologie.

Cependant à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, de grandes tempêtes se déchaînent sur cette mer morte de l'Anglicanisme ; les âmes d'élite et parfois aussi les âmes criminelles étouffent dans ce christianisme bâtard, meurent de frayeur à la pensée des jugements de Dieu et poussent des cris désespérés : qui nous sauvera du Dieu vengeur ? Sera-ce cette église dégénérée qui n'a d'autre idéal que l'art de vivre à l'aise ? Est-ce donc là l'épouse du crucifié ? Ah ! qui donc la reformera ? une réforme, il faut une réforme ! (1).

(1) Sur cette époque, consulter CHURCH, *The Oxford movement* — sur l'école Évangélique, cf. JONES, *England and the Holy See*. Nous leur empruntons tous les traits de ce tableau.

Le méthodisme et l'école évangélique recueillent avidement ces échos et enrôlent par milliers ces âmes inquiètes, mais pour les égarer.

Tout le *Credo* de ces sectes tient en deux mots : le coup de foudre de la conversion c'est-à-dire un sentiment aveugle du pardon de Dieu et la réforme de la vie ; mais cette réforme, elles ne peuvent jamais dire en quoi ni comment il faut l'accomplir et elles précipitent les âmes dans la plus folle et la plus impie des présomptions, par la conviction de leur impeccabilité. Leurs déclamations vides d'idées préparent la voie au Rationalisme.

A côté de ces illuminés, qui trompaient plus qu'ils n'apaisaient la faim des âmes, se dessinait un autre mouvement, celui des libéraux ou fondateurs de l'église large, *the broad church*. Ils étaient sept, mais tous étaient éclipsés par l'immense talent de Mathieu Arnold.

Le premier acte de la jeune école rationaliste fut la publication des sept *tracts and reviews*, qu'on appela *the septem contra Christum*, parce que leurs auteurs s'y expliquaient plus que librement sur les peines de l'autre vie et sur l'inspiration de l'Écriture.

Les *Essays and reviews* provoquèrent une déclaration motivée sur les peines de l'autre vie et sur l'inspiration des livres saints, qui fut

signée par la moitié du clergé anglican. Pourquoi l'autre moitié s'abstint-elle ?

Était-elle déjà séduite par le démon du scepticisme moderne ? Nous ne savons, mais, par ce fait seul, la déclaration perdit beaucoup de son poids.

On s'avisa de poursuivre les écrivains et la cour des *Arches* les condamna ; mais en appel, le conseil privé leur donna raison, déclarant que les formulaires du xvi^e siècle et le *Common prayer Book* étaient des documents à interpréter d'après les règles du droit et qu'à juger d'après ces règles, les *Essays and Reviews* ne s'en étaient pas écartés.

Pendant que ce travail souterrain minait l'église anglicane, l'école positiviste grandissait, représentée par des hommes comme STUART MILL, HERBERT SPENCER, HUXLEY, DARWIN, MARTINEAU, que le monde entier connaît si bien.

Avons-nous besoin de faire remarquer combien ces *leaders* de la pensée moderne en Angleterre étaient étrangers ou même hostiles aux idées Romaines ?

Ainsi depuis trois cents ans, l'âme anglaise, la plus indépendante et obstinée qui soit en ce monde, suivait des voies qui l'éloignaient de plus en plus du Catholicisme ou de Rome ; tour à tour schismatique, puritaine, épiscopaliennne, voltairienne, puis méthodiste, évangélique, positiviste et ballottée entre trois

cents sectes toutes aux antipodes de Rome.

Mais tout à coup, dans l'élite de la nation, dans la jeunesse intelligente et studieuse, les esprits sont comme retournés.

Ce n'est pas seulement chez eux lassitude des querelles et des persécutions religieuses, compassion chevaleresque pour les faibles, pudeur d'un grand peuple, honteux d'abuser de sa force ; tous sentiments qui en 1829 ont arraché aux chambres anglaises l'acte d'émancipation des catholiques.

Ce n'est pas non plus engouement pour l'antiquité, goût d'artiste qui aime les belles choses, besoin d'une liturgie qui parle au cœur, dégoût de ce linceul glacé de religion protestante et de ses rites tronqués et mornes.

Tout cela existe assurément chez beaucoup, et les âmes frivoles en restent là ; mais tout cela n'explique pas le mouvement large et profond qui travaille les âmes dans l'Anglicanisme.

Ce mouvement est né de convictions inébranlables et ces convictions, les voici, d'après M. Jones (1).

1) « L'église anglicane a abandonné la tradition de l'église du Christ et il est nécessaire qu'elle y revienne ou qu'elle meure ».

2) « Les doctrines catholiques sur la pré-

(1) *England and the Holy see*, by the Rev. JONES — London, 1902 (Longmans). Cf. aussi dans *l'Univers*, 30

sence réelle, sur le sacrifice de la messe, sur la prière pour les morts, sur les privilèges de la sainte Vierge, sur le purgatoire, sur la confession, sur la grâce, reproduisent fidèlement la révélation du Christ et les traditions primitives ».

3) « Il faut aux doctrines un interprète et un juge et cette fonction ne peut exister que dans le sein de l'église elle-même, tout juge civil étant forcément incompetent ».

4) « L'histoire de la Réforme est à refaire tout entière : elle n'a été qu'une œuvre de violence et de supercherie et une monstrueuse iniquité. Sa tyrannie sanguinaire nous fait monter le rouge au front et si nous avions vécu alors, nous nous serions rangés du côté des victimes » (1).

« Dix mille clergymen et des millions d'anglicans des classes lettrées et riches partagent ces convictions. Le mouvement est devenu si puissant, que les idées ritualistes, c'est-à-dire catholiques, se font jour même chez les sectes dissidentes ».

Aussi bien, poussant ces principes jusqu'à leurs conclusions naturelles, d'innombrables anglicans sont devenus catholiques-romains : il n'y a pas une famille qui n'ait un ou plusieurs membres ou déjà catholiques, ou prêtres

octobre 1903, la déclaration de M. Benson converti, fils de feu l'archevêque de Canterbury.

(1) Tout ce texte est de JONES.

à le devenir et l'opinion publique est maintenant complètement retournée quand il s'agit des catholiques.

« La majorité des clergymen, dit M. Jones, a récuse l'intervention du conseil privé dans les causes ecclésiastiques pour raison d'incompétence et des milliers d'autres ont appelé de la sentence de leurs évêques à l'autorité de l'Église universelle ».

Dès 1877, Newman remarquait que plusieurs propositions de son tract 90, qui avaient déchaîné tant de colères en 1841, étaient devenues monnaie courante dans l'église anglicane.

« En 1833, c'est encore Newman qui parle, le grand obstacle à la réunion des deux églises était le concile de Trente : maintenant c'est celui du Vatican ; encore quelques années, et le concile du Vatican sera accepté comme celui de Trente ».

« En 1833, dit M. Jones, les beaux vers de Keble sur l'Eucharistie étaient pour l'Angleterre une vraie révélation : maintenant, ils paraissent arriérés ».

Le désir de la réunion des deux églises est si vif chez beaucoup de clergymen et de laïques, que les évêques se croient obligés d'y faire allusion et d'exprimer l'espoir que l'Angleterre atteindra bientôt ce but suprême de ses aspirations.

Sous l'influence de ces idées, le langage se

transforme et dans certaines sphères, on ne parle plus de l'église anglicane ou protestante, mais de l'église d'Angleterre, et on dit couramment que la grande question c'est celle de la réunion de l'église d'Angleterre avec le Saint-Siège.

Quoi d'étonnant après cela de rencontrer sur les étalages de libraires protestants et sur leurs catalogues, toute une bibliothèque de livres catholiques, de dévotion et de théologie, traduits par une plume anglicane. Citons comme exemple les œuvres de S. François de Sales, ou le grand commentaire de Cornelius à Lapide, publié intégralement en latin en 30 volumes gros in-4^o, à Londres, et acheté exclusivement par une clientèle anglicane et si rapidement qu'il a fallu faire une seconde édition.

Réunissez par la pensée tous ces faits, tous ces symptômes ; comparez-les avec ce qui se faisait ou se disait il y a soixante ans, et vous comprendrez qu'une incroyable révolution s'est opérée dans les esprits et dans les cœurs. Or la cause de cette révolution, c'est le mouvement d'Oxford.

Qu'est-ce qu'on entend par le mouvement d'Oxford ?

III

LE MOUVEMENT D'OXFORD

Ce qui étonne le plus dans ce grand mouvement, qui a ramené à l'Église catholique en Angleterre l'élite des classes lettrées par centaines de mille et a eu aux États-Unis, au Canada, en Australie et dans toutes les colonies anglaises des retentissements incalculables, c'est qu'il a pris naissance tout à coup au sein de l'Anglicanisme, sans qu'on y puisse découvrir la trace d'une influence étrangère.

Tout ce que nous savons, c'est que depuis trois siècles on priait dans toute l'Église pour la conversion de l'Angleterre. Du vivant d'Élisabeth, Grégoire XIII avait accordé de riches indulgences aux catholiques du monde entier, à condition de prier à cette intention.

S. Charles Borromée et son ami S. Philippe de Néri avaient obtenu de Rome des faveurs analogues et S. Ignace obligea ses disciples à offrir souvent le saint sacrifice pour la conversion des peuples du Nord. Par-dessus tout, pendant deux siècles et plus, des centaines de martyrs anglais et des milliers de confesseurs de la foi ont offert leurs souffrances inénarrables et leur vie pour obtenir le grand changement dont nous voyons aujourd'hui l'aurore.

Le Père Mancinelli, S. J., missionnaire incomparable et d'une sainteté reconnue, évangélisa l'Italie, l'Espagne, la Pologne, la Bohême, la Dalmatie et la Turquie. Pendant trente ans il ne passa pas un seul jour sans prier pour la conversion de l'Angleterre. En 1608, après avoir pendant de longs jours prié et jeûné à cette intention, il entendit dans une vision les paroles suivantes : « *A la fin, Dieu dont la colère sera alors apaisée, se servira de l'Angleterre pour l'apothéose merveilleuse de la foi catholique parmi les peuples païens et mahométans. Il assurera ce résultat par son intervention de manière à frapper le monde entier d'étonnement. Beaucoup de peuples s'en réjouiront et ces grâces seront accordées à l'Angleterre en considération des grands saints qu'elle a donnés à l'Église* (1).

La vénérable Marie de Escobar, fondatrice des Récollets réformés en Espagne, eut une révélation presque identique.

En Allemagne, le vénérable Barthélémy Holzhauser, le grand réformateur du clergé au dix-septième siècle, annonça que l'Angleterre reviendrait à la foi catholique et qu'ensuite, les Anglais travailleraient pour l'Église catholique plus qu'ils ne l'avaient fait avant leur perversion. « Je vis, dit-il, en parlant de

(1) Cf. *The Conversion of England*, by Cardinal VAUGHAN.

l'Angleterre, un vaisseau d'abord en pleine mer, puis au port. Des hommes consacrés à Dieu en débarquèrent et se mirent à prêcher l'Évangile. Ils réussirent, et le pays tout entier fut pacifié et revint à la vraie religion ».

S. Paul de la Croix, bien qu'il n'ait jamais été en Angleterre, en fut un des plus grands apôtres, tant il pria et fit prier pour elle. Pendant qu'il rédigeait sa règle à Castellazo, après un jeûne de quarante jours, un matin, à genoux devant le Tabernacle, il vit en esprit l'Angleterre, l'île des saints, disparaître sous un épais nuage d'erreurs et d'hérésies. A partir de ce moment, il ne put penser à autre chose, et se sentit pressé de demander au Christ crucifié, la conversion de ce malheureux pays. O Angleterre, Angleterre, s'écriait-il pendant que ses larmes inondaient son visage, mes frères, prions pour l'Angleterre ! je ne puis m'empêcher de prier pour ce pays ; dès que je m'agenouille, sa pensée m'obsède : voilà cinquante ans que je demande à Dieu sa conversion ».

Un jour, pendant qu'il célébrait la sainte messe, et offrait à Dieu ses prières et ses larmes pour la conversion de l'Angleterre, Notre Seigneur en croix lui apparut et, soulevant un voile, lui permit de plonger son regard dans l'avenir et d'y apercevoir l'Angleterre. Ce qu'il vit, il ne l'a jamais dit, mais il sortit de cette extase enivré de joie et fit savoir

qu'il avait vu une multitude de ses frères travaillant au salut des âmes en Angleterre.

Cette prophétie se réalisa de nos jours par la vocation extraordinaire de deux passionnistes : l'un, le Père Dominique, n'était d'abord qu'un simple frère coadjuteur. Il fut ordonné prêtre et resta vingt-sept ans en Italie, sans que rien fit présager qu'il dût jamais jouer un rôle dans la conversion de l'Angleterre. Mais il fut nommé Provincial et fonda en Angleterre la première maison de son ordre. Ce fut lui que Newman appela à Littlemore en 1845, pour y recevoir son abjuration.

Longtemps auparavant, en 1831, le Père Dominique avait eu un illustre disciple, le P. Georges Spencer, auquel il avait communiqué la flamme qui l'embrasait, je veux dire son désir passionné de voir l'Angleterre se convertir. Ce fut le P. Spencer qui organisa en Europe une croisade de prières pour la conversion de l'Angleterre. L'année même où ces prières commencèrent, Wiseman écrivait que Mgr Walsh, vicaire apostolique en Angleterre, avait reçu depuis quelques mois six cents abjurations.

Ainsi, dans ce grand mouvement qui débuta en 1833, la seule influence que nous puissions découvrir, ou plutôt conjecturer, car elle-même échappe à l'analyse, c'est une influence surnaturelle, celle de la prière des grands serviteurs de Dieu.

Il ne faut pas oublier pourtant que les prêtres français, émigrés à la fin du siècle dernier, *ces modèles achevés de vertus viriles et de courtoisie antique*, comme on les appelait alors, avaient laissé en Angleterre de profonds souvenirs. Hôtes de la noblesse Anglaise, très entourés et très choyés, comme le sont les hôtes en ce pays, ils avaient pénétré plus avant dans la haute société que ne pouvaient le faire les prêtres anglais et avaient fondé de divers côtés des œuvres et des paroisses, comme en témoignent des plaques de marbre érigées en divers lieux. Il est difficile d'analyser l'influence des grands poètes sur les idées de leur siècle. Or, Walter Scott fut un grand poète et, dans ses romans que toute l'Europe dévorait, il mit à la mode le culte des Antiquités chrétiennes. Il a créé de vives sympathies, qui à leur tour ont préparé les esprits à de grands changements.

Ajoutons que les premières années de ce siècle étaient une époque de fermentation comme on n'en vit jamais. Sous l'action de cet embrasement général qui s'appela la *Révolution*, idées, institutions, mœurs et traditions étaient entrées en fusion, pendant que sur les ruines du passé s'élevait comme une colonne de feu l'empire éphémère de Napoléon I. Ces événements soudains et sans mesure étaient pour éveiller des idées nouvelles ; aussi bien les génies de ce temps-là, les de Maistre,

les Cuvier, les Châteaubriand, les Byron, les Burke, les Walter Scott, les Goëthe, les Lamennais, sont-ils des penseurs originaux et puissants.

L'essor inouï des sciences, de l'histoire, de l'industrie, du commerce, tient à cet état général des esprits et on pouvait s'attendre à ce que dès qu'un homme de génie paraîtrait dans l'église anglicane, il se fraierait des voies nouvelles. Cet homme de génie s'appelait Newman.

« Vers 1825, dit l'éminent doyen de saint Paul de Londres, M. Church, l'église anglicane n'était pas encore réveillée de sa longue léthargie et l'idéal du sacerdoce s'était singulièrement abaissé dans le clergé, comme dans l'opinion du pays. On apercevait un tel abîme entre les prétentions d'hommes qui se donnaient comme les prêtres et les évêques du Christ et le ton général de leur vie, correcte mais banale et mondaine, que les esprits les plus indulgents en étaient déroutés et scandalisés » (1).

Le mouvement d'Oxford fut avant tout une protestation contre des abus énormes et une revendication publique du caractère surnaturel du prêtre.

Ses promoteurs, hommes profondément religieux et de haute culture, entendaient les sourds grondements du volcan, dont la grande

(1) CHURCH, *Oxford movement*, p. 2.

voix dominait le bruit des événements et de la vie mondaine. Une opposition formidable ralliait contre l'église anglicane d'un côté les âmes encore chrétiennes mais déçues et mécontentes, de l'autre, l'incrédulité railleuse du XVIII^e siècle, devenue tout à coup savante, raisonneuse et impérieuse.

Devant cet horizon chargé de nuages, les évêques anglicans trahissaient par leurs mesures incohérentes la surprise de gens qui n'ont rien prévu, dit Church, commettaient faute sur faute, et confondaient sans cesse les points accessoires qu'on pouvait abandonner, avec les positions maîtresses, qu'il fallait défendre à mort.

Mais à côté de ces endormis, des esprits élevés et de large envergure perçaient le mystère de l'avenir, comprenant qu'il leur fallait, pour défendre leur église, une base plus large et plus solide que celle d'un usage plus ou moins récent, ou de pratiques adoptées par opportunisme : cette base c'était l'antiquité ou, pour parler plus clairement, l'église primitive.

Ils ne pouvaient ouvrir les livres de la prière officielle et les formulaires du XVI^e siècle, sans que cette vérité leur sautât aux yeux : l'église de Jésus-Christ est tout autre chose que ce qu'on la croit en Angleterre, et ne peut rien avoir de commun ni avec une institution d'État, ni avec je ne sais quelle

combinaison bizarre d'églises qui se contredisent en tout, en discipline comme en doctrine, ni avec certaine église qui étale avec complaisance ses privilèges et ses gros revenus.

L'église du Christ ! mais elle descend en droite ligne des apôtres et ne fait jamais rien que par délégation de son maître.

Mais, disait-on à la jeune école, c'étaient là des vérités bien triviales et toujours sous-entendues. Peut-être, ripostaient les promoteurs du mouvement, ces vérités avaient-elles perdu leur arôme et leur sens profond ; il fallait donc le leur rendre. En face de cette Babel des politiques et des théoriciens, qui parlaient sans cesse de réformes sans rien réformer, eux, hommes sincères et droits, ne s'occupaient que de la vie intime de l'église et laissant à Whateley les théories abstraites, ils entendaient réformer l'église anglicane en la ramenant à l'église primitive dans la vie pratique du chrétien.

Voilà ce que voulaient Newman et ses amis, les créateurs du mouvement d'Oxford, mais par quels chemins mystérieux, par quelles épreuves avaient passé ces réformateurs, pour en arriver là, c'est ce qu'il importe de comprendre.

IV

Né en 1801, à Londres, d'un père protestant de l'Église basse *Low church*, et d'une mère calviniste, descendante des Huguenots français, le futur cardinal grandit dans une atmosphère absolument anti-romaine ; et cependant, comme il le remarque dans son *Apologia*, dès l'enfance se révèlent en lui des contrastes, qui trahissent des influences opposées. Sa mère lui inspire la haine du Pape et d'un autre côté, la lecture de la Bible et de Walter Scott lui fait aimer les antiquités chrétiennes et la virginité. Sur ses cahiers d'écolier apparaissent côte à côte des injures adressées au Pape et des dessins reproduisant un chapelet surmonté d'une croix.

Entré à quinze ans à Trinity College à Oxford, un collège de travailleurs, Newman y conquiert ses grades universitaires et, à vingt et un ans, se fait élire fellow ou agrégé d'*Oriel college*, qui était alors une pépinière d'hommes remarquables, agrégés comme lui.

Au contact de ces hommes supérieurs, Newman se développe rapidement, se sent des ailes et commence de prendre son vol.

A quinze ans, nous dit l'*Apologia*, une révolution s'était opérée dans son esprit : l'ado-

lescence avait cessé tout d'un coup et son intelligence s'était éveillée virile et vigoureuse. Le premier effet de cette phase nouvelle, fut ce que Newman appelle sa première conversion. A la lecture de certains livres, des vérités comme l'existence de Dieu, la vie future, la prédestination s'emparèrent de son âme et la dominèrent entièrement et pour toujours (1).

Chose étrange, ces livres étaient détestables, puisqu'ils étaient calvinistes, mais l'erreur glissait sur cette âme droite, qui ne retirait de ses lectures que l'impression religieuse, devenue désormais le soleil et le talisman de sa jeunesse. Ainsi, par exemple, de la lecture de Thomas Scott, il ne retint que deux maximes d'ailleurs superbes : *la sainteté plutôt que la paix, et la croissance, seul signe de vie* (2).

Même résultat dans ses rapports avec les hommes distingués qui l'entourèrent et dont il devint l'ami, mais jamais le disciple. Il leur emprunta ce qu'ils avaient de bon ; à l'un l'idée de tradition ; à l'autre, celle de l'église règle de foi ; à un troisième la notion de l'Église par essence distincte de l'État et ayant une mission supérieure ; mais il glissait comme par instinct sur les tendances et les idées sectaires.

Comment s'opéra cette sélection, serait chose difficile à dire, puisque lui-même ne s'en ren-

(1) L'*Apologia*, 2.

(2) L'*Apologia*.

dit pas compte ; mais ce phénomène restera l'un des traits saillants de cet esprit puissant, l'un des plus indépendants de toute influence humaine que nous ayons vus dans ce siècle.

Mais à cet âge où l'imagination domine encore, certaines impressions ont plus d'influence sur la vie que tous les raisonnements et Newman avoue qu'il n'échappa pas à cette loi. Certains commentaires calvinistes de l'Apocalypse lui laissèrent l'impression que le Pape était l'Antechrist. « Mon imagination, dit-il, en fut comme empoisonnée et longtemps après que l'idée eût été reléguée comme absurde, l'impression demeura chez moi comme une sorte de pseudo-conscience ; de là l'âpreté d'une lutte qui, chez moi, ne cessa qu'après de longues années de fièvre intellectuelle » (1).

Chose curieuse, au même moment, une impression bien différente s'emparait de son imagination : il se sentait appelé à quelque grande mission, peut-être à la conversion des païens et cette vocation exigerait de lui le célibat. Dès lors son parti est pris ; il ne se mariera pas !

Cependant sa carrière se dessinait et des plus belles : nommé tuteur des jeunes élèves (*Under graduates*) puis vice-principal d'Oriel, il entra dans les ordres et se voyait bientôt chargé de la paroisse universitaire de Sainte-Marie. Cette chaire était un grand théâtre, car

(1) *Apologia*, p. 7.

l'orateur avait pour auditoire, tous les dimanches, l'élite de la jeunesse anglaise. Ce fut là que Newman jeta les bases de cette influence merveilleuse qu'il exerça jusqu'à son extrême vieillesse sur les classes lettrées et qu'il conquit ses plus ardents admirateurs et ses meilleurs amis.

Car personne n'eut de meilleurs amis que lui et ces amis se nommaient Gladstone, Stanley, Church, Wilberforce, Hope-Scott, Coleridge, de Vere, Hutton, Ward, Dalgairns, Faber, etc. Il les devait à son grand talent d'abord, puis à des qualités plus aimables qui se révélaient quand on avait percé la glace du premier abord. Il n'y avait pas d'ami plus chaud, plus simple et moins épris de lui-même. Grand musicien, grand poète par nature comme l'a révélé son poème de Gerontius, dont certaines pages, au jugement de Hutton, critique du *Spectator*, éclipsent tout ce qu'ont écrit les poètes contemporains, il ignorait ces grands dons et ne leur fit appel que forcé par les circonstances, pour chanter ou défendre sa foi.

Il aimait ses amis franchement et tendrement. On cite à ce sujet des traits charmants, qui font venir les larmes aux yeux. En 1834, au moment où la gloire lui venait, il perdit sa mère, sa tendre mère, qui, restée calviniste, désapprouvait son fils, et au milieu des applaudissements, restait muette.

Ce silence avait fait cruellement souffrir Newman. Après l'enterrement, il alla s'agenouiller près du cercueil, y resta longtemps perdu dans ses larmes puis, se relevant, il frappa doucement le cercueil et dit à la morte : « Eh bien ! vous voyez, maintenant, vous comprenez ! » On aime à voir sous ce jour Celui qui, bientôt, remuera toute l'Angleterre.

La Providence n'avait encore préparé Newman que de loin au grand rôle qu'elle lui destinait. A ce moment décisif, au tournant de sa vie, elle mit sur sa route deux hommes éminents, dont le grand talent et l'amitié l'acheminèrent doucement vers l'idée maîtresse de son existence : la réforme de l'église anglicane par le retour au christianisme primitif.

Ces deux hommes furent Keble et Hurrell Froude.

« Keble, dit Newman, avait publié en 1827 son *Christian year*, recueil d'odes sacrées, salué comme un chef-d'œuvre par tout anglais lettré dès son apparition. « Au moment où la littérature religieuse parlait une langue si terne, Keble fit entendre des accents nouveaux et éveilla dans les âmes de multitudes innombrables le sentiment de mélodies que l'Angleterre ne connaissait plus. Il me serait difficile d'analyser l'effet que produisit sur moi un enseignement si original, si profond, si pur et si beau » (1).

(1) *Apologia*.

Newman ajoute qu'il dut à Keble le sentiment du surnaturel, dont l'Église et les sacrements sont les canaux et le sentiment des réalités invisibles, dont les réalités visibles sont les figures et les instruments (1).

Keble lui rendit un autre service ; il lui fit approfondir la philosophie de la foi, ou les motifs que nous avons de croire. Newman alla beaucoup plus loin que l'initiateur, dont la théorie lui parut plus tard un peu superficielle, mais à Keble revient la gloire d'avoir mis Newman sur la voie.

Hurrel Froude, disciple de Keble, avait promptement dépassé son maître.

« Je le connus en 1826, dit Newman, et il mourut en 1836 ». Destiné à mourir jeune, il sembla n'avoir d'autre mission que de rapprocher Keble et Newman. Il s'en rendit compte et le rappelle plaisamment dans ses *Remains*. Vous vous rappelez cet assassin qui n'avait commis qu'un crime dans sa vie ; eh bien ! si on me demandait quel bien j'ai fait dans ma vie, je répondrais : j'ai rapproché Newman et Keble ; j'ai fait en sorte qu'ils se comprissent l'un l'autre ».

« Pendant ces dix années, continue Newman, nous fûmes unis par l'amitié la plus intime et la plus affectueuse. Froude était un jeune homme admirablement doué et de tant de façons, que je renonce à tracer ici son por-

(1) *Apologia*, p. 18.

trait. Aussi bien je ne dois décrire ici, ni cette nature aimable et tendre, ni cet esprit ouvert à tout, si enjoué, et d'un ressort si puissant ; ni cette patience et cette largeur d'esprit dans la discussion, qui le faisaient chérir de tous ceux qui causaient à cœur ouvert avec lui ; car je dois rappeler ici non l'ami que j'aimais, mais le penseur qui modifia mes vues théologiques. Sous ce jour, Hurrell Froude m'apparut comme un génie puissant, toujours en travail, qui remuait plus d'idées qu'il n'en pouvait creuser, au point qu'elles s'amassaient en lui en foules tumultueuses, avant qu'il pût les classer. Critique exigeant, logicien impitoyable, il aimait les spéculations métaphysiques les plus hardies. L'exubérance et la profondeur de ses idées l'avait empêché de les mûrir et de les pousser à fond ; mais alors même que je ne les admettais pas, elles m'intéressaient et avaient sur moi je ne sais quelle incompréhensible influence. Il affichait son admiration pour l'Église romaine et sa haine de la Réforme. Il s'était fait un système de hiérarchie et de puissance sacerdotales, dans une église libre de tout lien, auquel il tenait beaucoup et repoussait avec impatience la maxime : *la Bible et la Bible seule c'est toute la religion des protestants*, et il se vantait d'être un tenant de la tradition, comme organe de l'enseignement dans l'Église. Il avait la plus haute idée de la Virginité et voyait dans la

Vierge Marie son idéal. Il aimait à penser aux saints et avait de profondes pensées sur la sainteté, sur sa possibilité, sur ses hauteurs sublimes, et croyait volontiers qu'un pouvoir miraculeux s'était fait sentir à l'origine de l'Église et pendant le moyen âge : il pratiquait la pénitence et avait une tendre dévotion pour la présence réelle. Il sut m'inspirer une grande admiration pour l'Église Romaine et, comme conséquence, la haine de la Réforme, il me communiqua quelque chose de sa grande dévotion pour la Ste Vierge et m'amena par étapes à croire à la présence réelle » (1).

On le voit, l'évolution de l'âme de Newman était presque complète ; le vieux levain de Calvinisme héréditaire était désormais évaporé : car sans secousse et peu à peu, toutes les influences de maîtres, de lecteurs, d'amis, lui avaient comme pétri une âme catholique.

Ce qui acheva l'œuvre commencée, ce fut la lecture des Pères de l'Église. « En 1838, dit Newman, je me mis à lire les Pères en grec ; par ordre de date, en commençant par S. Justin et S. Ignace. En 1820, deux hommes éminents, M. Hugh Rose et M. Lyall, devenu depuis doyen de Canterbury, me proposèrent d'écrire pour leur *Bibliothèque théologique* une histoire des principaux conciles. J'acceptai et m'occupai de suite du concile de Nicée. C'était un océan traversé par d'innom-

(1) *Apologia*, p. 25.

brables courants, dont quelques-uns me reportèrent aux Pères avant le concile, et à l'école d'Alexandrie. Le livre parut sous ce titre : *Les Ariens du IV^e siècle* ».

« Je ne puis dire à quel moment je commençai de voir que l'Antiquité doit être le critérium des doctrines du Christianisme et la base solide de l'église d'Angleterre. Les écrits de l'évêque Bull y contribuèrent et d'autres lectures, prélude forcé de mon livre, achevèrent de me convaincre. Toute la vie intellectuelle avant le concile de Nicée se résume dans l'école d'Alexandrie, le centre doctrinal de ce temps. Rome, foyer de la persécution, fait alors moins parler d'elle. La grande lutte de l'Arianisme a pour théâtre Alexandrie, et Athanase, le grand champion de l'idée orthodoxe, est évêque d'Alexandrie. Ses écrits renvoient sans cesse aux noms illustres des docteurs qui l'ont précédé, à Origène, à Denys ou à d'autres encore, la gloire du siège ou de l'école d'Alexandrie.

« La philosophie à grande envergure de Clément d'Alexandrie et d'Origène m'enthousiasma : je dis leur philosophie et non leur théologie. Certaines de leurs pages, que je trouvais magnifiques, me charmaient comme une mélodie déjà familière à mon oreille, m'apportant la réponse à des idées qui, bien que, sonnant faux à ceux qui m'entouraient, me séduisaient depuis longtemps. Il s'agis-

sait des voies providentielles adoptées par Dieu à l'égard de l'humanité. D'après les Pères, le monde extérieur, et les événements historiques sont des révélations de réalités cachées, qui dépassent infiniment tout ce que nous voyons. La nature est une parabole ; l'Écriture est une allégorie et, chez les peuples païens, la littérature, la philosophie et même la mythologie, si on en pénètre le sens mystérieux, sont des préparations de l'Évangile. Les poètes et les sages de la Grèce étaient donc en un sens des prophètes, car on trouve chez eux des pensées qui les dépassent, et ne viennent pas d'eux. Les Juifs ont été l'objet d'une Providence exceptionnelle ; mais une autre Providence veillait sur les nations païennes. Celui qui avait fait de la race de Jacob son peuple élu, n'avait pas abandonné le reste de l'humanité. Dans la plénitude des temps, Judaïsme et paganisme, deux cadres devenus inutiles, furent rejetés et tout l'appareil antique fondit comme la neige sous les rayons du soleil de justice.

« Ce changement sagement ménagé, sans secousses, mais réglé, doux et mesuré, s'avança par révélations successives, jusqu'au plein jour de l'Évangile ; et ce plein jour lui-même, nous laisse soupçonner et espérer de nouvelles lumières, des vérités plus profondes. Le monde visible nous est encore un mystère, dont le dernier mot, réservé par Dieu, nous

échappe et la sainte Église elle-même, avec ses sacrements et sa hiérarchie, n'est encore qu'un symbole de mystères et de faits incommensurables, qui rempliront l'éternité. Les mystères qu'elle annonce ne sont que l'expression dans une langue humaine de vérités que l'esprit humain n'est pas encore de taille à pleinement embrasser (1).

« Ces pensées des Pères étaient comme un écho magnifique et centuplé des idées qui m'avaient séduit tout jeune, quand je lisais les analogies de Butler et l'Année chrétienne de Keble ».

Cette page de Newman nous révèle le grand travail qui mûrissait son esprit et le préparait à sa mission : la réforme de l'église anglicane.

Nous sommes en 1829 ; cette année-là, un grand événement politique avait compliqué la question religieuse en Angleterre ; je veux parler de l'émancipation des catholiques, emportée de haute lutte aux deux chambres par O. Connell et Wellington, alors premier ministre. Ces deux grands hommes soutenaient avec raison que, dans l'état actuel de morcellement et d'anarchie des opinions, l'État n'avait qu'un rôle possible, celui qu'avait adopté la République des États-Unis : garder envers les cultes existants une neutralité bienveillante, tant qu'ils n'attaqueraient pas les bases

(1) *Apologia*, p. 27.

qui portent tout : ni persécution, ni privilège, mais liberté pour tous.

Au fond Newman pensait comme eux et eût volontiers signé : pas de persécution ! Mais comment se résoudre à ajouter : pas de privilège ! lui qui savait que, sans l'appui de l'État, demain, l'église anglicane s'effondrerait ? Et alors, que deviendrait l'œuvre de sa vie, la réforme de l'église anglicane sur la base de l'église primitive ?

Il lui faudra quinze ans d'essais infructueux et de réflexions, pour comprendre qu'entre l'église primitive et l'église anglicane, il y a des abîmes infranchissables.

Sur ces entrefaites, Hurrell Froude tomba gravement malade, et les médecins l'envoyèrent passer l'hiver en Italie. Newman l'accompagna ; c'était en 1832.

L'incident remarquable du voyage, fut une visite faite par les deux amis à Rome, au futur Cardinal Wiseman, alors recteur du collège anglais et dont la réputation de savant commençait à percer.

La conversation roula sur les conditions d'un accord entre l'église anglicane et l'église romaine.

Newman et Froude sortirent enchantés de Wiseman, mais persuadés que les exigences de Rome feraient échouer toute négociation de rapprochement. Le lendemain, Newman écrivait à sa sœur : « Oh ! si Rome n'était pas

Rome ! Mais je vois aussi clair que le jour que l'union avec elle est impossible. Elle est une église cruelle, impitoyable, nous demande des choses impossibles, voit notre ruine et en triomphe ».

De son côté, Wiseman, en quittant les deux jeunes gens, s'était dit : Que fais-je à Rome, quand il y a en Angleterre de telles intelligences à conquérir ? J'irai à Londres leur donner la réplique, car en ce moment, le clergé catholique, accablé par le ministère, n'a personne à leur opposer.

Il donna sa démission, partit avec l'assentiment du Pape, vint donner à Londres des conférences sur l'Église, qui firent grand bruit, et fonda avec son ami O'Connell la *Revue de Dublin* (1).

Newman était venu chercher à Rome celui qui devait plus que tout autre l'acheminer à sa conversion. Les annales de l'Église ne contiennent rien de plus intéressant et de plus remarquable.

(1) WARD, *Life of Cardinal Wiseman*.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE D'ANGLETERRE
EN 1800 ET EN 1900

II

CONVERSION DE NEWMAN

Le 10 juin 1833, Newman rentre en Angleterre et y retrouve ses deux amis Hurrell Froude et Keble, très préoccupés d'événements récents.

L'état venait de supprimer en Irlande plusieurs évêchés anglicans sans ouailles et entraînait dans son rôle de protecteur de tous ses sujets catholiques et protestants ; mais pour les anglicans ardents, c'était une trahison. *L'apostasie nationale !* tel fut le titre d'un sermon retentissant prêché par Keble. Ce sermon fit époque, car il fut le signal du mouvement d'Oxford.

Le 9 septembre 1833, Newman inaugura la campagne de tracts qui devait faire connaître l'œuvre de la nouvelle École : *la Réforme de l'église anglicane*.

Le premier tract était un appel au clergé pour l'inviter à sortir de sa léthargie : sa mission lui venait de Dieu et non de l'État, c'était un don de Dieu, transmis aux évêques par les apôtres.

D'autres tracts suivirent rapidement, vifs, courts, entraînants, portés par toute l'Angleterre, par le style merveilleux de Newman et par un accent de conviction qu'on ne connaissait plus. Le retentissement en fut immense : une pétition adressée aux deux Chambres dans le sens des tracts, réunit 8.000 noms de clergymen et 220.000 noms de pères de famille.

Les évêques anglicans, surpris par une controverse qu'ils n'avaient pas prévue, semblaient décontenancés.

Cependant chaque dimanche, Newman continuait ses sermons devant l'Université. Le génie de l'orateur, qui se révélait à chaque pas par des vues neuves et de grands traits de feu, sa piété sans apprêts, sa conviction, son style incomparable subjuguèrent ses auditeurs. Sir Thomas Doyle (*Reminiscences*), un de ses auditeurs, dit qu'il magnétisait son auditoire. Ward ne voulait pas aller à ces conférences : un jour il y alla par curiosité, et s'en revint dompté et rivé au nouveau parti.

Hutton, le critique du *Spectator*, écrit : Ces sermons m'ont toujours fasciné, et si je devais passer quelque temps en prison et qu'on me permit de choisir mon compagnon, ce sont ces volumes que je choisirais (1).

Résumons à l'aide de l'*Apologia* de Newman les idées et les sentiments de la jeune école d'Oxford, au moment où elle descend dans

(1) HUTTON, *Cardinal Newman*.

l'arène. « Nous avions, dit Newman, la plus entière confiance dans la justice de notre cause. N'étions-nous pas les apôtres de ce christianisme primitif, qu'avaient enseigné puis transmis aux âges futurs les premiers Pères ? Ce christianisme, que nous avaient transmis comme témoins irrécusables les formulaires de l'église anglicane et ses théologiens de marque ? Sans doute, sous l'influence des vicissitudes politiques de deux cents ans, cette ancienne religion était presque morte en Angleterre ; mais il fallait la ranimer. Ce serait une seconde réforme, infiniment préférable à celle du xvi^e siècle.

« A l'œuvre donc ! il n'y avait pas une heure à perdre, car déjà les whigs supprimaient les évêchés, confisquaient les bénéfices et se proposaient de faire asseoir leurs créatures sur les sièges épiscopaux. Nous étions tous jeunes, il est vrai, mais assez bien préparés pourtant pour cette œuvre, et d'ailleurs nous étions seuls à pouvoir prendre la parole ».

« Notre religion, continue Newman, n'était pas une religion de sentiment ; cette religion-là n'a jamais été pour moi qu'un rêve et une mauvaise plaisanterie : c'est l'amour filial, sans père, la prière sans Être suprême.

« J'admettais donc une série de dogmes définis et assis sur le roc de l'église visible, pourvue de sacrements et de rites, qui lui fussent les canaux de la grâce surnaturelle :

j'admettais l'épiscopat comme institution divine et je puis dire qu'alors mon évêque était vraiment le Pape pour moi.

« J'avais grandi dans l'idée que le Pape était l'Antechrist, ou du moins qu'il avait quelques-uns des traits de l'Antechrist. Ce préjugé fortement ébranlé par Hurell Froude, fit place à une impression dont je ne pouvais me défendre et qui résistait à tous mes raisonnements. J'admirais avec Froude les grands papes du moyen âge : je savais gré à Rome de son immuabilité doctrinale sur beaucoup de points de l'enseignement primitif ; mais, c'était pour moi chose évidente, sa manière d'entendre le culte des saints et de la sainte Vierge, et sa doctrine de la suprématie pontificale étaient inadmissibles ; et plus j'avais moi-même dans la dévotion à Marie et aux saints, plus j'en voulais à Rome de sa manière de la pratiquer, comme si ces créatures célestes eussent dû souffrir de ce que j'appelais les grands abus de Rome.

« J'écrivais en 1834 :

« Considérant les dons éminents et les
 « titres de l'Église Romaine et ses droits à
 « notre admiration et à notre reconnaissance,
 « comment pourrions-nous nous résoudre à
 « lui résister, à ne pas fondre en larmes de
 « tendresse à sa vue et à ne pas nous jeter
 « dans ses bras, si la vérité elle-même ne
 « nous avertissait de nous raidir contre des

« maîtres même établis par Dieu et si S. Paul
« ne nous apprenait à anathématiser des
« anges, dès qu'ils nous apportaient une doc-
« trine nouvelle ».

« Nous éprouvions alors à l'égard de Rome
ce qu'éprouverait un ami, que sa conscience
obligerait à déposer en justice contre son
ami ».

Dans son plan de réforme, Newman prenait
pour point de départ l'Antiquité. Les docu-
ments primitifs à la main, il rétablissait dans
toute leur pureté les notions du Verbe incarné,
de l'Église, du sacrifice, de l'Eucharistie, du
sacerdoce, de la communion, de l'invocation
des saints, de la dévotion à la Sainte Vierge
— de la prière pour les morts.

Mais, au premier énoncé de ces doctrines,
un cri sortait de toutes les bouches : Ceci, ce
n'est pas l'église anglicane, mais l'église Ro-
maine ! Vous nous ramenez à Rome !

« Ce n'est pas l'église anglicane, ripostait
Newman, si vous la considérez dans son état
actuel de déchéance et d'abus : mais c'est bien
au contraire l'église anglicane, telle qu'elle
devrait être, à prendre à la lettre ses formu-
lares, ses trente-neuf articles et ses homélies,
tous documents officiels rédigés exprès pour
fixer sa doctrine et pour en témoigner. C'est
l'église anglicane, étudiée dans ses grands
théologiens, les Bramhall, les Andrewes, les
Hook, les Hammond et les Bull. Ces docu-

ments, ajoutait Newman, étaient des épées à deux tranchants, et si les protestants les invoquaient, n'avais-je pas aussi bien qu'eux le droit de parler haut et ferme ? Entre eux et moi ce serait toujours un rendu pour un prêté ».

Abordant alors le second reproche : Vous nous conduisez à Rome ! Newman répondait : « Je vous ramène à l'église primitive et non à Rome, car, pas plus que l'église anglicane, l'église romaine n'a gardé intact le dépôt primitif ; elle ne l'a pas jeté par-dessus bord, mais elle y a ajouté la suprématie pontificale, la Mariolâtrie, la superstition dans le culte des saints ».

A ce moment de la discussion, un coup de théâtre se produisit : ce fut l'intervention de Wiseman.

Vous êtes de grands savants, leur disait-il, et vous savez les documents primitifs par cœur ; mais comment alors, à côté des dogmes que vous avez retrouvés et remis en honneur, n'avez-vous pas vu la suprématie et l'infaillibilité du Pape !

Elles n'y étaient pas, répondait Newman, car elles ont poussé sur le vieux tronc de l'Église comme des plantes parasites.

Elles n'y étaient pas, reprenait Wiseman, dans le grand développement que vous leur voyez aujourd'hui ; cela se comprend, les cent premiers papes d'une église toujours en fusion sous les coups des tyrans et des invasions

n'avaient guère le loisir d'exercer leurs prérogatives : mais le germe, la substance de ces mêmes prérogatives sont dans l'Évangile et dans les premières traditions. Les traits de l'homme fait ne sont pas les traits de l'enfant et cependant dans l'homme on reconnaît l'enfant.

Newman ne répondit pas, mais la comparaison le frappa : la preuve c'est qu'elle reparut dans son traité du développement de la doctrine, qu'il écrivait alors.

Newman, appuyé sur l'antiquité comme critérium de la vérité, disait aux catholiques : Nous autres anglicans, je l'avoue, nous nous sommes écartés de l'antiquité, mais vous aussi.

L'Église catholique répondait : L'antiquité n'est pas le seul critérium de la vérité : il faut y ajouter la catholicité ou le sentiment universel des docteurs de l'Église, et ce critérium-là, c'est l'antiquité qui nous le donne. Vous reprochez à l'Église romaine des croyances et des pratiques, que vous ne voyez pas dans l'antiquité : elles y sont, mais en germe, et la catholicité les a approuvées. En face de cette grande voix de l'unité catholique, que vaut celle de l'église anglicane réduite à elle-même ? Au fond, votre système, c'est l'antiquité expliquée par vous ; le nôtre, c'est l'antiquité expliquée par la parole vivante de l'Église universelle.

« Cette idée, reprend Newman, qu'en isolant cet argument tiré de l'antiquité et en en forçant le sens, nous nous faisons juges de la doctrine, me laissa dès lors un doute sur la valeur de ma théorie ».

« Aux grandes vacances de 1839, j'étais resté deux ans sans revenir sur cette controverse : à la mi-juin je me mis à étudier sérieusement l'histoire des Eutychiens et ce fut pendant cette étude, du 10 juin au 30 août, qu'un doute me traversa l'esprit sur la solidité de la thèse anglicane. Le 30 juin, je fis part à un ami de l'intérêt que cette étude avait pour moi et le 30 août, j'étais tout bouleversé. Qu'était-il advenu ?

Je m'étais jusque-là cantonné dans l'antiquité comme critérium ; or, ici, au v^e siècle, j'apercevais comme un reflet du xvi^e et du xix^e siècles. Je me reconnus dans ce miroir : j'étais un Eutychien du v^e siècle : l'église de la *via media*, telle que je la concevais, c'était l'église orientale ; Rome était maintenant ce qu'elle était alors et les protestants d'aujourd'hui, c'étaient les Eutychiens. Qui aurait cru cela, que dans toute l'histoire ecclésiastique, j'irais choisir l'histoire d'Eutychès, ce vieux fou, *delirus senex*, comme l'appelle Petau, et les extravagances de Dioscore, pour me convertir aux idées Romaines ! Le v^e siècle projetait son ombre sur le xvi^e et sur le xix^e siècle et des eaux troublées du

vieux monde semblait sortir un spectre habillé à la moderne ».

« L'Église romaine était alors comme aujourd'hui sérieuse, catégorique, résolue et intolérante pour toute doctrine autre que la sienne. Quant aux hérétiques, on les voyait changeants, amis des faux-fuyants, trompeurs, grands courtisans du pouvoir civil et n'ayant d'autre unité que celle que leur prêtait son appui. Pour le pouvoir civil, il essayait sans cesse de nouveaux compromis, écartait le surnaturel, et au lieu de défendre la foi, ne cherchait que des expédients ».

« A quoi bon, me disais-je, continuer cette polémique et défendre mon parti, si je n'aboutis qu'à forger des armes à l'usage d'Arius et d'Eutychès et à jouer le rôle d'avocat du diable contre le très doux Athanase et contre le majestueux Léon ? Oh ! non, c'est aux saints que j'ai voué mon âme ! Eh ! quoi, vais-je donc m'inscrire en faux contre eux ? Ah ! que plutôt ma main se paralyse et se dessèche comme il arriva au malheureux qui menaça d'un geste le prophète de Dieu. Ah ! disons plutôt anathème à toute la tribu des Cranmer, des Ridley, des Latimer et des Jewel et que plutôt périssent et disparaissent de la face de la Terre les noms et la mémoire des Bramhall, des Hook et *tutti quanti*, des Taylor, des Colingfleet et des Barrow, tandis que la vénération et l'amour me jetteront

aux pieds de mes saints docteurs, dont le souvenir ne me quitte jamais, et dont les paroles retentissent à mes oreilles comme une harmonie sublime ! »

« J'avais à peine terminé ces lectures émouvantes, que des amis beaucoup plus romains que moi m'envoyèrent un numéro de la *Dublin Review* du mois d'août, qui contenait un article du Dr Wiseman, intitulé « *Les prétentions anglicanes* ».

« Le Dr y parlait du schisme des Donatistes, qui étaient pour lui les anglicans de ce temps-là.

« Je lus l'article et n'y vis rien de bien nouveau. Les Donatistes créant un schisme dans l'église d'Afrique et les catholiques africains me semblaient être les deux prétendants rivaux d'un même siège et non deux églises distinctes comme celles de Rome et des Eutychiens.

« Mais mon ami me fit alors remarquer ce que dit S. Augustin des Donatistes, qui se disaient catholiques en dépit de l'Église universelle : *le jugement du monde entier les condamne sans appel : securus judicat orbis terrarum*.

« Ces mots, pour sûr, avaient une portée qui m'avait échappé, ils s'appliquaient aux Eutychiens comme aux Donatistes, et invoquaient pour trancher la question une règle plus simple que celle de l'antiquité. Et d'ail-

leurs qu'était cette antiquité sans Augustin ? Si donc, dans sa personne, l'antiquité décidait contre elle-même et déclarait qu'elle ne suffit pas comme règle de foi, et qu'il fallait y ajouter le consentement de l'Église universelle, quelle lumière cela ne jetait-il pas sur toutes les controverses ecclésiastiques ? Sans doute, des multitudes de fidèles et de prêtres pouvaient errer, comme on le vit pendant cet ouragan qui s'appela l'Arianisme, alors que d'innombrables sièges furent emportés par la fureur du vent, et que les autres ne furent maintenus que par la grande voix de Léon ; mais le jugement longuement mûri qu'adopta enfin l'Église universelle finit par écarter infailliblement l'erreur et condamna les réfractaires en dernier ressort.

« Qui peut analyser ses impressions ! Cette petite phrase de S. Augustin me remuait avec une puissance que je n'avais jamais connue à de simples paroles. C'était comme le *tolle ! lege !* de l'enfant, qui avait converti le grand Docteur. Par ces quatre mots d'un représentant de l'antiquité, ma théorie de la *via media* se trouvait à jamais pulvérisée.

« Les nouveaux horizons qui s'ouvraient devant moi, me tinrent en éveil : je faisais alors une tournée de visites et je parlai de mon état d'âme à quelques amis. Puis, le calme se fit et l'impression s'atténua. Désormais mon devoir était de me rendre compte de la portée

de cette découverte et des obligations qu'elle m'imposait. Je n'en pouvais douter ; j'avais eu comme une révélation : une main m'était apparue écrivant sur le mur des caractères mystérieux ; j'avais appris sur l'Église des choses que j'ignorais.

« Celui qui a eu la visite d'un esprit, ne sera jamais plus le même homme. Le ciel m'avait envoyé un rayon de lumière, la pensée m'avait traversé l'esprit : *Rome après tout aura le dernier mot*, puis s'était évanouie. — Quant à mes anciennes convictions elles étaient, du moins je le croyais, restées immuables.

« Comment décrire les pensées, les conclusions, les modifications dans mes croyances et dans ma conduite auxquelles je fus amené par cette visite de l'esprit ! Il me semble que je retrouve en moi à cette époque ainsi que dans ce que j'écrivais en 1833, comme un pressentiment que je marchais vers la lumière, que, si je n'avais pas encore trouvé le repos de l'intelligence, j'étais conduit par la main de Dieu comme un aveugle, sans savoir où il me menait.

« Quoi qu'il en soit et si vifs qu'aient été ces pressentiments, ils n'atténuèrent en rien le découragement et le dégoût qui s'emparèrent de moi à la suite du doute affreux dont j'ai retracé l'histoire.

« Une question dominait tout : qu'allais-je

faire ? Ici personne ne pouvait m'aider et je devais prendre mon parti par moi-même... Je résolus que je le prendrais, guidé par ma raison seule, sans laisser parler l'imagination. Ce fut cette austère résolution qui retarda ma conversion. Ce doute d'ailleurs venait-il bien d'en haut ? et pourquoi pas de l'Enfer ? Le temps seul pourrait éclaircir ce mystère. En attendant, j'obéirais aux convictions déjà anciennes qui m'avaient guidé jusque-là et je ne permettrais aux nouvelles idées de modifier mon attitude, que si la logique m'y obligeait. Si elles venaient du ciel, elles reviendraient sûrement et cette fois plus nettes, plus positives et appuyées de preuves péremptoirs. Je me rappelai l'exemple de Samuel avant qu'il eût reconnu la voix de Dieu ; et je fis comme lui, je m'endormis, ou plutôt je laissai dormir la question.

« Mais déjà, bon gré, mal gré, la force logique des choses se faisait sentir ; c'en était fait de la *via media* entre protestants et catholiques : elle succombait sous les coups de S. Léon. A moins de devenir Eutychien, je ne pouvais plus soutenir les prétentions de l'église anglicane. Je retombai sur mes trois points de départ : les dogmes fondamentaux, les sacrements et mes griefs contre l'église Romaine. Les deux premiers points étaient infiniment plus à l'abri dans l'église Romaine que dans l'église anglicane : je n'avais donc

plus, pour excuser mon attitude d'anglican, que mes griefs contre le Pape ».

Mais depuis 1833, sous les arguments irrésistibles d'Hurrell Froude, ces griefs étaient devenus affaire d'imagination et de sentiment plus que de raison. « Et pourtant, ajoute Newman, comment se refaire soi-même ! Ma raison avait beau être convaincue, mes préjugés restaient, se réveillant parfois en accès fiévreux ».

« Dès lors, je ne pus me résoudre à blâmer des doctrines qui, je le sentais, pourraient devenir les miennes. Je soupçonnai que j'avais peut-être cru trop facilement les théologiens anglicans, sans vérifier leurs dires ; je leur en voulais de m'avoir trompé et de m'avoir amené à émettre des propositions inexactes et contredites par des faits certains.

« Cependant, je croyais encore avoir contre Rome des arguments péremptoires. J'escomptais la validité des ordres et des sacrements de l'église anglicane, ainsi que sa succession apostolique. Son isolement ne me semblait pas une difficulté tout à fait insoluble et je ne voyais pas qu'elle eût admis des hérésies formelles. Je me disais : qui sait ! peut-être un jour renaîtra-t-elle régénérée et s'unira-t-elle à l'Église romaine, elle aussi débarrassée de ses abus et de ses exagérations doctrinales ! En attendant, je me rejetais sur l'action morale et sociale de Rome que j'estimais blâmable :

car pour moi, l'église Romaine c'était O' Connell uni aux whigs pour détruire l'église anglicane et soutenir le catholicisme par la violence et l'intrigue ».

En octobre 1839, Newman constata que l'article du Dr Wiseman dans la *Dublin Review* faisait encore grand bruit à Oxford : pour en amortir l'effet, il essaya d'y répondre.

Si l'église anglicane n'avait pas la note de catholicité, elle en avait d'autres, elle était apostolique.

La grosse difficulté, c'étaient les 39 articles. Si l'église anglicane était apostolique, comment n'avait-elle plus les doctrines de l'église au premier siècle ? Voyez les 39 articles !

Justement, ripostait Newman, ces 39 articles, on ne les comprend pas. La doctrine apostolique s'y trouve, mais il faut le faire voir et c'est là pour la jeune école d'Oxford une question de vie ou de mort.

Newman le comprend et travaille avec ardeur à rédiger le tract 90, qui doit montrer à tous l'orthodoxie des formulaires anglicans. Mais à l'apparition du tract, l'orage qui s'amassait depuis longtemps sur la tête des nouveaux réformateurs, éclate avec une violence inouïe. L'église anglicane, dans la personne de ses évêques, rejette et maudit ces innovateurs : l'église anglicane est et restera protestante.

La suppression des tracts, et la retraite de

Newman, qui se rend à Littlemore près d'Oxford, sont les premières conséquences de cette tempête.

« Pendant l'été de 1841, reprend Newman, je me trouvais à Littlemore dans une grande paix, décidé à couper court à toute controverse et à terminer ma traduction d'Athanasie.

« Mais de juillet à novembre, je reçus trois secousses qui me brisèrent. J'avais à peine repris mon travail, que mon inquiétude redoubla ; le spectre m'était apparu de nouveau. L'hérésie arienne m'offrait, mais plus accusé que l'hérésie eutychienne, le même phénomène. Cette pensée ne m'était pas venue à l'esprit en 1832, au début de ce travail ; quelle chose étrange qu'elle vînt frapper à ma porte, sans que je l'eusse provoquée, en pleine étude de questions métaphysiques !

« Quoi qu'il en soit, je vis clairement que les Ariens représentaient les protestants, les semi-ariens les anglicans et que Rome était alors ce qu'elle est maintenant : or Rome défendait la vérité. La vérité ne se trouvait donc pas dans ce juste milieu, que j'avais appelé la *via media*, mais dans l'un des partis extrêmes (1).

« Démonté par ce premier coup, j'en reçus un second : les uns après les autres, les évêques fondaient sur moi. « Si vous voulez faire

(1) *Apologia*, p. 139.

« de nos formulaires des formules catholiques, disait l'un d'eux, soyez maudit ! »

« Bientôt, je reçus un troisième coup : de concert avec la Prusse luthérienne et athée, le Parlement anglais érigeait à Jérusalem un évêché anglican, qui ne pouvait avoir d'autre mission que de patronner toute espèce de cultes protestants et hérétiques, sans même leur demander comme condition préalable de renoncer à leurs erreurs.

« Ce troisième coup acheva de ruiner ma confiance en l'église anglicane. Elle me condamnait parce que j'avais découvert dans ses formulaires des doctrines catholiques, puis tout à coup elle se prostituait et s'abandonnait à des luthériens rationalistes et à des sectes orientales. Évidemment, je m'étais trompé : l'église anglicane n'était pas une église apostolique : depuis le xvi^e siècle, elle avait apostasié ».

« A partir de 1841, reprend Newman, j'étais, comme anglican, sur mon lit de mort. D'ordinaire, on n'écrit pas l'histoire d'une dernière maladie : c'est un déclin banal, mêlé de hauts et de bas, et, comme l'issue est fatale et prévue, en résumé peu intéressant. D'ailleurs, en pareil cas, on ferme les portes, on tire les rideaux et le malade a peu de goût à suivre les phases de sa maladie ».

Pendant que ce drame se déroulait dans

l'âme de Newman, ses principes popularisés par ses écrits et par ses disciples avaient un grand retentissement et lui suscitaient des partisans plus ardents que lui-même, moins attachés à l'anglicanisme, moins liés par leurs antécédents et moins habitués à ne prendre une décision qu'après l'avoir envisagée sous toutes ses faces. Tels étaient Ward, Dalgairns, Oakeley et plusieurs autres.

Ces amis de la dernière heure étaient les plus avancés comme idées et commençaient à s'étonner de ce qui pouvait retenir Newman. Ne les avait-il lancés si avant que pour se dérober ?

Parmi les catholiques, des esprits étroits trouvaient que la jeune école mettait vraiment trop de temps à évoluer et l'accusaient de n'être ni franche ni loyale. Un doyen catholique laissa même un jour échapper le mot de trahison.

Wiseman en fut encore plus blessé que les futurs néophytes : Non, disait-il, vous vous méprenez ; ils valent mieux que cela. Ce sont des hommes d'une sincérité absolue et quant à leurs qualités, ils nous dépassent de cent coudées ; ils ont la science d'Augustin, l'éloquence d'Ambroise et la haute culture d'Athènes, toutes choses que nous, prêtres anglais, écrasés de besogne, nous ne pouvons atteindre. Croyez-moi, le jour où ils nous viendront, sera pour l'Angleterre catholique

un nouveau printemps, une résurrection (1).

Seules, la sœur de Newman et quelques amis intimes assistaient par correspondance au drame qui se poursuivait dans son âme. — L'orage soulevé contre lui par le tract 90 commençait à lui ouvrir les yeux. Il n'était pas catholique, et l'église anglicane le repoussait. Et puis d'ailleurs, comment serait-elle catholique cette église, dont les formules interprétées par ses évêques, dans un sens contraire au sien, demeureraient une énigme ?

Le 18 septembre 1843, Newman se démit de son titre de vicar de Ste-Marie d'Oxford et le 22, il écrivit à sa sœur : Vous ne pouvez vous imaginer l'effet produit sur l'âme, quand cette conviction éclate et fond sur elle : *Rome est la véritable église !*

Le 23, Newman donne à Littlemore un sermon qu'il intitule *ses adieux à l'église anglicane*. Il y rappelle toutes les séparations dépeintes dans l'écriture, les larmes versées par Jésus sur l'ingrate Jérusalem, et termine par une apostrophe émouvante à cette église, que pendant tant d'années il regarda comme sa mère.

Le lendemain, il écrit à sa sœur : « Je me sens entraîné vers Rome : j'ai reçu de grands dons, de puissantes facultés, j'ai besoin d'un guide infaillible ! »

Mais en une affaire si grave, il ne faut pas

(1) *Life of Cardinal Wiseman* by Wilfrid WARD.

qu'on puisse dire ou penser que Newman a suivi l'impulsion du moment, car il mûrira sa résolution pendant deux années entières. Seul avec quelques amis, il mène une vie de chartreux, puis étudie et jeûne jusqu'à cinq heures du soir en carême.

Même alors, l'opinion se préoccupe de lui ; la presse annonce qu'il a passé à l'ennemi ; l'évêque d'Oxford lui demande s'il est vrai qu'il va fonder à Littlemore un monastère anglican, et des importuns frappent à sa porte et demandent à voir le monastère.

Ces indiscretions malveillantes exaspèrent le pauvre solitaire et arrachent à son âme endolorie ce cri plaintif : « La bête relancée par le chasseur et blessée, se retire dans un fourré pour y mourir, et on la laisse en paix ; eh bien ! alors, vous, laissez-moi ! Que vous ai-je fait pour que vous me traquiez ainsi ? »

« Au commencement de 1845, écrit Newman, j'avais commencé à rédiger mon essai sur le développement de la doctrine, et j'y travaillai sans relâche, jusqu'au mois d'octobre. A mesure que j'avais, mes dernières difficultés s'éclaircissaient au point que déjà j'écrivais carrément : les catholiques, au lieu de catholiques Romains, selon mon habitude : avant de mettre la dernière main à mon livre, mon parti était pris, je laissai l'ouvrage inachevé (1).

(1) *Apologia*, p. 234.

« Un de mes amis de Littlemore avait été reçu dans l'Église le jour de la Saint-Michel, chez les passionistes d'Aston, dont le P. Dominique était supérieur. Je savais que, vers les premiers jours d'octobre, le bon père passerait par Londres, pour aller en Belgique et je le fis prier de mettre Littlemore sur son itinéraire, pour me rendre le même service qu'à mon ami.

Le 8 octobre 1845, j'écrivis à beaucoup d'amis la lettre suivante :

« Littlemore, le 8 octobre 1845.

« Cette nuit, j'attends le père Dominique, « passioniste : ce père a été depuis sa jeunesse préoccupé de la pensée des peuples « du nord, puis de l'Angleterre. Après trente « ans d'attente, il fut, sans démarche de sa « part, envoyé en Angleterre. Mais il a peu « d'occasions de convertir des anglais. Je l'ai « vu quelques minutes l'an dernier ; c'est un « saint homme très simple, et avec cela « doué de grands talents. Il ne sait rien de « mes intentions. Je compte lui demander de « m'admettre dans le bercail du Christ, le « seul vrai bercail » (1).

« J'ai tant à écrire que ceci suffira pour tous. Cette lettre ne partira pas, que tout ne soit fini. Il va sans dire qu'elle ne demande pas de réponse ».

(1) *Apologia*, p. 235.

Le 8 octobre au soir, par une pluie battante, ou plutôt par une vraie tempête, le père Dominique arrive. Newman se jette à ses genoux, lui fait sa confession générale et, le lendemain, à la messe du père, fait son abjuration et reçoit la communion avec deux amis.

Oakeley, l'un des plus chers disciples de Newman, décrit ainsi cet événement historique.

« Ce fut un jour à jamais mémorable que celui du 8 octobre 1845. La pluie tombait à verse pour inaugurer les soirées d'automne et la chute des feuilles. Le vent soufflait par rafales intermittentes, comme un géant hors d'haleine ; les gens superstitieux auraient été tentés de dire que les éléments combattaient pour l'Anglicanisme et gémissaient à leur façon sur la défection de son grand champion. La cloche de Littlemore, agitée par le vent, semblait aussi pleurer. Le monastère était sombre et silencieux ; car, à la porte, une consigne impitoyable arrêtait tout visiteur : le Dr Newman ne reçoit pas ! Un voisin, hôte habituel de l'office du soir, reçut un billet qui le priait de rester chez lui pendant quelques jours. Plus tard, quelque chose transpira : on se racontait qu'un grand gentleman avait demandé le chemin de la maison : puis on sut que ce gentleman était un prêtre. Bientôt le voisin fut invité à revenir ; il constata de grands changements : on prononçait le latin à

la Romaine et on n'omettait plus les antiennes à la Sainte Vierge. Il n'en revenait pas et eût voulu avoir l'explication de ce mystère ; mais, après l'office du soir, le silence était de rigueur ».

Quelques jours plus tard, Newman alla à Oscott se jeter aux pieds de Mgr Wiseman, qui l'envoya à Rome recevoir les ordres sacrés.

« Depuis le jour où je suis devenu catholique, écrit Newman dans l'*Apologia*, j'ai toujours été en paix et content, et je n'ai jamais eu le moindre doute : je ne puis dire que j'aie senti s'accomplir en moi quelque grande évolution intellectuelle ; non, je n'ai trouvé en moi ni plus de foi à la révélation chrétienne, ni plus d'empire sur moi-même ni plus de ferveur ; ce que j'ai éprouvé différait de tout cela. C'était le sentiment de celui qui arrive au port après une mauvaise mer. De là un bien-être qui ne s'est jamais démenti » (1).

Parlant de la conversion de Newman, Gladstone dit que c'était un événement dont les contemporains ne pouvaient pas mesurer la portée. En 1865, Disraeli déclarait que l'Angleterre était encore ébranlée par cette rupture de Newman avec son église.

Les faits ont confirmé la prophétie. Depuis cinquante-huit ans, des anglicans par centaines de mille ont fait leur soumission à

(1) *Apologia*, p. 238.

l'Église Romaine, amenés par le mouvement d'Oxford. Des travaux très étudiés comme ceux du P. Morris dans le *Month* et du P. Sidney Smith dans les *Études*, ont évalué le chiffre de ces conversions de 15 000 à 7 000 par an. En prenant une moyenne de 10 000 par an, nous aurions dans les classes élevées près de 600 000 retours depuis soixante ans, et dans ce nombre il faut comprendre 550 clergymen, 250 avocats et médecins, 100 amiraux et généraux.

Quel intérêt pouvaient avoir ces hommes du monde à faire une démarche aussi discutée dans leur entourage, à briser avec des amis intimes, avec leur famille ?

Quel intérêt encore une fois pouvait engager ces 550 ecclésiastiques, la plupart mariés, à quitter une position faite, honorable, aisée, pour s'ensevelir dans la gêne et souvent dans la misère, loin de leurs familles et de leurs amis ?

Ils ont examiné les titres de leur église, et ne les ont pas trouvés en règle. Ils ont longuement, mûrement étudié ceux de l'Église catholique, et l'évidence de ses droits, le cri de leur conscience, l'action de la grâce les ont forcés bon gré mal gré de prendre une décision, qui consternait leurs amis et bouleversait leur existence jusque-là si brillante. Évidemment, naturellement, ces choses-là sont inexplicables.

Qui obligeait ces fils aînés de se déclarer à l'encontre des sentiments paternels et de s'exposer de gaieté de cœur à être déshérités ? Qui poussait ces jeunes filles du grand monde, ces héritières de grande fortune, à braver la colère de leurs parents, à se faire jeter dans la rue sans ressource et sans lendemain ?

C'était la vérité qui parlait, qui exigeait et la grâce de Dieu qui les consolait de tout. On les a vues, on les voit encore par centaines, tout quitter, tout fouler aux pieds pour rester fidèles au Christ, qui les appelle à son Église. C'est un spectacle unique en ce siècle !

Dans d'autres sphères, par centaines aussi, des mondains, des débauchés, des âmes perdues de vices, sont venues frapper à la porte de l'Église catholique et ont trouvé en elle ce qu'elle seule possède, ce que ni le monde ni l'église anglicane ne pouvaient leur donner, le secret de la régénération et de la transformation morale.

Ceux qui veulent voir des miracles, n'ont qu'à ouvrir les yeux ; en voilà par milliers, tous les ans, plus merveilleux que la cure des maladies les plus désespérées.

Ainsi, dans le cours de ce siècle sensuel et sceptique, le Seigneur Jésus attestait-il sa puissance sur les âmes.

Cette puissance, il la fait sentir encore par la manière mystérieuse et suave dont il prépare sans bruit ces prodiges de transformation.

Ces hommes sincères mais abusés qui jouent au prêtre, ces ministres de la haute église, qui popularisent le goût des rites catholiques, alors même qu'ils n'y apercevraient que des formes éphémères ; ces ritualistes plus sérieux, qui rêvent de rétablir l'ordre primitif du christianisme, ces historiens, qui propagent le goût des antiquités primitives et qui refont sur pièces authentiques l'histoire de la Réforme, pour la livrer à la risée et à l'exécration des savants, que font-ils sinon rendre possible et préparer le retour des âmes à l'unité ? (1)

Eh ! bien, soyons sûrs que ce mouvement si bien inauguré ne s'arrêtera pas là. Fruit de la prière, de la grâce et de l'étude, il se propagera, parce que ses causes, la grâce et les idées, ne se laissent jamais enchaîner.

Dieu se laissera toucher par les prières et les larmes de tous les saints et martyrs de l'Angleterre ; par les supplications de tous les saints qui dans toute l'Église, ont demandé la conversion du peuple anglais ; par les sacrifices offerts à la même intention au commencement de ce siècle, par plus de 20 000 prêtres français émigrés ; par les prières de 13 000

(1) Dans bien des cas, les fils de ces hommes distingués ont tiré la conséquence pratique devant laquelle leur père avait reculé et sont devenus catholiques. M. Benson, le fils de l'Archevêque de Cantorbéry de ce nom, vient d'entrer dans l'Église. — Le fils de l'historien Brevez est un catholique fervent. Ce fait s'est répété cent fois.

membres de *Notre Dame du rachat* (our Lady of Ransom); par les 2 500 messes qu'offrent à cette intention chaque année les 768 prêtres enrôlés dans la ligue de N. Dame de la Compassion.

Voilà notre espérance, elle est toute surnaturelle, et c'est pour cela qu'elle ne sera pas déçue. *In te Domine speravi; non confundar in æternum.*

Du reste, pour les esprits sérieux, le terrain est déblayé, les ordres anglicans sont condamnés; l'essai timide de réponse des deux archevêques de Canterbury et d'York à la Bulle du Pape prouve qu'ils n'ont rien de sérieux à lui opposer et l'Église anglicane reste paralysée par toutes les contradictions qui éclatent dans son sein, qu'elle ne peut repudier et qui poussent les esprits logiques, les uns au catholicisme et les autres au rationalisme.

Mais beaucoup quitteront les régions glacées du rationalisme et diront avec Mallock (1): *Si je crois au Christ, je dois être catholique*, ou avec Cecil Rhodes: « *J'ai la plus grande admiration pour l'Église catholique et, à mon avis, c'est la seule religion qui soit logique* » (2).

En attendant, remuée par le pressentiment

(1) *La vie vaut-elle la peine de vivre?* Paris, Pedone-Lauriel.

(2) Parole rapportée par un ami de Cecil Rhodes: lettre au *Spectator*. Cf. *Tablet*, 17 mai 1902.

d'un grand avenir qu'elle entrevoit, l'Église catholique d'Angleterre se prépare à recevoir de plus vastes multitudes, complète ses cadres, élargit ses vieilles églises et en construit de tous côtés, qui peuvent rivaliser avec les plus belles de Paris et de Rome.

Les monuments reflètent toujours les époques où ils furent élevés. A Londres, il y a quatre églises, qui redisent l'histoire du catholicisme en ce siècle.

L'étranger ne connaît guère l'antique chapelle française de Little George Street, dite chapelle de l'ambassade française, vieux témoin des persécutions, petite cave sombre, enfumée et qui n'est guère fréquentée que par quelques vieilles irlandaises, sans doute parce qu'elle s'appelle *la chapelle française*. — C'est l'église des catacombes.

Longtemps humble et cachée, la jolie église de Farm Street est devenue, depuis qu'elle a construit ses deux ailes, une grande église aux vastes auditoires mi-catholiques mi-protestants : c'est l'église grandissante.

L'église de l'oratoire de Brompton, presque aussi grande et plus somptueuse que St-Sulpice de Paris, c'est l'église d'Angleterre affirmant sa force et sa puissante expansion par la conquête des masses de jeunes protestants qui, chaque dimanche, remplissent sa grande nef.

Dans la nouvelle cathédrale, cet idéal orien-

tal, tout étonné de s'épanouir au sein des brouillards de Londres, si lumineux, si riche, si vaste et si parfaitement beau, quoique si différent de Westminster, l'église catholique d'Angleterre se révèle dans l'éclat de sa belle harmonie et de ses vastes proportions faites pour les multitudes futures.

C'en est fini maintenant de ses faiblesses et de ses impuissances ! car pour elle ce n'est plus l'enfance ni la jeunesse, mais la plénitude de la force et de la maturité dans toute la richesse originale de sa vie active et féconde.

Au début de ce siècle, le catholicisme n'avait en Angleterre et en Écosse que 120 000 fidèles : les voilà deux millions et les deux cents prêtres d'alors sont devenus 3 000 — sous la direction de vingt évêques, formant deux hiérarchies complètes.

Longtemps pauvre et sans ressources, le catholicisme perdait par ce qu'on a appelé *ses fuites*, c'est-à-dire par les enfants que lui enlevait le protestantisme, plus qu'il n'acquerrait par les conversions.

Fermer ces fuites, et combler les lacunes de l'apostolat fut la grande œuvre du Cardinal Manning et du Cardinal Vaughan : au prix de sacrifices immenses, écoles primaires, orphelinats, refuges et maisons catholiques de correction se multiplièrent, couronnés par l'œuvre intelligente qui, chaque année, transporte des

milliers de petits vagabonds chez les fermiers catholiques du Canada.

En 1850, les catholiques n'avaient en Angleterre qu'un ou deux collèges secondaires présentables : Stonyhurst et Oscott.

En cinquante ans, les jésuites anglais ont rebâti Stonyhurst de manière à défier toute comparaison, couronné les études par un cours de sciences et de philosophie et par la préparation à Oxford ; ouvert à Londres même trois collèges dont l'un prépare aux écoles militaires, et doté Glasgow, Liverpool et Preston d'externats florissants, pendant que Newman fondait à Birmingham le grand collège d'Edgbagston et que les Pères Bénédictins ouvraient Fort-Augustus en Écosse.

Jusqu'à ces dernières années, par respect pour les conseils venus de Rome, les catholiques interdisaient à leurs enfants l'entrée des grandes universités, les vouant ainsi nécessairement à l'isolement et à l'impuissance.

Mais sous l'impulsion de Léon XIII, des mesures arrêtées par l'épiscopat ont sauvé-gardé à Oxford et à Cambridge la foi des étudiants catholiques, qui maintenant conquièrent à l'envi les postes d'agrégés des collèges universitaires et, revenant à leurs vieilles traditions, Bénédictins et Jésuites érigent à Oxford et à Cambridge des collèges affiliés aux universités, où leurs jeunes religieux se signalent dans les concours et se font une réputation

de haute culture et de science de bon aloi.

Les résultats de cette tactique nouvelle ne peuvent manquer d'être de toute première importance. C'est une voie nouvelle qui s'ouvre devant l'église d'Angleterre, celle de la haute culture et de la science.

Jusqu'ici, absorbé par ses besoins tous criants et impitoyables, le catholicisme anglais était demeuré replié sur lui-même et sourd aux appels presque désespérés qui, par delà les mers, réclamaient des apôtres anglais.

Il avait bien çà et là dans les Indes et dans les îles des apôtres isolés, il n'avait pas de mission qui fût exclusivement cultivée par lui. Mais depuis quelques années, la fondation du séminaire des missions étrangères de Mill Hill par le cardinal Vaughan et l'adoption par la province anglaise des Jésuites de la grande mission du Zambèze, dans l'Afrique centrale, inaugurent une ère nouvelle.

Déjà le séminaire de Mill Hill compte plusieurs missions étrangères, une parmi les nègres des États-Unis, une aux Indes anglaises, une en Chine et une dans l'Uganda.

L'entrée en lice de l'Angleterre et de l'Allemagne sur le champ si vaste de l'apostolat catholique dans les grandes missions, est un phénomène nouveau, un signe des grands événements qui se préparent pour l'Église catholique au vingtième siècle.

LE CATHOLICISME EN FRANCE

*L'Église a plus besoin d'écoles
que de cathédrales.*

(Mgr DADOLE. — Discours de
rentrée de l'Institut catholique de
Lyon, nov. 1902).

Avez-vous parfois rencontré de ces géants, dont l'opulente santé masquait une faiblesse d'enfant ? Le moindre effort les épuisait et les laissait hors d'haleine et couverts de sueur.

Je songe à ces géants, quand je pense à ce que le catholicisme français paraît être, à ce qu'il pourrait être, s'il le voulait, et à ce qu'il est. En apparence, c'est un géant ; en réalité, c'est un malade.

I

On compte, en France, plus de 37 000 000 de catholiques, au moins de nom ; plus de 50 000 prêtres, 220 000 religieuses ; les écoles catholiques renfermaient l'année dernière 1 296 000 enfants, dont 496 000 garçons : les collèges secondaires libres avaient naguère 84 000 élèves et les congrégations religieuses ont pu, sans s'appauvrir, lever une armée de

6 000 à 8 000 missionnaires prêtres (1) et de 30 000 missionnaires femmes, sans compter plusieurs milliers de frères, consacrés aux écoles dans les missions. Nous ne tenons pas compte, en écrivant ces lignes, des bouleversements actuels.

Fortement encadrée, cette multitude de prêtres, de frères et de religieuses présente aux regards étonnés du monde le corps le plus compact et le plus discipliné qu'on ait vu. Répartis en diocèses et en provinces, séculiers et réguliers professent tous à l'égard du Pape une soumission sans limite et forment une milice puissante, intelligente, active, dévouée jusqu'à la mort, sans aucune dissidence doctrinale sérieuse.

Il n'y a rien dans l'ordre civil qui soit comparable à cet organisme merveilleux. Que ne pourrait-il pas, si une même pensée, un même sentiment le soulevait et le poussait en avant, et s'il combattait avec méthode !

L'âme de ce vaste corps, c'est la foi, et cette foi, bien que malade, est loin d'être morte. Aussi bien, dès que vous laissez percer un sentiment d'inquiétude, cent voix vous crient :

(1) Le P. PIOLET, *Missions*, donne 6 000 missionnaires prêtres et n'est d'accord ni avec M. Louvet qui en donne 12 000, ni avec le *Livre officiel de la Propagande*, *Missiones Catholicæ* : 8 000 est une moyenne. De même pour les Sœurs, le P. Piolet en donne 22 000 aux *Missions* ; M. Louvet, 44 000 : 30 000 est une moyenne. — Il faudrait s'entendre aussi sur ce qui est *pays de Mission*. Pour nous, la Suède, le Danemark, la Norvège, l'Islande, la Sibérie, l'Alaska, le Sud du Brésil, sont des pays de mission.

Eh ! ne voyez-vous pas les églises qui regorgent aux jours de fête, les 4 000 communions de Notre-Dame à Pâques ; les 7 000 adorateurs nocturnes de Montmartre, les 100 000 pèlerins de Lourdes en 1900, les 120 conférences de St-Vincent-de-Paul à Paris, les missions qui ébranlent et convertissent les villes les plus désespérées ? Sont-ce là des symptômes d'une foi qui meurt ?

Nous l'avouons sans peine, nous-même, nous nous sommes dit ces choses quand, assailli de sombres pressentiments, nous voulions nous rassurer : mais jamais nous n'avons réussi à endormir nos inquiétudes.

S'il y a en France 37 000 000 de catholiques, comment se fait-il que 25 000 maçons les piétinent ? Comment se fait-il que la masse des électeurs vote contre l'Église ? Comment expliquez-vous, par exemple, qu'une grande ville comme Lyon, qu'on dit si catholique, n'ait que deux députés catholiques, que le Conseil municipal soit en très grande majorité socialiste ? Et que des villes comme Lille et Saint-Étienne aient des municipalités sectaires et socialistes ?

On parle d'églises qui regorgent les jours de fête : mais pourquoi, souvent le dimanche, ces mêmes églises font-elles pitié ? *Viæ Sion lugent !* Et puis, quelle merveille est cela, si ces églises sont les seules accessibles à 100 000 ou à 50 000 habitants, comme à Pa-

ris ? Si dans une ville de 100 000 habitants, il n'y avait qu'une chapelle, elle serait toujours pleine à étouffer, mais qu'est-ce que cela prouverait ?

Les 4 000 communiantes de Notre-Dame et les 7 000 adorateurs de Montmartre sont des arguments du même genre : pour un qui communie, il y en a 20, 40 et 90 qui ne le font pas, et si les 100 000 hommes réunis une fois à Lourdes, vous semblent une belle armée, en face se déploie, et en quels rangs pressés ! celle des indifférents et des incrédules.

Personne plus que nous n'aimerait à se persuader que la France est encore le grand pays catholique qu'elle fut si longtemps, et que, si son avenir politique est pour dérouter les plus avisés, sa foi du moins n'a rien à craindre du siècle qui commence. Personne n'admire plus que nous les progrès énormes du Catholicisme en France au XIX^e siècle, d'autant plus étonnants que, pour employer un terme de mer, l'Église de France a toujours eu le vent debout.

C'est un grand spectacle, qui ravissait Taine : Napoléon, dit-il, c'est du moins le sens de ses paroles, voulait l'Église, parce qu'il ne pouvait se passer d'elle ; mais il la voulait assujettie à ses idées de gouvernement césarien-révolutionnaire et ces idées la faisaient mutilée, pauvre, gallicane et composée d'hommes ordinaires, en face de son

Église laïque, l'université, moule forcé de toutes les intelligences.

Mais Dieu déjoua en partie ces plans : Napoléon donna lui-même le coup de grâce au gallicanisme en provoquant de la part du Pape ce coup d'État, ce trait de plume qui supprima et remplaça tout l'épiscopat français et, d'un autre côté, le clergé resta pauvre, mais en général très fier et, bien que privé des belles universités bâties par lui et de toute ressource scientifique, ne cessa de produire des hommes éminents, fruits naturels du terroir ! D'ailleurs, quand il le fallut, Dieu fit un signe et, des bancs des lycées et de l'École normale se levèrent des jeunes gens d'élite et des convertis célèbres comme les Lacordaire, les Ravignan, les Pinault, les Bautain, les Gratry, les Olivaint, les Prévost, les Perraud, les de Ségur, les de Bonnechose, les Goschler, les Hermann, les Lémann, les Ratisbonne, les de Broglie, les d'Hulst, qui furent l'orgueil de la chaire chrétienne ou l'honneur du sacerdoce (1).

Il faut bien l'avouer pourtant, cette tactique de Napoléon ou de ses amis, fut un désastre pour l'Église de France et, dans l'ensemble, la riva pour longtemps à une infériorité visible. Sans ressources et sans universités, toujours

(1) Cf. *Les Normaliens dans l'Eglise*, par M. l'abbé BAUDRILLART (Poussielgue). A certains moments on appela l'école normale une *Sulpicière*.

courbée sous les méthodes et sous les fourches caudines du corps enseignant officiel, comment pouvait-elle être une Église savante (1) ?

Son influence et sa vitalité n'en sont que plus remarquables. Que de preuves de cette richesse de sève s'étaient sous nos yeux ! L'élimination des germes maudits semés par le XVIII^e siècle ; le Jansénisme et le Gallicanisme arrachés du sol ; la liturgie romaine substituée partout aux liturgies gallicanes ; les vocations sacerdotales et religieuses puissamment recrutées en dépit d'obstacles accumulés à plaisir par l'État, les 100 missionnaires à l'étranger devenus 6 ou 8 000 ; les écoles primaires libres maintenues partout au prix d'un énorme budget (2 800 000 francs pour Paris, 500 000 fr. pour Lille, etc.) ; les élèves des collèges secondaires libres plus nombreux et mieux recrutés que ceux de l'enseignement officiel et passant en cinquante ans du chiffre de 10 000 à celui de 84 000 ; des classes entières de la société comme retournées, et la religion, qui ne pouvait s'y montrer, devenue chose à la mode ; les œuvres de charité catholique, élargissant leur cercle, s'efforçant de guérir les âmes comme les corps, et se multipliant partout, magnifiques et royales, tandis qu'en face, l'assistance publique, avec ses 60 000 000 de revenus, a l'air d'une men-

(1) Cf. Vie de Jean-Marie de Lamennais, par le R. P. LAVEILLE.

diante : tous ces faits, j'imagine, ne sont pas des symptômes de décrépitude.

Impossible de nier un certain retour aux idées chrétiennes chez les esprits d'élite, avides d'idéal. Le théâtre lui-même, qui semblait voué au mal, s'est associé à ce mouvement et nulle pièce n'a de longtemps plus attiré les foules que *Jeanne d'Arc*, *le Prêtre*, *l'Abbé Constantin* et le spectacle de la Passion à *Oberammergau*.

Les œuvres magistrales de la poésie, de la musique et de la peinture ont été pleines de la pensée et de l'amour du Christ, depuis Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo première phase, jusqu'à Coppée et Sully-Prudhomme ; depuis Ingres et A. Flandrin jusqu'à Munkacsy, depuis Rossini jusqu'à Hermann et Gounod.

Parmi ces enthousiastes, si les uns se contentent d'admirer le Catholicisme et de vanter sa morale, son organisation et sa charité (1), d'autres, comme Coppée et Brunetière, vont jusqu'au bout et se déclarent franchement chrétiens. Mais les plus belles professions de

(1) Voici quelques lignes peu connues de M. de Freycinet (pensées grises) : « Le Catholicisme avec la vénérable série de ses pontifes, la liaison raisonnée de ses doctrines et de ses dogmes, sa tradition antique qui perce les siècles et va se nouer aux premiers âges du monde, le Catholicisme, s'il n'est pas l'Explication, est une explication. » (Cité par WARD, *Life of Cardinal Wiseman*, t. II, p. 579).

foi sont parties des rangs des princes de la science française.

Certes, pendant que Huysmans écrit sa *Cathédrale* et vit en solitaire, pendant que Coppée consacre au Christ ses grands dons régénérés par la souffrance, pendant que Brunetière jette à la France émue son « je crois, je prie ! » c'est tout joie pour nous d'entendre M. Bourget déclarer, en tête de ses œuvres complètes, que *la longue enquête qu'il a faite sur les maladies morales de la France, l'a conduit à reconnaître que le christianisme est à l'heure présente la condition unique de guérison et de santé ; que la religion n'est pas d'un côté et la vie humaine de l'autre ; que tout se passe dans la vie, comme si le christianisme avait raison ; qu'il apporte à la vérité de la révélation sa part de démonstration expérimentale et qu'il demande une petite place dans le courant d'idées réparatrices, qui se dessine en France de toutes parts.*

L'enquête sur la vie privée par M. Bourget aboutit donc aux mêmes conclusions que celle sur la vie sociale, conduite avec tant d'éclat par un illustre converti, Le Play.

Prenons acte de ces témoignages, que la littérature française ne nous a pas prodigués, tout en constatant que les plus imposants et les plus décisifs nous viennent de la science française. Écoutons Cauchy, que le maréchal Vaillant appelait le plus grand mathématicien

de l'Europe : « *Je suis chrétien, écrivait-il, avec tous les grands astronomes, avec tous les grands physiciens, avec tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis même catholique avec la plupart d'entre eux, et si on m'en demandait la raison, je la donnerais volontiers. On verrait alors que mes convictions sont le fruit, non de préjugés de naissance, mais d'études approfondies.*

Ces lignes sont signées Cauchy ; mais elles pourraient l'être des noms suivants : Le Verrier, Ampère, Biot, Becquerel, Babinet, Chevreul, Dumas, Pasteur, Faye, Hermite. Qu'on nous cite une liste comparable à celle-là ! L'attitude boudeuse et hostile de quelques autres savants n'affaiblira pas son autorité.

Si à ces témoignages on ajoute celui des savants les plus illustres de l'Angleterre, on pourra constater qu'en Europe, la croyance en Dieu et le sentiment religieux sont de bon ton dans les sphères les plus élevées de la science. Lord Kelvin (1) dit : Nous sommes entourés de preuves « écrasantes d'une intelligence bienveillante et d'une volonté libre » se manifestant par la nature et nous apprenant que tout être vivant dépend du créateur et maître dont l'activité pénètre tout ». « Toute science, dit Sir William Siemens, mène à la reconnaissance intelligente du créateur dans ses œuvres ». Ainsi s'expri-

(1) Sir William THOMSON.

ment Stewart et Tait, Faraday, Clerk-Macwell, Sir Joseph Dawson, Sir Hershell.

Ces faits permettent d'espérer que, grâce à sa vigueur, le Catholicisme aurait partie gagnée en France, s'il n'avait affaire qu'aux classes lettrées.

Mais, dans les grandes agglomérations, il faut compter plus avec le nombre qu'avec l'intelligence, et c'est là pour nous le gros nuage à l'horizon : le peuple apostasie et vote contre son Église. L'immense majorité des hommes en France est en train de perdre la foi et, vis-à-vis de la France catholique, à laquelle, on en conviendra, nous ne marchandons pas les éloges, grandit une autre France, ignorante en religion, impie, sectaire et persécutrice.

Il est vrai qu'un pronostic en sens contraire tempère un peu cette perspective troublante : car si le mal sévit maintenant dans les classes populaires, n'est-ce pas parce qu'il est descendu de haut ? Si donc les classes élevées reviennent à la religion, ce qui semble se produire actuellement, le bien descendra probablement à son tour.

Nous devons, en attendant, nous préoccuper du danger qui nous menace : l'apostasie des hommes et, avant d'en rechercher les remèdes, essayer d'en apprécier la gravité.

Nous ne pouvons consentir à traiter d'esprits chimériques et chagrins les hommes distingués qui, en chose si sérieuse, refusent

de s'en rapporter à des opinions sans contrôle et demandent des faits et des chiffres.

Appuyés sur ces données positives, ils nous assurent que le mal est beaucoup plus sérieux qu'on ne l'imagine et, qu'au lieu de nous endormir sur des espérances chimériques, nous ferions mieux de le regarder en face et de le conjurer à tout prix.

Ils demandent combien de soi-disant catholiques se confessent et font leurs Pâques ! combien font leur première communion et combien se marient à l'église et reçoivent les derniers sacrements !

Or, dès qu'on aborde les chiffres, le terrain se dérobe sous vos pas et on ne rencontre plus que ténèbres. Taine penchait pour 25 pour 100 d'enfants non baptisés à Paris et 24 ou 25 pour 100 de mariages et d'enterrements civils. Mais alors, les écoles laïques n'avaient pas fait leur œuvre. Un prêtre, auteur d'un article dans la *Réforme sociale*, arrive aux mêmes conclusions (1).

De temps à autre, des éclairs sillonnent ces ténèbres : on apprend de bonne source que, dans certains quartiers de Paris, par exemple, on a officiellement constaté 65 pour 100 d'enfants non baptisés et 200 premiers communiant, au lieu de 700, chiffre antérieur (2),

(1) *Réforme sociale*, organe de la Société d'économie sociale de Le Play, 54, rue de Seine, Paris (6^e).

(2) Ce chiffre nous a été communiqué par un vicaire général de Paris.

et encore que l'œuvre de Popincourt a baptisé 600 enfants dans un an.

Ces enfants n'avaient pas été triés pour cela, mais pris au hasard dans une foule compacte de petits enfants, accourus à l'appel des dames du monde qui offraient de leur donner des leçons de travail manuel. A l'ombre du travail, on avait glissé aux mères quelques mots de religion, qui avaient amené ces baptêmes.

Nous avons donc, ou nous aurons bientôt à Paris, une masse de 700 000 habitants, le quart de la population totale, indifférente ou hostile et vivant en dehors de l'Église ; une cité païenne ! Que dis-je ? ne sera-ce pas plutôt une cité sauvage, au témoignage du cardinal archevêque de Paris !

Je sais bien que ces faits douloureux s'expliquent en partie : les paroisses sont démesurément étendues dans ces parages et, quelque nombreux et dévoué qu'il soit, le clergé, nécessairement écrasé par le service matériel, ne peut atteindre que 15 ou 20 000 âmes sur 100 000. Les autres ne recevront jamais les rayons du soleil, c'est-à-dire de l'influence sacerdotale, *in umbra mortis sedent* ; ce qui, pour le dire en passant, démontre invinciblement la nécessité des ordres religieux.

Si encore Paris était une exception ! Mais non ! Car tout le monde sait qu'au point de vue chrétien, les campagnes du centre de la France et d'autres encore, se meurent si elles

ne sont déjà mortes. Après la première communion, et quelle communion ! l'enfant disparaît, pour ne revoir le prêtre qu'à son mariage ou à sa mort, si toutefois il l'appelle ; le prêtre célèbre la messe du dimanche devant quatre femmes et dix enfants, ce qui n'empêche pas, du reste, les habitants de vivre en bons termes avec lui, pourvu qu'il ne *leur parle de rien !*

Les villes, sans doute, valent mieux que cela : qui sait cependant au juste ce qui s'y passe, puisqu'on ne fait pas d'enquête et que, si on en fait, ce qu'on découvre est effrayant.

A Limoges, un prêtre éminent a trouvé, comme résultat de sept ans d'enquête, plus de 10.000 habitants non baptisés, et si fanatiques que des baptiseuses, enrôlées par lui, ont été cruellement battues pour avoir baptisé de petits enfants en danger de mort ; il les a rencontrées peu après, se traînant le long des murs, avec des béquilles ! (1)

(1) Ce chiffre a été contesté par un vicaire de Limoges. Faut-il l'abaisser à près de 4 000, comme le veut ce vicaire ? Ce serait peut-être une autre exagération, bien que ce dernier chiffre soit lui-même effrayant. On trouve en dix ans 16 956 naissances et 16 331 baptêmes. Différence 625. Restent les immigrants nés hors de Limoges ; sur eux il n'y a pas d'enquête. Dans notre première édition nous avons dit, sur le récit de personnes sérieuses, que M. le Curé archiprêtre de Bourges, avait fait une enquête et trouvé 500 enfants non baptisés dans un endroit retiré de sa paroisse. Ceci est une erreur. M. l'Archiprêtre n'a jamais fait d'enquête et croit pouvoir affirmer que les enfants non baptisés sont très peu nombreux : malheureusement des personnes qui voient les ouvriers de près, sont d'un autre avis, et l'enquête complète peut seule faire la lumière.

A Troyes, dans une œuvre de jeunes filles du peuple, un missionnaire découvrit que la moitié de ces enfants n'étaient pas baptisées (1). Quelles surprises nous réserveraient des statistiques rigoureusement établies !

Il en serait des Pâques comme des baptêmes. En effet, dans les meilleures villes, comme à Besançon (2), le chiffre des communians est de 1 500 sur 9 000 électeurs, alors qu'en Westphalie, il est de 85 pour 100 et en Pologne, dans les villes, de 95 pour 100 (3). Dans une foule de villes de 10 000 à 15 000 habitants, il n'y a pas 100 hommes à faire leurs Pâques. A Toulouse, dans la paroisse Saint-Sernin, sur 5 000 électeurs il y a 600 communians.

Nous tenons ce fait de M. le Curé de Colomiers, ancien vicaire à Saint-Sernin de Toulouse. A Colomiers, près de Toulouse, sur 500 électeurs, il y a 40 communians ; à Pibrac, il y a 30 communians sur 300 électeurs (enquête faite par l'auteur auprès du clergé local). Ces chiffres se retrouvent dans une foule de paroisses où la foi n'est pas encore morte. A Troyes, ville de 50 000 habitants, il y a 400 hommes pratiquants.

La certitude de ces renseignements n'est pas contestable et est d'ailleurs confirmée par un phénomène général. Un nombre immense

(1) Nous tenons ce fait de ce missionnaire lui-même.

(2) Chiffre fourni par les prêtres de la ville.

(3) Cf GYAU, *L'Allemagne religieuse*.

d'hommes, qui se disent catholiques, vivent en dehors de l'Église, de ses sacrements, de ses lois et de sa liturgie, et n'entendent jamais la parole de Dieu et votent aux élections contre l'Église qui les a baptisés, contre l'Église leur mère ! et travaillent à la détruire ou sont décidés à laisser faire.

Même parmi les catholiques, il y a bien du déchet : à côté de ceux qui croient et ne pratiquent pas, nous voyons, chose nouvelle, ceux qui pratiquent et ne croient pas, ou ne croient que ce qui leur convient, comme des protestants.

L'éducation religieuse n'est-elle pas souvent bien superficielle ? Si les grandes paroisses organisent pour les jeunes filles des catéchismes suivis et florissants, où sont et que deviennent ceux des garçons et des jeunes gens ? A force de *chauffer* les examens, ne néglige-t-on pas souvent d'une manière étonnante l'*unum necessariū* ? On se le demande malgré soi à la vue des renégats qui pullulent aux deux Chambres. Que de parents aveugles font, sans le vouloir, tout ce qu'ils peuvent pour déraciner la foi dans l'âme de leurs enfants ! Les uns brusquent les études pour gagner un an et escamotent l'année de philosophie, justement la seule indispensable pour l'âme, celle qui armerait ces jeunes intelligences contre les sophismes du jour. D'autres empruntent au prêtre ce qu'ils appellent

l'éducation et au lycée l'enseignement, c'est-à-dire souvent le poison moral de l'incrédulité ou de l'indifférence : ou bien encore ils exigent pour l'enfant le collège catholique, et pour le jeune homme, dont les passions s'éveillent, le Droit fait aux facultés de l'État, comme si l'enseignement erroné du droit n'était pas le plus dangereux de tous ! sans compter qu'ils forcent ainsi leur enfant à débiter dans la vie publique par l'abandon de son drapeau. Ou bien encore on soumet l'enfant de onze à seize ans à une discipline de fer et à dix-huit ans, à l'âge redoutable, on l'envoie seul à Paris, la bride sur le cou ! Les Anglais font juste le contraire : l'adolescent est moins contraint ; le jeune homme de 18 à 23 ans subit la forte discipline d'Oxford. C'est un point de vue que n'a pas saisi M. Demolins. Selon nous, la supériorité de la jeunesse lettrée anglaise sur la jeunesse lettrée française tient à la formation de la première à Oxford et à Cambridge et non, comme le veut M. Demolins, à l'éducation dans les écoles secondaires. M. Demolins s'est mépris du tout au tout.

La prédication qui, dans beaucoup d'endroits, semble réservée aux dames, devient à cause de cela même, dit le cardinal Bourret, *d'une faiblesse extraordinaire et tourne à la petite morale ou à la rhétorique*. De là sort un autre fléau : les auditrices, séduites par l'imagination, portent aux nues les médio-

crités dont elles s'engouent et contribuent à éterniser un genre lamentable, qui éloigne les hommes sérieux de la chaire chrétienne.

En résumé, parallèlement à la France catholique, grandit parmi les hommes une France sectaire antichrétienne et on se demande avec angoisse laquelle l'emportera. Voilà pour nous la grande question : la France restera-t-elle catholique ? Et si les hommes perdent la foi, comment la France la garderait-elle ?

Désormais la grande œuvre, l'œuvre qui devra passer avant tout, pour un prêtre et pour un catholique clairvoyant, sera de rendre aux hommes la foi, et de donner la première place à l'apologétique dans l'éducation de nos jeunes gens.

On a dit : si seulement les catholiques savaient s'unir sur les points essentiels et agir, ils seraient victorieux ; et cela est incontestable en beaucoup d'endroits. Mais en beaucoup d'autres, même unis, ils ne pourraient rien ; il est trop tard ; il faut d'abord convertir les électeurs. Que voulez-vous que fassent les catholiques à Limoges, par exemple, contre 10 000 païens non baptisés, qu'appuient probablement 20 000 païens baptisés ? Dans ces régions, un changement n'est possible qu'à longue échéance (1), quand de vrais apôtres nous auront refait un peuple chrétien.

(1) Un évêque français interrogé dernièrement par Léon XIII sur la possibilité d'un schisme en France, ré-

II

Les catholiques français ont-ils compris le grand danger que court leur Église et qu'ont-ils fait pour le conjurer ?

Assurément, ni le clergé, ni les laïques ne se sont endormis sur le bord de l'abîme. On a beaucoup travaillé, pas assez sans doute, puisque le mal subsiste, si étendu et si aigu ; mais assez cependant pour assurer de grands résultats. On a fait sortir de terre des milliers d'écoles primaires ; on a créé partout de vastes patronages, des merveilles, que l'État aurait copiées si on pouvait copier le prêtre qui en est l'âme ; on a enrôlé des régiments de catéchistes volontaires pour évangéliser les enfants du peuple ; on a complété le réseau des collèges secondaires et des écoles préparatoires aux grandes écoles ; on a organisé plusieurs universités catholiques ; on a fondé un grand nombre de journaux catholiques ; on a réformé sur un plan catholique des centaines d'usines ; on a ouvert beaucoup de cercles catholiques d'ouvriers, qui avaient au moins le mérite de poser résolument, quand personne à peu près ne s'en occupait, la question de l'évangélisation des hommes. De tous côtés

pondit : « Il n'y a plus assez de foi chez les hommes en France pour qu'un schisme prenne ! » — On saisira facilement ce que cet évêque voulait dire.

on sent frémir l'âme sacerdotale, qui s'émeut de l'état des hommes, et des lourdes responsabilités qui pèsent sur elle et commence à comprendre que, pour reconquérir la position, il faut des moyens nouveaux.

La création des Frères de Saint Vincent-de-Paul, congrégation de prêtres entièrement consacrés à l'évangélisation de la classe ouvrière ; des Petites Sœurs de l'ouvrier, des missionnaires diocésains de Paris et des groupes de jeunes prêtres délégués aux œuvres ouvrières des quartiers populaires, la multiplication dans les grands centres de chapelles de secours et d'hôpitaux catholiques ; l'adoption permanente dans plusieurs villes de carêmes d'hommes et de carêmes d'ouvriers ; la réforme de nombreuses paroisses sur un plan tout apostolique, comprenant la visite intégrale, la messe des hommes le dimanche et des conférences régulières pour les hommes (1) ; l'expansion rapide et la fédération des œuvres de jeunesse catholique ; tous ces efforts, très laborieux et très coûteux, disent très haut que l'idée d'une grande réforme dans l'apostolat a pénétré très avant dans le clergé. Déjà même en plusieurs villes, comme à Rennes, la rapide formation par milliers du bataillon de défenseurs du culte atteste combien, avec un peu de savoir-faire,

(1) Comme à Orléans, à Lorient, à Nancy, etc.

il serait facile au prêtre de grouper les jeunes gens et les hommes.

Ce sont les indices d'un grand travail, dont les lignes austères ne se dessinent pas encore nettement, mais sortent déjà de terre et annoncent de grandes proportions. Mais si énergique et si heureuse qu'elle ait paru, cette action des catholiques et du clergé n'était ni assez pratique, ni assez complète. Pas assez complète, parce que, dans l'ensemble, la charité française, qui est merveilleuse, consacre le meilleur de ses ressources au trou de la misère d'où rien ne peut sortir pour l'avenir et parce que les œuvres essentielles, la presse, les écoles techniques, les syndicats, les mutualités ne sont qu'un incident, au lieu d'être l'œuvre principale.

Pas assez pratique ni complète, parce que même dans les diocèses où quelques prêtres sont consacrés aux œuvres d'hommes, le nombre en est très faible (1) ; parce que souvent la prédication des hommes, quand elle existe, est ridiculement insuffisante ; quatre ou cinq réunions !! parce que d'ailleurs, dans presque toutes les villes, on s'est contenté pour la jeunesse ouvrière de patronages et

(1) Voir là-dessus les réponses désolantes reçues par le supérieur du petit séminaire d'Angoulême (Brochure citée plus haut). Il a désiré savoir combien de prêtres s'occupaient des hommes dans plusieurs diocèses. Quelquefois on lui a répondu : Il y en a un, il y en a deux ! quelquefois : Personne ne s'en occupe !!!

de cours professionnels du soir, ou de cercles, et que ces œuvres, si excellentes qu'elles soient, ne répondent pas aux nécessités de la situation et n'ouvriront jamais à l'ouvrier les carrières lucratives.

Pas assez pratique, parce que trop asservis aux méthodes et aux programmes universitaires, nos établissements secondaires libres n'ont pas assez tôt compris que, si l'éducation classique s'impose pour beaucoup, elle n'est pas faite pour tous et, souvent, ne s'accorde pas avec les exigences précoces de beaucoup de carrières commerciales et industrielles : et aussi parce que, là même où l'on brisait avec la routine classique uniforme pour tous, on n'aboutissait, en fait d'enseignement spécial, qu'à de mauvais pastiches de l'éducation latine et grecque, sans issue possible sur les carrières en question, parce que la formation n'est ni technique ni pratique.

Cette action des catholiques et du clergé n'était encore une fois ni assez pratique ni assez complète, parce que, décidément, ils n'ont pénétré bien avant ni dans la science, ni dans la grande industrie, ni dans le grand commerce.

Sur 50 000 prêtres, combien depuis soixante ans se sont fait un nom dans la science ? On les compte sur les doigts. Parmi les laïques catholiques, combien font de la science leur carrière ? Et cependant, que de jeunes catho-

liques auraient pour percer dans cette sphère des avantages inappréciables, du talent, du loisir et une fortune indépendante ! Sans compter les mille raisons qui devraient leur persuader de mépriser le servage humiliant des carrières officielles, où le jeune homme ressemble trop à un jeune lionceau, dont on lime les dents et arrache les griffes. Quant à la grande industrie, tous les hommes compétents constatent l'infériorité sensible des écoles industrielles et commerciales françaises, à tous les degrés, par rapport aux écoles allemandes.

Un exemple, entre beaucoup d'autres, cité par M. Étienne Lamy, *France du Levant* : en 1897, les 11 écoles supérieures de commerce, en France, avaient 611 élèves et les 21 écoles pratiques (très inférieures du reste) avaient 2 588 élèves. (Cf. *Budget de 1898*). C'est le dixième de ce que l'on trouve en Allemagne dans des écoles beaucoup mieux comprises.

Il y a en Allemagne 600 écoles de chimie élémentaires, d'où sont sortis 20 000 jeunes chimistes.

A Cologne, on trouve à la fois une école des arts décoratifs, une école industrielle, une école de métiers.

Chaque ville a constitué son enseignement en vue des industries spéciales : le nombre total des écoles techniques, dans les deux pro-

vinces du Rhin et de la Westphalie, dépasse la centaine (1).

Écoutons un savant distingué, l'abbé Vassart, de Roubaix : « Si on consulte les statistiques pour les différents pays européens avec lesquels il faut surtout compter au point de vue industriel, on verra qu'en France, la proportion des industriels et des commerçants est incontestablement plus faible que dans les autres pays, comparaison faite avec les carrières libérales et avec la légion des fonctionnaires ».

« Toutes les écoles en France répondant à des conceptions plus théoriques que pratiques, nous ont surtout formé une génération de parleurs, qui veulent réglementer le commerce et gouverner l'industrie sans souci de leur incompétence et cette autre génération plus nombreuse encore de fonctionnaires, qui n'ont pour idéal que de s'asseoir sur la chaise et de dormir sur l'oreiller de l'État ».

« L'Allemagne est en avance sur nous de dix ans, au point de vue des écoles techniques réellement pratiques, réellement préparatoires à l'industrie. Pourquoi l'Allemagne tient-elle l'Europe entière sous sa dépendance pour les matières colorantes ? Parce qu'elle a des chimistes habiles et nombreux qui donnent

(1) Cf. Georges BLONDEL, *La situation économique comparée de la France et de l'étranger* (Lecoffre).

confiance aux capitaux et créent des centres industriels de premier ordre » (1).

Nous croyons avoir beaucoup fait quand nous avons acheminé quelques jeunes gens vers l'École centrale ou vers l'École polytechnique. Mais, actuellement, cela ne mène pas loin, et comme le faisait observer M. de Lamarzelle, dans *le Correspondant*, en 1901, à moins d'être proche parent des directeurs ou d'avoir des connaissances très spéciales, on ne monte pas haut dans l'industrie. Nous connaissons un grand industriel, qui donne à son chimiste 44 000 francs par an ; mais ce jeune homme, élève de l'école Polytechnique, n'a conquis ce poste qu'après un stage laborieux à l'École de chimie de Zurich et dans d'autres écoles de perfectionnement. Eh bien ! ce sont ces postes éminents que nous ambitionnons pour les jeunes catholiques ; et s'y préparer et les conquérir, c'est ce que nous appelons pénétrer très avant dans la grande industrie. Trouvera-t-on mauvais que nous exprimions ici le regret que cela n'ait pas été fait ?

Mais, dira-t-on, peut-être ne le pouvait-on pas ! Si, on le pouvait, mais à la condition de sortir des chemins battus et ne pas *s'imaginer qu'on pourrait christianiser l'industrie simplement par des œuvres*.

Le prêtre éminent de Roubaix, que nous citons tout à l'heure, M. l'abbé Vassart, est

(1) Cf. l'Institut Roubaisien de l'abbé VASSART.

entré avec grand succès dans une voie nouvelle, créant de toutes pièces, à Roubaix, un Institut de jeunes patrons ou de fils de patrons de la grande industrie, avec cinq divisions ou ateliers 1° de filature et tissage, 2° de teinture avec apprêts et impressions, 3° d'électricité, 4° de mécanique, 5° de section commerciale, dirigés par cinq jeunes prêtres dont il a fait cinq savants. Dans chaque section, un enseignement complémentaire sur les services généraux des usines et un outillage supérieur, tenu très au courant des inventions, prépare des praticiens capables.

Ces jeunes patrons restent trois ans à l'Institut comme pensionnaires ou comme externes et passent quelques mois dans chaque atelier, et un an dans la section commerciale, ayant sous les yeux toutes les inventions remarquables, et initiés à tout progrès. Chaque jour, l'abbé Vassart préside un entretien familial, dit de bon sens, sur les questions religieuses. L'Institut délivre un brevet très recherché par les industriels.

Les internes paient 1 000 francs.

Le soir, et c'est comme la monnaie du haut enseignement, un jeune prêtre fait à 200 contremaîtres un cours fort apprécié qui mène à un brevet. Sa valeur est grande aux yeux des fabricants du Nord, bien qu'il n'ait aucune estampille officielle.

C'est parfait, mais pourquoi n'y a-t-il en

France qu'un abbé Vassart ? En attendant qu'il fasse école, c'est chose démontrée, le prêtre pourrait, s'il le voulait, pénétrer beaucoup plus qu'il ne l'a fait dans la grande industrie (1).

La méthode à suivre n'est pas de créer à grands renforts de presse et de vogue mondaine des œuvres retentissantes qui semblent faire grand en agissant superficiellement sur beaucoup d'unités vulgaires. Tout ce bruit, toutes ces dépenses, tous ces efforts infiniment louables mais sans but précis, n'aboutiront qu'à des déceptions. Une chose réussira, une seule : la méthode sévère et lente qui, sans jeter de poudre aux yeux, crée patiemment des élites et forme des cadres solides (2).

Qu'on nous permette un autre exemple. M. de Lamarzelle constatait l'an dernier que, déjà, le titre d'élève de l'École polytechnique ne suffit plus aux grands industriels. Un élève de l'École polytechnique ! disent-ils, nous en avons tant que nous voulons ! mais allez à l'étranger, en Amérique, à Londres, rapportez-en le brevet des Écoles d'application de la chimie à l'industrie qui s'y trouvent, et nous vous donnerons alors un poste important et lucratif.

(1) L'école d'ingénieurs, annexée à l'Institut catholique de Lille, en est une autre preuve.

(2) Deux jeunes gens envoyés par nous à l'école catholique d'arts et métiers de Lille en sont sortis cette année, pour entrer dans une grande métallurgie où on

On comprendra l'importance de la question quand on se rendra compte du développement inouï depuis quelques années, de la chimie industrielle. Pour en décrire les applications, un jeune savant, aidé par des collaborateurs, commença une sorte d'encyclopédie, et fut obligé de reconnaître que 100 volumes suffiraient à peine. L'ouvrage est commencé par livraison et coûtera 1 000 francs (1). — On peut aussi consulter l'histoire de la chimie et la bibliographie de la chimie, par l'américain H. C. Bolton (2).

Nous n'avons pas en France d'École d'application de la chimie à l'industrie. C'est une grande lacune dont le Gouvernement ne se préoccupe pas, absorbé qu'il est par la hideuse besogne de détruire les monastères et les collèges catholiques, foyers de piété et de science ! La belle occasion pour le prêtre de rendre à son pays un service éminent et de faire œuvre de grande portée ! Quelques élèves très distingués, sortis des premiers rangs des grandes écoles, deux laboratoires modèles, une belle bibliothèque et deux ou trois professeurs éminents, et, sans frais comparables à celui d'un collège, l'œuvre marcherait et percerait bientôt. — Au moment de mettre sous

leur a promis de les nommer après quelques années, chefs d'atelier, avec 8 000 fr. d'appointements.

(1) *Traité universel des applications de la chimie*, par M. GARÇON, ingénieur.

(2) *A select Bibliography of Chemistry*.

presse, nous apprenons que quelques hommes d'initiative vont ouvrir à Londres une école de ce genre. Heureusement, l'État qui gâte tout ce qu'il touche, ne s'en mêlera pas !

Quand verrons-nous les catholiques adopter ces tactiques simples et puissantes, et s'aidant de laïques distingués et formés avec soin en dehors des méthodes routinières, susciter les écoles techniques et pratiques, supérieures ou élémentaires, qui manquent à la France ? Pendant que les facultés et institutions de l'État, toutes paralysées, s'enlisent dans leurs erreurs incorrigibles, un vaste champ s'ouvre à l'activité de l'Église : la conquête de l'industrie est à ce prix (1). Ce n'est pas par des *œuvres* que nous la régènerons, c'est par des écoles que les familles catholiques, écartant des préjugés puérils et une morgue ridicule, prépareront sérieusement leurs fils aux carrières industrielles. Qu'elles rompent avec le fonctionnarisme ; qu'elles délaissent un peu les carrières libérales trop encombrées, qu'elles comprennent enfin qu'il y a mieux à faire que de pousser tous ses fils vers l'armée, qu'elles ouvrent à leurs fils la grande industrie non par les capitaux, ce qui est la mauvaise porte, mais par une compétence exceptionnelle, fruit d'études techniques intenses et prolongées, et elles ressaisiront l'influence qui leur échappe,

(1) Cf. la préface de M. GARÇON, *Traité universel des applications de la chimie*.

parce qu'elles ont agi sans tactique ni méthode.

Mais la plaie vive du catholicisme français, c'est l'apostasie des hommes moins dans les classes élevées que dans les sphères populaires des villes et des campagnes.

Y a-t-il un remède à cet état de choses et lequel ?

L'expérience répond que, dans maintes localités, les populations ont suivi les sectaires, parce qu'elles ont été abandonnées par leurs tuteurs naturels, les grands propriétaires. Ceux-ci ne faisaient plus que de rares apparitions, pour toucher leurs baux et, volontiers, le peuple leur eût jeté à la tête comme aux mauvais landlords d'Irlande, l'épithète injurieuse de *mangeurs de rentes*. D'autre part, et ce symptôme nous rassure un peu, partout où les propriétaires ont repris la tradition de la résidence et des relations paternelles avec leurs fermiers et la classe rurale, ils ont retrouvé cette royauté territoriale qui vaut toutes les influences et qu'ils n'auraient jamais dû abdiquer.

Voilà donc un premier remède : que les grands propriétaires vivent davantage sur leurs terres et s'occupent des populations qui les entourent.

Que les jeunes gens qui ont de grandes terres, cessent de troquer une indépendance royale et une influence certaine contre des

carrières brillantes mais sans portée, que du reste ils abandonnent souvent à leur mariage, et qu'ils se préparent à la carrière magnifique mais incomprise de l'agriculture par de fortes études techniques.

Un second remède, qu'il nous faudra renvoyer à des temps plus heureux, sera de multiplier dans les centres populeux les paroisses, les chapelles de secours, les maisons des ordres voués à l'apostolat et les religieuses qui visitent et consolent les pauvres, comme les Petites Sœurs de l'Assomption. Le clergé ne saurait s'en offusquer, puisqu'il ne suffit pas à la tâche et que, sur 100 000, 80 000 ou 70 000 âmes qui lui sont confiées, il est moralement impossible qu'il en atteigne plus de 20 000, alors que cependant toutes sont ses ouailles et ont le droit d'être évangélisées (1). *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Les petits, les abandonnés ont crié : donnez-nous le pain de la parole, le pain de l'Eucharistie et personne ne leur en donnait ! Quel cri déchirant que celui de ces âmes qui se damnent faute de prêtre !

(1) Ceci s'applique à plusieurs paroisses de Paris. Notre-Dame de Clignancourt a 103 000 âmes ; Sainte-Marguerite, 96 000 ; Saint-Ambroise, 84 000 ; Montrouge, 72 000 ; Saint-Joseph, 70 000. (Ces chiffres officiels sont au-dessous de la réalité). Ce remède paraît, dans les circonstances actuelles, une pure utopie, mais l'anarchie présente ne durera pas et quand la nation se ressaisira, elle comprendra qu'une église pour 120 000, pour 96 000 et pour 70 000 âmes, est un état de choses intolérable pour un peuple catholique.

Un troisième remède sera que le prêtre, comme l'on dit, *aille au peuple*. Or, aller au peuple, c'est avant tout combler cet abominable fossé qui, tous les jours, se creuse et s'élargit entre l'homme du peuple et le prêtre. Un prêtre de Paris nous écrit : quand je traverse les quartiers populeux qui s'étendent de la rue de Chateaudun à la gare de l'Est et à la gare du Nord, et de la gare du Nord et de l'Est à la barrière du Trône, je me dis : voilà des quartiers aussi inconnus au prêtre que Pékin ou Yokohama !!

Mais, pour combler l'horrible gouffre qui sépare le prêtre de l'homme du peuple, la première chose à faire c'est de visiter cet homme et de lui faire entendre la parole du prêtre : car, c'est chose trop évidente, partout des milliers d'hommes ne mettent jamais le pied à l'église, ou, s'ils vont à la messe, pour plaire à leur femme, n'assistent jamais au sermon.

Et ils ne vont pas au sermon, parce que l'église est trop loin, parce que l'on ne prêche pas à leur heure, parce que l'on ne traite pas les sujets qui les intéressent ; et, en effet, visiblement, tout l'effort de la prédication semble trop tourné du côté des femmes et il y a là toute une évolution nécessaire à faire, toute une orientation nouvelle à donner au zèle du prêtre.

A ce propos, qu'on nous permette une pe-

tite anecdote, recueillie par nous sur les lèvres d'un dominicain français. Ce Père avait prêché une retraite à Londres, à des religieuses françaises. Après la retraite, il visita la ville et, tout d'abord, s'égara. Il fut remis sur son chemin par un gentleman très bienveillant qui s'offrit à lui montrer Londres. Quand on se sépara, le gentleman dit au Père qu'il avait quelque chose à lui dire, mais n'osait le faire. « Comment donc, répondit le Père, vous pouvez tout me dire ! — Eh bien ! dit le vieillard, j'ai beaucoup voyagé en France et j'ai remarqué que les prêtres de France s'occupaient trop des femmes et pas assez des hommes ! » La leçon est bonne à recueillir.

Elle n'est cependant pas aussi nécessaire partout, et j'aime à le dire, à Paris moins qu'ailleurs, depuis que le jeune clergé est entré résolument en campagne sous l'impulsion de son archevêque. Dans beaucoup d'endroits, on a fait des avances aux hommes ; on les a visités, et, au lieu de loups, on n'a trouvé que des agneaux. On les a appelés le dimanche à une messe d'hommes et ils sont venus ; à un carême d'hommes, et ils sont venus ; à des missions, et ils sont venus et se sont convertis par centaines. Dans quelques paroisses, comme dans celle de Saint-Pierre-de-Chaillot à Paris, les religieuses visiteuses de malades ont si bien pris dans le peuple, que pas un mourant ne leur échappe et ne part sans les

sacrements (1). En 1898, les Petites Sœurs de l'Assomption de Paris ont ramené à la pratique des sacrements 600 hommes visités par elles.

On peut donc agir sur les hommes et par conséquent tout n'est pas perdu ; seulement, il n'y a pas de temps à perdre et il ne faudrait pas donner des missions tous les cinquante ans, comme à Arras, ou tous les soixante-quatorze ans, comme à Lunéville !

On s'est alors trouvé en face d'une difficulté facile à prévoir : on a très vite senti que, pour tenir en haleine des auditoires d'hommes, il faut au prêtre des connaissances spéciales et des études approfondies (2), que les hommes ne se paient pas de mots et ne mordent qu'aux sujets qui les intéressent ; qu'il est d'ailleurs inutile de demander aux grands séminaires plus qu'ils ne peuvent donner ; que, par la force des choses, vu le milieu où se recrute le clergé, la moyenne des études ne pourra jamais s'y élever très haut ; que la vraie science ne peut s'acquérir que dans une université, dans une atmosphère de suréminence intellectuelle.

L'œuvre des Universités catholiques et des

(1) Détail confirmé par M. le curé de Chaillot. A Saint-Pierre de Caen, à Notre-Dame de la Gare à Paris, dans les paroisses de Nancy, dans beaucoup de paroisses de Lyon et ailleurs, on a établi des carêmes d'hommes avec un vrai succès.

(2) Cf. *Le renouvellement intellectuel du clergé français au XIX^e siècle*, par le P. A. BAUDRILLARD, Paris, 1903.

hautes études dans le clergé est donc le nœud de la réforme de l'apostolat que nous prêchons ; mais, hélas ! elle est peut-être celle que les catholiques de France comprennent le moins, celle pour laquelle leur bourse, toujours si largement ouverte à mille misères matérielles, reste obstinément fermée. Et cependant, les hommes les plus éminents du clergé depuis cent ans n'ont cessé de dénoncer le danger que Lacordaire appelait si bien *le péril d'une Église sans docteurs*. Jean Marie de Lamennais, dans son *Mémoire sur l'Église de France*, l'abbé Bautain, le P. Gratry, le P. Matignon, Mgr d'Hulst, le cardinal Perraud ont répété le même avertissement.

Eh bien, si les catholiques ne veulent pas comprendre que souvent leurs aumônes font fausse route et que, sans négliger la misère des corps, il faut avant tout guérir les intelligences et les cœurs, former des apologistes redoutables aux ennemis de la foi et des *leaders* puissamment armés, il n'y a rien à faire de grand. Si les catholiques riches et influents font à l'Hospitalité de nuit des dons princiers de cent mille francs et ne se préoccupent pas des hautes études des catholiques, c'est à désespérer de l'avenir du catholicisme en France.

Ajoutons cependant que, depuis trente ans, de grands efforts ont modifié la situation et donné à nombre de Prêtres une éducation

supérieure rigoureusement scientifique. Les congrès scientifiques des catholiques, l'œuvre pour l'encouragement des études supérieures dans le clergé, les grades élevés conquis par nombre de prêtres, l'ensemble des revues éditées par les religieux et par le clergé français, comme les *Études*, la *Revue biblique*, la *Revue des questions historiques* et celle des *questions scientifiques*, certaines publications comme le *Dictionnaire de la Bible* de l'abbé Vigouroux, et le *Dictionnaire de Théologie* de l'abbé Vacant, sont des preuves évidentes d'un mouvement en avant qui, certainement, s'accentuera, et que nous enregistrons avec joie.

III

Après avoir ainsi fait large part à l'apostolat des hommes en général, il sera bon d'étudier de près celui des ouvriers parce que c'est le plus pressé.

Mais ici, plus qu'ailleurs, il faut se faire un esprit ouvert et large et ne pas se traîner dans les vieilles ornières.

Avant tout, comment ramener la classe ouvrière, si on ne la connaît pas et comment la connaître, si on ignore les fléaux qui la désolent, et les revendications justes ou injustes qu'elle a prises à cœur ? Étudier ces questions

à fond est une excellente manière d'aller au peuple.

Il y a en France 4 300 divorces par an dans les classes laborieuses (7 700 en tout) et souvent, un quart de la population ouvrière vit dans le désordre. C'est un premier sujet d'étude : le bilan moral des ouvriers.

La classe ouvrière perd chaque année en France, rien que par l'alcool mortel qu'elle boit, la somme colossale de 1 500 000 000 (1), jetée en pâture à la maladie, à la folie, 1 000 000 000 en débauche, et beaucoup d'ouvriers dépensent dix sous par jour en tabac. Autre sujet d'étude, l'hygiène et l'épargne chez les ouvriers (2). Si la Suède, si la Norvège, si l'Angleterre récemment ont enrâyé l'alcoolisme par des lois sévères et ingénieuses, pourquoi l'opinion ne forcerait-elle pas la France d'entrer dans cette voie ?

Si la criminalité générale prend chez les travailleurs adultes des proportions effrayantes, elle devient, chez les enfants au-dessous de vingt ans, monstrueuse et, phénomène inouï jusqu'ici, ces dernières années ont enregistré pour douze mois 91 suicides d'enfants au-dessous de seize ans ! Troisième sujet d'étude : l'enfance criminelle (3).

(1) Cf. D^r ROCHARD, *l'Hygiène sociale*.

(2) Cf. un bel article sur cette question par M. KELLER dans *le Correspondant*.

(3) Cf. sur cette question, les belles études de M. JOLY sur la criminalité et sur l'enfance criminelle.

Un prêtre de Lyon transporte en Tunisie à la campagne des centaines de petits vagabonds de Lyon et les régénère par le travail des champs ; un prêtre anglais confie à des familles canadiennes des enfants abandonnés de Londres et de Liverpool. Ce sont des exemples à méditer.

À côté des fléaux qui déciment la classe ouvrière, ses revendications. Que le prêtre et l'homme d'œuvres ne les acceptent que sous bénéfice d'inventaire, cela doit être. Mais pourquoi les repousseraient-ils *a priori*, si parfois elles sont fondées ?

Or, quelques-unes sont absolument légitimes, et alors pourquoi le prêtre intelligent rejetterait-il cette clé qui, peut-être, lui ouvrira le cœur de l'ouvrier ? Est-ce que beaucoup d'usines ne sont pas des enfers ? Est-ce que quatre-vingts patrons chrétiens du Nord n'ont pas réformé leurs manufactures d'après les principes émis par Léon XIII ? Au prêtre de propager ce mouvement.

Sans exalter en rien les ambitions malsaines de la démocratie, sans donner ni dans le socialisme, ni dans le socialisme d'État qui y mène, le prêtre, défenseur-né du droit, prendra parti pour l'ouvrier, quand la justice sera de son côté ; or, ce cas se présente plus souvent qu'on ne pense. Et d'ailleurs, en dehors de la question de justice, le prêtre doit désirer « que les inégalités sociales s'atténuent,

« tempérées à la fois par une meilleure réparation des avantages matériels et par une charité plus discrète et plus ingénieuse », comme le dit fort bien M. Octave Noël (1).

Si la femme reçoit pour un travail de seize ou dix-sept heures un salaire dérisoire ; si son salaire est dévoré par un mari paresseux et débauché, sans qu'elle ait le droit de réclamer ; si le mari prélève sur son propre salaire de 7 ou 8 francs, 2 francs pour sa femme accablée d'enfants et en garde six pour faire ripaille, ne sont-ce pas là des questions évidentes de justice et de charité ?

Autre exemple : On peut voir par la belle enquête que M. Féron-Vrau a faite sur les logements ouvriers de Lille (2), que les règlements de police et d'hygiène, si strictement observés pour les quartiers riches, sont lettre morte quand il s'agit de quartiers ouvriers. Question de justice et de charité, où le prêtre pourra sans inconvénient tenir pour les travailleurs.

Si les formalités du mariage sont coûteuses au point d'avoir arraché à un portier de Paris cette exclamation : nous autres, nous ne nous donnons pas ce luxe-là ! si la jeune fille du peuple n'est pas assez défendue par la loi qui, cyniquement, réserve ses faveurs au séduc-

(1) *Le socialisme et la question sociale.*

(2) Enquête sur les logements ouvriers de Lille, 1 vol. in-8°. — Lille. Un petit chef-d'œuvre !

teur, le prêtre ne pourra-t-il pas s'associer aux hommes éclairés qui dénoncent cette situation et en proposent le remède ?

Il y a cent et une questions à propos desquelles, sans lâcher un principe, le prêtre peut aller au peuple et se faire son champion.

Mais ce serait par contre une détestable tactique de consentir, sous prétexte d'aller au peuple, à l'abandon de certains principes. Or, c'est lâcher les principes que de sourire à certaines théories qui sapent le droit de propriété, tendent à remplacer la charité par la revendication de droits chimériques, déclarent déchu de son droit le propriétaire qui n'observe pas le devoir social, cherchent dans ce devoir la base et la raison d'être du droit de propriété, et insinuent dans un jargon fait exprès, que celui-ci est un droit relatif, non absolu ; proposition du reste contraire à l'enseignement de Léon XIII dans sa Bulle sur les ouvriers : (L'abbé Naudet, *Premiers principes de sociologie*).

C'est sacrifier au socialisme d'État et, par conséquent, au socialisme tout court de vouloir diminuer les inégalités sociales par l'action de la loi, de soutenir que l'État a le droit de corriger la répartition des fortunes par l'impôt, de faire des assurances une dette sociale qui donnerait à l'ouvrier vieilli ou infirme une action contre la société, de substituer à la charité l'assistance par l'État, nou-

veau fléau souvent pire que les autres, et de chercher le remède à la crise sociale, non dans la régénération de la famille, non dans la permanence du foyer et de la propriété petite ou grande, non dans la chasteté de la femme, dont Le Play a dit : sans elle pas d'épargne ; mais dans une série d'interventions de l'État, presque toujours chimériques ou dangereuses.

Le Saint-Père, dans sa récente Encyclique sur la démocratie chrétienne, a hautement dénoncé ceux qui ne pensent pas pouvoir aller au peuple, sans s'affubler de je ne sais quelle démocratie de mauvais aloi, qui ne couvre qu'un socialisme raffiné.

Dans votre démocratie, leur dit-il, il y a deux choses : l'étiquette et ce qu'elle couvre.

L'étiquette de démocratie, vous pouvez la conserver, à condition de l'exorciser, d'en retirer toute allusion politique, pour ne lui laisser que le sens d'une bienveillance générale à l'égard des classes populaires. *In re præ-senti, sic usurpanda est, ut omni politica notione detracta, aliud nihil significatum præ se ferat, nisi hanc ipsam beneficam in populum christianum actionem.*

Quant aux choses que couvrait l'étiquette, continue l'Encyclique, nous devons vous déclarer qu'elles ne valent rien. Gardez donc le mot, si cela vous plaît, et encore en le purifiant, mais changez ce que vous col-

portez à l'abri de cette enseigne séduisante.

Ne dites donc plus que, pour être démocrate chrétien, il faut être républicain, ce qui est doublement faux et en théorie, puisque la démocratie chrétienne fait abstraction de toute idée politique, et de fait, puisque les pays où la démocratie chrétienne a plus de vogue, sont des contrées monarchiques et aristocratiques, comme la Belgique.

Ne dites pas non plus que la démocratie chrétienne est un régime où le peuple gouverne en faveur du peuple, puisque tout régime où le pouvoir se mettrait au service d'une classe privilégiée, serait une tyrannie monstrueuse. *A democratia christiana removendum est illud offensionis caput, quod nimirum in commodis inferiorum ordinum curas sic collocet, ut superiores præterire videatur, quorum tamen non minor est usus ad conservationem perfectionemque civitatis.*

Vous n'oublierez pas, continue le Pape, que si la démocratie chrétienne soulage la misère, son ressort le plus puissant, son âme, c'est la religion, sans laquelle, même économiquement, tous les efforts avorteraient.

Gardez-vous donc de croire que la question sociale soit purement économique, puisqu'elle est avant tout morale et religieuse.

Vous ne croirez donc pas avoir tout résolu par des règlements de salaires, puisqu'il est avéré que, même avec des salaires élevés

sans sagesse, sans modestie, sans tempérance et sans chasteté, il n'y a ni épargne, ni aisance.

Vous ferez également fausse route si, préoccupé de certaines revendications, vous voulez tout ramener à une question de justice et reléguer la charité dans l'ombre. Souvenez-vous que par elle-même, la justice n'est pas un lien social, qu'isolée de la charité elle divise et aigrit plus qu'elle n'unit, et que, d'ailleurs, la charité est l'arome céleste qui préserve la justice de la corruption.

Allez donc au peuple, conclut le Saint-Père, mais allez-y éclairés par ces grands principes, sans quoi vous risquerez de faire plus de mal que de bien (1).

Ceci dit sur la préparation lointaine du prêtre et de l'homme d'œuvres à l'apostolat des classes laborieuses, il convient d'aborder la question des moyens d'action.

Il y en a beaucoup, mais forcé de nous resserrer dans d'étroites limites, nous ne pouvons parler ici que des principaux, et d'ailleurs nous avons déjà traité à fond (2) plusieurs sujets qui se rattachent à la même question, comme le *foyer de l'ouvrier*, la *réforme des habitations ouvrières*, les *garanties de la propriété*, les *associations ouvrières*, l'*école pro-*

(1) Cf. Conférence de M. l'abbé MILLOT sur le jeune clergé et les études sociales — au Congrès de la Société d'économie sociale, 1902.

(2) Cf. *Etudes Religieuses*, passim.

fessionnelle. Nous ne pourrions y revenir sans nous répéter. Que *le lecteur nous permette* de le renvoyer à ces articles et de ne l'entretenir aujourd'hui que de trois moyens de propagande et de réforme : la presse, les syndicats catholiques ouvriers et l'éducation professionnelle.

Dire que la presse exerce partout, et en particulier sur le peuple, une influence redoutable, est une banalité ; autant dire que l'atmosphère influe sur nos poumons, le milieu sur nos dispositions physiques ou morales.

Si la presse est si puissante, qu'on a pu l'appeler le *quatrième état*, pourquoi le clergé et les hommes d'œuvres s'en préoccupent-ils si peu ? Depuis cent ans, une feuille catholique, une seule, a eu un vrai succès et a tiré à plus de 500 000 exemplaires, et combien compte-t-on de grands journaux franchement catholiques ? La position est cependant infiniment meilleure qu'aux jours de triste mémoire, où les catholiques n'avaient d'autres représentants que *l'Univers* et *l'Ami de la religion* ! Nous n'oublions pas non plus que, pour les Revues catholiques, le progrès est immense et incontestable, que nos Revues théologiques, philosophiques, scientifiques, historiques et littéraires peuvent lutter avec avantage contre les Revues mondaines, et que, d'ailleurs, la *Revue des Deux-Mondes* est baptisée, ainsi que le *Journal des Débats* !

Mais cependant, disons-nous bien pour stimuler notre zèle en un point de si grande importance et si peu compris, que nous sommes encore loin de compte avec les catholiques allemands, qui nous montrent 450 journaux quotidiens, dont 107 polonais, et 300 paraissant deux fois le jour et ayant de 10 000 à 80 000 abonnés. Nous n'avons en France rien de pareil, parce que nos catholiques, toujours un peu frondeurs et légers, n'ont jamais voulu comprendre que, porter son argent à l'ennemi, c'est trahir, et parce que surtout nous n'avons pas su en France, comme en Allemagne, faire de nos œuvres et de nos associations catholiques des moyens de propager la presse catholique.

D'un autre côté, la presse catholique aurait plus de succès, si elle était plus nourrie de faits, et moins déclamatoire, mieux écrite et plus exactement renseignée sur les faits économiques dont, par un aveuglement incompréhensible, elle abandonne le monopole à ses adversaires. Que de catholiques nous disent : Je suis forcé de m'abonner à tel journal que je déteste, parce que, lui du moins, me renseigne exactement sur la bourse, sur les marchés, sur les faits économiques et sur les publications importantes !

Sous ce rapport, l'insouciance de la presse catholique est infantine et pire encore.

Même contraste entre catholiques et libres-

penseurs pour la question des syndicats ouvriers. Nous entrons en ligne, quand toutes les positions sont prises par l'ennemi. Nous le laissons exploiter en grand la loi de 1884, réunir ses forces éparses, encadrer et entraîner les indécis, quand rien ne nous empêche d'en faire autant. Assurément, la loi sur les Associations est détestable, mais sur cette question particulière des associations laïques, elle nous assure libre jeu si nous voulons en profiter.

Cette question des syndicats ouvriers est de la dernière importance et contient en germe la solution des questions les plus délicates que soulève la question sociale.

« *Vous aurez beau élever des ouvriers chrétiens, nous écrit un industriel très distingué, si vous ne les réunissez pas en syndicats, ils seront dévorés par les syndicats rouges.*

L'action bienfaisante des syndicats jaunes, dans la dernière grève de Montceau-les-Mines, donne à ces paroles l'autorité d'une expérience très remarquable (1), et nous nous réjouissons de les voir arriver si rapidement au chiffre de 337 (2).

La question des retraites ouvrières est un

(1) On sait que la dernière grève de Monceau-les-Mines, qui dura cent un jours et coûta aux ouvriers, en déboursés et en pertes de gains, plus de 3 000 000, fut enrayée par l'influence des syndicats jaunes.

(2) Cf. *Le Temps*, 17 février 1901, discours prononcé au banquet des syndicats jaunes ; ils étaient 7 alors ; ils sont maintenant 337. Ces chiffres sont pleins d'espérance.

gros nuage à l'horizon et on ne peut se dérober à la nécessité de la résoudre et — heureusement, — jusqu'ici tous les efforts pour la trancher, en constituant par l'action de l'État une classe de privilégiés, ont avorté.

Nous maintiendrons toujours que la seule issue raisonnable, c'est le développement des sociétés mutuelles, appuyées si l'on veut par l'État, bien que pour nous la liberté suffise. Ces sociétés sont l'organisme naturel dont nous devons attendre la solution d'un problème si épineux. La Belgique l'a compris et a fait de la *liberté subsidiée* le principe dirigeant de sa nouvelle loi : Aide-toi, le Ciel t'aidera ! L'effet ne s'est pas fait attendre, aussitôt les Sociétés mutuelles ont passé du chiffre de 2000 à celui de 5000.

Les projets entachés de socialisme que préconise le Gouvernement seraient un désastre pour l'État et pour la classe ouvrière elle-même. En tout état de cause, et surtout s'ils comprenaient les ouvriers agricoles, qu'on n'a pas le droit d'exclure, ils seraient la ruine des finances publiques, violeraient la liberté qu'a chacun de faire de son argent ce qu'il veut, tueraient l'initiative, supprimeraient l'effort, dessécheraient l'épargne, et détendant tous les ressorts qui font les pays virils et riches, nous *feraient* une race de mendiants habitués à vivre aux dépens d'autrui.

Dans la *mutualité et la coopération*, nous

avons au contraire tous les éléments de progrès. Qu'on me permette de citer un exemple tout récent : une société toute jeune, puisqu'elle n'a que huit ans d'existence, *l'Avenir du Proletariat*, a déjà groupé sur ces bases plus de 60 000 adhérents et capitalisé plus de 3 000 000 placés en immeubles à Paris et en propriétés en Touraine, destinées aux orphelins, aux écoles ménagères et d'horticulture, etc. (1).

Or, ces sociétés ne sont vivaces et fécondes que parce que l'État ne s'en occupe pas.

Voilà pour nous, catholiques, la voie toute tracée : syndiquons par professions et associations nos ouvriers. Pour cela les anciens élèves des Frères, si nombreux partout, nous fourniront des cadres précieux. On en a profité à Paris, et le premier syndicat d'anciens élèves des Frères, celui des employés de commerce, compte 1 500 adhérents. Au numéro 44 de la rue des Petits-Carreaux on a fondé 14 syndicats d'ouvriers, anciens élèves des Frères, réunis par professions et qui comptent 6 000 adhérents.

C'est un succès ! Au bravo ! bien sincère que nous adressons aux Frères, nous permettra-t-on d'ajouter tout bas : que n'a-t-on commencé plus tôt et, ce qu'on fait si bien à Paris, que ne le fait-on pas partout !

Pour la classe ouvrière, comme pour la

(1) Cf. *La Réforme sociale*, janvier, février et mars 1902.

classe moyenne, l'œuvre par excellence, c'est l'éducation technique ou professionnelle du jeune ouvrier.

On s'étonne parfois du peu de résultat que donnent les écoles primaires. Nous croyons que c'est à tort : les écoles primaires donnent ce qu'elles peuvent et, dans leur sphère, elles réussissent admirablement. Mais il ne faut pas leur demander de former des ouvriers chrétiens ; pour en avoir, il faut les élever.

Les collèges secondaires catholiques ne réussissaient pas davantage à nous donner des officiers chrétiens de terre et de mer ; pour en obtenir, il a fallu les élever : nous l'avons fait, et aucun apostolat n'a été plus fécond.

L'apostolat des ouvriers donnera des fruits tout aussi savoureux, quand nous nous déciderons à appliquer des méthodes analogues.

Le régime démocratique, en accordant un vote à chaque ouvrier, a allumé en lui des ambitions qui ne s'éteindront plus ; ces ambitions, l'industrie moderne les flatte, en leur ouvrant une foule de carrières lucratives, mais inabordables, sans la formation intense et spéciale de l'école technique.

Eh bien ! que le prêtre se mette à la tête de ce mouvement, et offre à l'ouvrier les écoles dont il a besoin pour monter, et alors il aura des chances d'être bien regu.

En attendant, l'État franc-maçon fera ce que nous refuserons d'entreprendre, il séduira les enfants d'élite de nos patronages, les entraînera à ses écoles industrielles et ne nous laissera que ceux qui ne peuvent réussir, les parias. L'avenir temporel du jeune ouvrier demande l'école technique : aucun apprentissage, aucune école du soir ne peut suppléer ou remplacer cette formation. L'âme du jeune ouvrier l'exige également.

Voilà cent ans que nous nous traînons dans cette erreur : nous élevons des ouvriers qui votent contre nous.

Comment se fait-il qu'ayant élevé tant d'ouvriers, nous comptons parmi eux si peu de vrais chrétiens ?

La réponse est bien simple : à treize ans, nous les abandonnions ; c'était une méprise mortelle, car c'est justement de treize à dix-huit ans qu'il faut retenir le jeune ouvrier sous l'influence du prêtre, qui est alors surtout pénétrante et durable.

Pour conjurer cette espèce de banqueroute de l'école primaire, on avait inventé le patronage : mais il ne prévient pas les dangers de l'atelier et, *professionnellement*, ne mène à rien (1). Quant aux cours du soir, ils ne

(1) Cf. *Réforme sociale*, 1^{er} mai 1903 : *Une réforme des patronages* par le Directeur du patronage des Philippins à Rouen. L'auteur y donne d'excellents conseils sur la formation du chrétien par une foi éclairée et raisonnée ; sur la formation du chrétien lutteur et apôtre par le

peuvent suffire que pour les petits métiers. Il faut pour les métiers nouveaux et lucratifs une formation autrement intense et technique.

Ici, d'ailleurs, la question se compliquait : on n'avait pas songé au contre-maître ; or le contre-maître, c'est l'influence décisive des ateliers, comme le sous-officier celle de la caserne.

Pour avoir des contre-maîtres chrétiens, il faut une école catholique d'arts et métiers et, pour avoir une école catholique d'arts et métiers, il faut des écoles élémentaires de mécaniciens. C'est un engrenage dont on ne peut supprimer aucun rouage.

Nous le sentons, pour être complet, ce travail devrait passer en revue beaucoup d'autres moyens de régénération et d'apostolat. Nous n'avons parlé ni de la lutte contre l'alcoolisme et contre la débauche, ni de la restauration du foyer, ni de l'amélioration des logements ouvriers, ni du rétablissement du dimanche ouvrier, ni de la restauration des chants populaires à l'église et de la musique vraiment religieuse, avec exclusion des chants d'actrices et de femmes, ni des catéchismes aux adultes, ni de la formation dans le peuple des habitudes d'épargne, ni de la diffusion du tiers-ordre de saint François parmi les cercle d'études sociales ; sur la formation du corps, par un sport modéré ; sur la formation économique par la mutualité ; sur la formation du cœur et du futur mari chrétien.

hommes. Ces questions nous entraîneraient trop loin et ont d'ailleurs été parfaitement traitées ailleurs dans beaucoup de Revues : comme la *Réforme sociale*, les *Études*, le *Correspondant*, la *Revue des Deux-Mondes*. Nos lecteurs nous permettront de les renvoyer à ces travaux.

Avant de prendre congé de nos auditeurs, résumons à grands traits les principales idées de cette conférence.

Ne nous faisons pas d'illusion et ne nous endormons plus sur cette idée : la France est un pays catholique, tout finira par s'arranger ! Certainement le catholicisme est encore plein de sève en France et, s'il a fait de grandes choses au xix^e siècle, il en fera de plus grandes encore au vingtième. Mais, s'il a gagné du terrain dans les sphères supérieures, il en a perdu beaucoup plus dans les classes moyennes et populaires, surtout chez les hommes.

Voilà le danger : cette masse d'hommes qui vote contre l'Église ; ce gouffre qui se creuse entre le prêtre et les hommes.

On a fait de grands efforts pour les regagner et souvent avec succès. Mais ces efforts ont trop laissé de côté des sphères fort importantes, comme le commerce et l'industrie ; et là même où ils étaient le plus énergiquement concentrés, ils n'étaient ni assez com-

4 L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU XIX^e SIÈCLE

plets, ni assez méthodiques, ni assez habiles, nous l'avons prouvé par plusieurs exemples saisissants.

En tous cas, il importe de nous préoccuper des classes moyennes et populaires, car c'est là que le danger paraît plus pressant.

Maintenant que nous avons sondé la plaie, nous pouvons indiquer plusieurs remèdes d'une efficacité reconnue, comme la résidence et le patronage chrétien des grands propriétaires à la campagne, la multiplication dans les quartiers populeux des paroisses, des chapelles de secours et des maisons religieuses et en particulier des religieuses qui visitent les malades, comme les Petites Sœurs de l'Assomption : une orientation différente de l'apostolat, tourné désormais de préférence vers les hommes ; le rapprochement entre le prêtre et l'homme du peuple et la visite des familles. Ajoutons l'étude et la défense des véritables intérêts des classes laborieuses ; l'apostolat spécial par la presse, par la création des différentes associations et syndicats et par l'école catholique d'instruction technique.

On le voit, si le mal est grand, les moyens ne manquent pas pour le combattre et pour le vaincre, et nous n'avons pas le droit de dire : « il n'y a rien à faire », avant de les avoir au moins essayés. Il y a 50 000 prêtres en France. Que 10 000 entreprennent résolument cette croisade et nous constaterons bientôt de

grands changements ! Les résultats obtenus partout où le prêtre et l'homme d'œuvres ont adopté ces tactiques nouvelles, nous sont un gage du succès qu'aurait une action plus étendue et mieux concertée. Voilà le sujet tout trouvé de réunions sacerdotales et de congrès dont personne ne contestera l'utilité : comment ramener les hommes à l'église et à la pratique de la religion ?

En tous cas, agissons et rendons-nous ce témoignage que, pour écarter de la France les épreuves terribles qui la menacent, nous n'avons épargné ni notre peine, ni notre temps, ni notre argent, ni aucun autre des moyens d'influence mis à notre disposition par la Providence.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

J. DE MAISTRE, t. VIII, p. 480, édit. 1884, *Lettre à M. le marquis de *** sur la fête séculaire des Protestants 14 janvier 1818.*

« Je ne m'avise point de faire le prophète, mais le pays des hypothèses et des probabilités appartient à tout le monde et chacun est libre de s'y promener.

La fermentation germanique est au comble, le protestantisme chancelle visiblement sur ses bases et manifeste à tous les yeux le grand symptôme de mort pour toutes les institutions et associations imaginables, je veux dire la défiance de leurs propres forces et je ne sais quel tâtonnement inquiet qui cherche des appuis et ne saisit que l'air. Les plus grandes conversions ont frappé tous les yeux ; une infinité d'autres moins visibles sont d'autant plus importantes qu'on ne les aperçoit point encore. Les préjugés se dissipent, les haines s'éteignent, le catholicisme en Angleterre lève déjà un pied respectueux pour franchir le seuil du Parlement ; tout annonce un changement général, une révolution magnifique.

SECONDE CONFÉRENCE

L'État du Protestantisme en Allemagne. — Notes tirées du livre : *Which is the true church ?* by C. F. B.-A. London B. et Oates, 1883.

M. Samuel LAING, presbytérien Ecossais, dit dans *Notes on the german catholic church*, London 1845 :

« The Lutheran and Calvinistic churches in Germany and Switzerland are in reality extinct. The sense of religion, its influence on the habits observances and life of the people is alive only in the Roman catholic population.

Cf. *Notes of a Traveller* 1^e Série ch. IX and XVII by Samuel Laing.

Cf. *Freethinking, Its history and tendencies* (Quarterly Review, July 1864).

M. Baring-Gould écrit en 1879 : *Germany past and present* : « Throughout Germany 14 out of 100 persons attend church on Sunday. In the town of Darmstadt, only three in a hundred ; in Darmstadt, out of 100 marriages 34, in Offenbach 48, in Worms 44, are celebrated before the Registrar alone ».

Le correspondant du Times à Berlin écrit dans un livre intitulé : *Religious thought in Germany* : « The

« vast majority of the protestant middle classes and even
 « a large portion of the lower strata of society, are
 « estranged from the religion of their ancestors — the
 « majority of educated gentlemen in Germany, are
 « estranged from the dogmatic teaching of the Chris-
 « tian Creed, and only a small portion of the latter,
 « attends divine service ».

La fameuse Revue d'Edimbourg, octobre 1880 : « The
 « land which was the cradle of the Reformation, has
 « become the grave of the Réformation. All compara-
 « tively recent works on Germany, as well as all perso-
 « nal observations tell the same tale : — Denial of every
 « tenet of the protestant faith among the thinning
 « classes and indifference in the masses are the positive
 « and negative agencies beneath which the church of
 « Luther and Melanchton has succumbed ».

Si on consulte les *Yarhbücher für national OEkonomie und statistics* 1875, *Germany past and present* :

L'athéisme, le socialisme, le divorce et l'immoralité
 se sont développés à qui mieux mieux dans les con-
 trées protestantes d'Allemagne.

En Prusse, les naissances illégitimes sont de	9 p. 0/0
En Brandebourg (protest.)	— 10,9 p. 0/0
En Pomeranie (protest.)	— 10 p. 0/0
En Schleswig-Holstein (protest.)	— 9,6 p. 0/0
En Westphalie (pays cath.)	— 2,7 p. 0/0
Dans les prov. du Rhin (cath.)	— 3 p. 0/0
A Berlin	— 13 p. 0/0
A Magdebourg	— 9 p. 0/0
A Coblentz (cath.)	— 2,7 p. 0/0
A Aix-la-Chapelle (cath.)	— 2,2 p. 0/0
A Trèves (cath.)	— 2,3 p. 0/0

Voici une statistique des suicides :

		<i>Catholiques</i>	<i>Protestants</i>
Bavière	1866-67	56,7 par million	132,7 par million
Prusse	1869-71	69 —	147 —
Autriche	1852-59	51,3 —	79,5 —
Bohême	1858-59	59 —	132 —

(Cf. Chatard év. d'Indiana, États-Unis) *Essays*, p. 186.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Question des Indiens aux États-Unis.

En 1874, l'archevêque de Baltimore établit à Washington une commission spéciale pour subvenir aux besoins des missions catholiques indiennes, Cette commission, approuvée par le 3^e concile de Baltimore, 1884, sous le nom de Bureau des missions catholiques indiennes, a reçu en 1894 une existence légale par un acte officiel de l'assemblée législative du Maryland. Le Gouvernement fédéral lui a accordé plusieurs fois des fonds pour l'établissement d'écoles chez les Indiens. En 1889, une riche Américaine, Miss Drexel, s'est consacrée à l'œuvre des Indiens et a fondé la congrégation des sœurs du Saint-Sacrement pour la conversion des Indiens et des nègres des États-Unis. Cette congrégation, qui compte maintenant 54 membres, dirige des orphelinats et des écoles, visite les malades et instruit les adultes.

Voici la répartition des indiens catholiques :

Diocèses	Nombre total	Indien cath.	Élèves des écoles cath.
Tucson	30.000	300	100
Boise-City	4.500	1.200	150
Brownsville	43.000	40.000	775
Cheyenne	1.800	900	217
Grand Rapide	3.000	2.500	170

Question des nègres. — L'Évangélisation des nègres a été recommandée par les conciles nationaux de 1866 et de 1884. En dehors du clergé des paroisses, les Pères de St-Joseph de Mill Hill à Londres se sont spécialement consacrés à l'évangélisation des nègres.

La maison mère de cette branche Américaine est à Baltimore : La congrégation possède un grand et un petit séminaire pour les nègres. L'annuaire de Wiltzius en donne 8.000.000 aux États-Unis.

Diocèses	Nombre total	Cathol.	Enfants des écoles cath.
Baltimore	250.000	37.000	1.000
Charleston	688.000	1.000	172
Chicago	»	»	»
Cincinnati	»	»	»
Covington	80.000	150	12
Galveston	250.000	675	270
Territ. indien	20.000	250	270
Leavenworth	31.000	200	90
Louisville	213.000	4.004	»
Little Rock	400.000	200	280
Mobile	679.299	3.000	2.458
Natchez	880.000	427	456
Natchitokes	150.000	8.000	415
New-York et Bahamas	40.000	3.000	»
Philadelphie	60.000	1.290	400
Pittsburg	60.000	1.600	177
Pittsburg	35.000	1.600	»
St-Louis	»	»	120
St-Augustin	»	1.200	357
St-Antonio	25.000	400	220
Wilmington	»	»	200
	<hr/> 4.112.424	<hr/> 140.000	<hr/> 7.911

Diocèses	Nombre total	Indien cath.	Élèves des écoles cath.
Green-Bay	3.400	1.390	135
Helena	9.000	9.000	750
Territ. Indien	10.000	3.034	883
La Crosse	5.500	2.216	362
Marquette	1.800	1.224	150
Natchez	3.300	645	167
Nesquatty	5.755	2.900	305
Oregon city	4.500	1.900	120
Alaska	40.000	2.000	190
Portland	1.000	1.000	144
Vancouver	5.500	2.800	190
Les Angeles	4.000	3.500	»
Sioux Falls	19.228	6.000	4.770
Totaux	<u>195.193</u>	<u>81.086</u>	<u>4.770</u>

RÉFÉRENCES

de la cinquième conférence

Le renouvellement intellectuel du clergé de France au xvi^e siècle. — Les hommes. — Les institutions, par le P. Alfred BAUDRILLART.

Vie de Jean Marie de Lamennais, par le R. P. LA-VEILLE, de l'Oratoire, I, p. 90-92.

BAUNARD, *Un siècle de l'Eglise de France.*

JEAN-MARIE DE LAMENNAIS, *Réflexions sur l'État de l'Eglise en France pendant le xviii^e siècle et sur sa situation actuelle.*

Mgr Pierre BATIFFOL, Recteur de l'Institut catholique de Toulouse :

M. HOGAN, *Le Clergé de France et le devoir scientifique.*

HOGAN, Directeur de S. Sulpice : *The Clerical studies*, trad. de M. Boudinhon.

LACORDAIRE : Préface des Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais.

SOREL, *La crise de la pensée catholique*, dans la Revue de métaphysique et de morale, sept. 1902 (Colin).

GUIBERT. Le cinquantenaire de la loi de 1850. — Revue du clergé français, 15 déc. 1899.

R. P. MATIGNON, Le pape et l'avenir de la théologie, *Études*, 1864.

R. P. SERTILLANGES, La situation présente du catholicisme en France au point de vue intellectuel, — Conférence donnée à Oxford le 28 oct. 1902. (V. la Revue thomiste).

R. P. GRATRY. — Discours sur le devoir intellectuel des chrétiens au XIX^e siècle, et la mission des prêtres de l'Oratoire (v. 2^e édition des Sources)

Cal PERRAUD. — *L'Oratoire en France*, 3 chapitres sur l'apostolat de la science.

R. P. BAUDRILLART : L'apostolat intellectuel de Mgr d'Hulst. (Paris, Poussielgue).

Mgr BAUNARD : Lettre sur l'utilité de l'initiation scientifique dans le clergé, 1898.

PAUTONNIER (abbé) : Etude sur la formation des professeurs ecclésiastiques. Paris, Poussielgue, 1894.

RAPPORT

LU AU CONGRÈS DES ŒUVRES DE JEUNESSE
à l'exposition universelle de 1900
SUR LES ÉCOLES POST-SCOLAIRES DE
MÉCANICIENS PRÉPARATOIRES AUX GRANDES
CARRIÈRES OUVRIÈRES

MESDAMES, MESSIEURS,

Pendant les séances de ce Congrès des Œuvres de la Jeunesse ouvrière, nous avons été heureux de voir quelle large place avait été faite aux rapports sur l'éducation professionnelle des jeunes filles et des garçons.

Plusieurs personnes fort compétentes ont développé, à propos de l'éducation professionnelle de la jeune fille, deux propositions qui m'ont paru intéressantes. La première est celle-ci : il ne faut pas laisser la jeune fille à l'apprentissage isolé, car, de cette façon, elle apprend peu de choses et ce peu, elle l'apprend mal.

La seconde proposition disait : il faut donner à la jeune fille une éducation technique complète dans une école bien montée et tenue au courant de tous les perfectionnements modernes.

Ces propositions m'ont frappé, parce que je les crois encore plus vraies s'il s'agit de l'éducation professionnelle des garçons, et j'ai entendu, du reste, un homme qui a été contremaître et patron hors ligne, reprendre

une de ces vérités à son compte et la formuler de cette façon saisissante : *l'apprentissage isolé ne mène à rien ; partout il est mal fait*. Partout le patron exploite l'apprenti à son profit et gaspille en courses un temps qui devrait être employé à le former.

Évidemment, les cours du soir réussissent à combler en partie cette lacune, mais s'il s'agit d'arriver avant dix-sept ans aux écoles d'arts et métiers, ou à diverses carrières nouvelles qui s'ouvrent devant le jeune mécanicien-dessinateur, il faudrait une formation plus intensive.

Gardons les cours du soir pour les ouvriers ordinaires, mais si nous voulons former des ouvriers d'élite, comme habileté technique, il faut aux écoles du soir, que nous louons grandement, ajouter autre chose.

N'oublions pas que l'industrie se modifie et que si le jeune ouvrier bien doué doit faire son chemin, et tous veulent monter, il faut l'initier de bonne heure aux grands métiers qui travaillent le fer et l'acier et en faire un dessinateur, un mécanicien, un ajusteur.

L'Œuvre des écoles catholiques élémentaires de mécaniciens se propose de former des ouvriers d'élite, qui puissent arriver à l'École catholique d'arts et métiers de Lille, ou du moins entrer à divers titres dans les carrières les plus lucratives de la grande industrie.

Faire cela, c'est d'abord faire une œuvre patriotique, c'est rendre un grand service à la France. Pourquoi ? Parce que dans presque tous les métiers, surtout les plus importants, *l'apprentissage est mal fait*.

Or, pour beaucoup d'industries, le seul moyen de lutter avec succès contre une concurrence étrangère, qui devient tous les jours plus âpre, c'est de former des ouvriers d'élite, des ouvriers lentement et sûrement initiés aux secrets du métier.

Écoutez les industriels dans la grande enquête sur l'industrie d'art en 1885. Ils vous déclarent que la France est serrée de très près par la concurrence étrangère ; que le grand moyen de lutter, c'est d'avoir des ouvriers d'élite ; que ce sont précisément ces ouvriers-là qui manquent.

Sur mille ouvriers, il n'y en a pas deux qui sachent dessiner convenablement ! s'écrient les patrons.

En même temps que vous rendrez service à la France, vous ferez, à l'égard de l'ouvrier, un acte de charité intelligente : vous l'arracherez au chômage. Car l'ouvrier d'élite ne chôme jamais ; celui qui chôme, c'est l'ouvrier à quatre francs, l'ouvrier imparfaitement formé.

D'un côté, l'industrie sent la concurrence étrangère qui lui marche sur les talons et qui exigerait la baisse des prix de vente ; de l'autre, la hausse des salaires l'oblige à élever ses prix pour se rattraper.

L'industrie anglaise tourne en partie cette difficulté, en faisant produire le double aux machines et aux hommes. Aux machines, en décuplant leur puissance ; aux hommes, par l'habileté professionnelle. Un ouvrier bien formé peut arriver à mener cinq métiers de front ; cet homme, on peut le payer double, sans perdre.

L'Angleterre et l'Allemagne ont donc rendu un immense service aux ouvriers, en ouvrant de tous cotés des écoles industrielles techniques primaires supérieures. L'Allemagne en a plus de trois cents et six cents écoles élémentaires de chimie. Bonne et habile tactique ! mieux vaut mettre l'ouvrier à même de gagner sûrement sa vie, que de l'aider à étayer une vie manquée ; mieux vaut prévenir la misère que la conjurer. Outre ces écoles techniques, mécaniques, l'Allemagne a des laboratoires très nombreux d'où sortent chaque année cinq ou six cents chimistes.

La langue anglaise dit de l'homme qui a de quoi vivre, qu'il est indépendant ; or, l'ouvrier d'élite, bien formé et qui connaît à fond son métier, peut dire la même chose : Je suis indépendant ! Il a en lui-même, dans son habileté technique, dans sa formation intensive, une ressource qui le met à l'abri du chômage.

Envisageons maintenant le côté moral de la question — car cette formation de l'ouvrier d'élite a pour nous, catholiques, un intérêt bien supérieur à l'intérêt économique ou sociologique.

Comment se fait-il que le clergé ait si peu d'influence sur la classe ouvrière ?

Est-ce que, jusqu'en 1870, la plupart des ouvriers n'ont pas été élevés par lui ! Si ! jusqu'en 1870, les écoles primaires catholiques ont élevé presque tous les ouvriers de France. Mais, il faut bien l'avouer, le résultat n'a pas répondu à la grandeur de l'effort.

Et quelle fut la raison de cette espèce de banqueroute ? La voici :

On élevait le jeune ouvrier jusqu'à treize ans, et, à treize ans, on l'abandonnait et il disparaissait dans le gouffre de l'indifférence et on ne le revoyait plus qu'à son mariage.

De là, le cri de détresse du Pape Léon XIII au Fr. Joseph, Supérieur-Général des Frères des Écoles ; du plus loin qu'il l'aperçut : Mon Frère, lui cria-t-il, qu'est-ce que vous avez fait de vos anciens élèves !

Il y a déjà longtemps qu'on cherche à combler cette lacune : M. Prévost et Mgr de Ségur furent les premiers à s'occuper des apprentis sortis de l'école primaire et à commencer les patronages, qui, depuis, se sont développés avec une vigueur incroyable et sont devenus un arbre magnifique, dont les rameaux ombragent la France entière.

Il faut que cette œuvre ait eu un grand succès, puisqu'elle a excité la jalousie et la colère de nos adversaires et qu'ils se sont efforcés de la copier.

Ils n'ont pas réussi, et voici pourquoi : La cheville ouvrière du patronage, c'est le prêtre, avec son grand cœur, avec son zèle apostolique, avec toutes les ressources infinies de miséricorde et de vie surnaturelle dont il est le canal.

Mais si beau, si complet, si réussi que soit le patronage, il ne suffit pas, parce qu'il ne pare pas au danger de l'atelier pendant la semaine. Vous prenez l'enfant le dimanche, mais la semaine où la passe-t-il ? Dans un atelier corrompu, où les adultes s'efforcent de détruire votre œuvre et d'initier au mal votre pauvre enfant, le rouant de coups jusqu'à ce qu'il cède.

Le patronage ne suffit pas, parce qu'il ne remédie pas à l'insuffisance de l'apprentissage. Il ne suffit pas, surtout, parce qu'il ne résout pas la question du

contre-maître catholique, la plus grave de toutes.

On avait négligé cette question. Or il est clair que c'est la question maîtresse, que le contremaître, le chef d'atelier, est dans l'usine beaucoup plus que le sous-officier dans la caserne.

Mais il est clair aussi que les catholiques n'auront de contremaîtres catholiques, qu'autant qu'ils les élèveront.

Permettez-moi de vous citer ici une petite anecdote : Les vicaires d'une paroisse voisine de la gare d'Orléans à Paris voyaient tous leurs efforts pour christianiser les ouvriers se briser contre le mauvais vouloir de trois contre-maîtres qui persécutaient les ouvriers chrétiens, tout en restant absolument corrects. Ils portèrent plainte.

Le chef du personnel les écouta et leur dit : « MM. je m'en vais changer ces trois contremaîtres. Mais, pour les remplacer, j'irai chercher des élèves des écoles d'arts et métiers ; autrement j'aurais des accidents.

« Eh ! bien, ceux que je prendrai seront pires que ceux que je renverrai. Mais vous, catholiques, avez-vous formé des contremaîtres ? où sont-ils ? dites-le moi, j'irai les chercher.

« Vous n'en avez pas, eh ! bien, faites-en ! »

Cette anecdote nous fait sentir la lacune de nos œuvres.

Les ennemis de notre foi ont quatre écoles d'arts et métiers : à Châlons, à Aix, à Angers et à Lille. C'est de ces quatre écoles que sortent tous les contremaîtres, tous les chefs d'ateliers de la grande industrie. Tous les ans se présentent à ces quatre écoles 4 500 jeunes gens pour trois cents places. Quelle belle clientèle à prendre ! Ces enfants sont les fils d'ouvriers intelligents qui n'ont pas bu, qui n'ont pas fumé, qui ne se sont pas amusés, qui ont mis de côté sou par sou pour pouvoir pousser leurs fils.

A Paris, les anciens élèves de l'École d'arts et métiers de Châlons sont au nombre de 600 ; la plupart sont devenus patrons.

Pourquoi les catholiques, au lieu de faire des œuvres

de philanthropie, qui ne changeront jamais les dispositions morales des ouvriers, et ne feront jamais une France nouvelle, n'ont-ils pas créé plus tôt une école catholique d'arts et métiers ?

Enfin, enfin, les catholiques du Nord ont créé cette école. C'était la première fois qu'on prenait le taureau par les cornes !

Cette école ne manquera pas de débouchés pour ses élèves — cent cinquante grandes industries en attendent les futurs contremaîtres avec impatience. Entourons cette œuvre de nos plus chaudes sympathies ; envoyons-lui des élèves que nous replacerons ensuite dans les grandes industries comme chefs d'atelier ; cet apostolat méthodique serait extrêmement efficace.

Mais pour cela il faut commencer par fonder de différents côtés des écoles élémentaires de mécaniciens, qui prennent l'enfant à quatorze ans et le préparent à passer l'examen avant dix-sept ans. L'élite seule de ces écoles, la petite élite, pourra arriver à l'Ecole catholique d'arts et métiers, car l'examen se passe avant dix-sept ans et il est difficile, un peu plus difficile qu'à Châlons, à Aix et Angers, pour qu'on ne dise pas que nous recevons les fruits secs de ces écoles.

Si la petite élite seule arrive à Lille, que deviendront les autres élèves de nos écoles catholiques élémentaires de mécaniciens ?

Je réponds qu'ils ne manqueront pas de débouchés lucratifs.

1^o Ils peuvent devenir élèves mécaniciens de la marine militaire : c'est la porte pour entrer dans la très belle carrière d'officier-mécanicien sans passer par l'école de mécaniciens de Brest ; l'élève mécanicien a, de suite, 75 francs par mois et est défrayé de tout, il passe quartier-maître à 150 francs par mois ; puis officier mécanicien de 5^e, de 4^e, de 3^e, de 2^e et de 1^{re} classe : il est plus payé que l'officier de marine.

2^o Ils peuvent devenir mécaniciens de la marine marchande dans les transatlantiques et en passant certains examens y devenir officiers.

3° Ils peuvent devenir mécaniciens-électriciens.

4° Ils peuvent entrer dans la grande industrie comme dessinateurs et, au bout de quatorze ans, y trouver des places fixes de 6.000 à 7 000 francs, comme chefs-dessinateurs.

5° Ils peuvent se faire un avenir assez lucratif comme dessinateurs de grands architectes.

5° Ils peuvent être reçus conducteurs des ponts et chaussées, agents-voyers, etc.

7° Ils seront en tout cas, de suite, ouvriers d'élite à haute paie immédiate.

Mais, ce qui importe beaucoup plus que tout cela, ces enfants seront de 14 ans à 18 et 19 ans, instruits sérieusement de leur religion et placés sous l'influence salubre du prêtre, influence alors mille fois plus pénétrante et plus durable qu'à douze et treize ans.

La chose est si vraie, qu'un archiprêtre, qui a établi une de ces écoles élémentaires de mécaniciens greffée sur son école primaire, disait : « Cette école de mécaniciens fait tant de bien que je lui sacrifierais tout le reste ».

Mais, dira-t-on peut-être, c'est très beau, seulement cela coûtera les yeux de la tête.

C'est une grande erreur : *J'ai le plaisir de vous dire que : dans les circonstances normales, ce genre d'école coûte très peu.*

De deux choses l'une : ou vous établirez des écoles de mécaniciens autonomes, séparées, et alors, oui, ces écoles coûteront fort cher. Mais qui vous force de procéder ainsi ? Pourquoi ne grefferiez-vous pas ces écoles élémentaires de mécaniciens sur des écoles primaires déjà existantes, sur des patronages en plein exercice ?

Le même personnel vous fournira alors l'administration, la surveillance et une partie de l'enseignement ; et vous n'aurez qu'à ajouter une salle, un maître de notions générales et un maître technique de mécanique, qui viendra trois fois par semaine.

Ces frais devront être plus que couverts par la cotisation mensuelle des petits mécaniciens externes dès que vous aurez trouvé la clientèle payante.

Mais cette cotisation, l'obtiendra-t-on ? Oui, car les parents, voyant poindre au bout de deux ans une carrière plus lucrative, feront des sacrifices ; oui, car déjà maintenant, beaucoup de parents paient 10 fr. et plus pour l'apprentissage de leurs fils ; oui encore, car à Rodez, à Quimper et à Landerneau, pays pauvres, cette cotisation est donnée facilement. On peut donc, en beaucoup d'endroits, compter sur cette cotisation.

Dix francs par mois pour cent enfants font 1.000 fr. par mois et 10.000 francs pour dix mois : c'est plus qu'il ne faut pour payer un maître de plus, un mécanicien et les frais d'une salle.

Ainsi donc ces écoles de mécaniciens, une fois installées, volent de leurs propres ailes, Donc ces écoles ne coûtent pas cher ; mais alors même qu'elles coûteraient cher, il faudrait les créer quand même.

Pourquoi cela ?

Parce que si nous, catholiques, nous n'entrons pas dans cette voie, nous y serons devancés par les pouvoirs francs-maçons, qui nous enlèveront tout ce qu'il y a de vif, d'ambitieux, d'actif dans la jeunesse ouvrière.

Le mal est déjà fait en partie. Les pouvoirs officiels ont essayé de faire des patronages ; ils n'ont que médiocrement réussi. Ils se sont avisés alors d'un complot beaucoup plus perfide.

Ils ont dit : nous avons partout des écoles post-scolaires de commerce ; ayons à côté, dans chaque ville, une école post-scolaire de mécaniciens et alors nous prendrons aux catholiques ce qu'ils ont de mieux dans leurs patronages : les catholiques auront travaillé, arrosé, fait mûrir les plus beaux fruits pour nous : il ne leur restera que les parias.

C'est ce plan qui s'exécute : à Armentières, il y a 508 petits mécaniciens, à Tourcoing 400, au Havre 300, à Vierzon 500, à Bordeaux 200, et on crée des écoles élémentaires de mécaniciens à Loches, à Angoulême, etc., etc.

C'est un très grand danger pour les catholiques.

Soyons bien convaincus que ce qu'il faut pour rega-

gner la classe ouvrière, ce n'est pas tant la bienfaisance que l'éducation, l'école post-primaire, pour l'aider à monter.

Nous avons voulu des officiers chrétiens et nous les avons élevés. Nous avons voulu des officiers de marine chrétiens et nous les avons élevés jusqu'à l'entrée au *Borda*. C'est la même question pour l'ouvrier d'élite ou le contremaître : si vous le voulez chrétien, élevez-le.

Ne portez pas le plus gros de vos ressources au trou de la misère : faites la charité aux âmes, avant de la faire aux corps, et dites-vous bien : du trou de la misère ne sortira jamais une France régénérée.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS

-
- | | |
|--|--------------------------------|
| ALEMBERT (D'), 13, <i>note</i> . | BONNECHOSE (Cal de), 217. |
| AMPÈRE, 43, 221. | BORROMÉE (S. Ch.), 155. |
| ANZLER, 81. | BOURGET, 43, 94, 108, 220. |
| ARNOLD (Mathieu), 149. | BOURRET (Cal), 228. |
| ATHANASE (S.), 187. | BRAMHALL, 187. |
| AUGUSTIN (S.), 188 et s. | BREWER, 204, <i>note</i> . |
| AUGUSTIN DE CANTOR- | BROGLIE (de), 217. |
| BERY (S.), 146. | BROWNSON, 121, 130 et s. |
| BAADER, 64. | BRUNETIÈRE, 219, 220. |
| BABINET, 221. | BULL, 171. |
| BALDINUCCI (le B.), 11. | BURKE, 6, 160. |
| BARING GOULD, 270. | BUTLER, 173. |
| BARROW, 187. | BYRON (lord), 6, 160. |
| BATIFFOL (Mgr.), 279. | CAPRIVI (chancelier de), 78. |
| BAUDRILLART (Alfred), 279. | CAUCHY, 43, 220. |
| BAUNARD (Mgr), 279. | CECIL-RHODES, 205. |
| BAUR, 52. | CHANNING, 53. |
| BAUTAIN, 217, 246. | CHARLES I ^{er} , 148. |
| BECQUEREL, 221. | CHATEAUBRIAND, 43, 160, |
| BENNINGSEN, 70. | 219. |
| BENOIST (Charles), 109. | CHERADAME, 4, <i>note</i> . |
| BENOIT XIII, 10. | CHEVREUL, 221. |
| BENOIT XIV, 10. | CHURCH, 160, 161, 166. |
| BENSON, 152, <i>note</i> ; 204, <i>n</i> . | CLÉMENT, (év. de Trèves), |
| BERNARD D'ESSEN, 60. | 62. |
| BIOT, 43, 221. | CLÉMENT D'ALEXANDRIE, |
| BISMARCK (Prince de), 9, | 171. |
| 66 et s., 71, 72, 76, 82. | CLÉMENT XII, 10. |
| BLONDEL (G.) 235, <i>note</i> . | CLÉMENT XIII, 10. |
| BODLEY, 277. | CLÉMENT XIV, 12. |
| BOHME, 64. | CLITHEROE, 141. |
| BOLTON, 239. | COLERIDGE, 166. |

- COLINGFLEET, 187.
 COLOMB (Christophe), 87.
 CONSTANT (Benjamin), 50.
 COPPÉE, 219, 220.
 COPPENS (R. P.), 123.
 CORNELIUS A LAPIDE, 154.
 CRANMER, 187.
 CROIX (S. Paul de la), 11, 157.
 CUVIER, 160.
 DADOLLE (Mgr), 211.
 DABERG (B^{on}), évêq. de Regensburg, 11, *note*; 61, 63.
 DALGAIRNS (R. P.), 166, 196.
 DARWIN, 150.
 DAWSON (Sir Jos.), 222.
 DEMOLINS, 228.
 DENYS, 171.
 DENZINGER, 65.
 DISRAELI, 201.
 DÖLLINGER, 64, 65, 70, 71.
 DOMINIQUE (R. P.), 158, 199 et s.
 DOYLE (Sir Th.), 180.
 DREXEL (miss.), 273.
 DREY, 65.
 DROSTE-VOSCHERING (de), 64.
 DUMAS, chimiste, 43, 221.
 EDOUARD VI, 147.
 ELISABETH, 147, 155.
 ERTHAL (Carl Jos. von), 62.
 ESCOBAR (Vén. Marie de), 156.
 ESSEN (Bernard d'), 60.
 EUTYCHÈS, 186.
 FABER (R. P.), 166.
 FARADAY, 122.
 FARRAR, 53.
 FAYE, 43, 221.
 FEBRONIUS (de Hontheim) 61.
 FÉRON-VRAU, 250.
 FLANDRIN, 219.
 FORBES (R. P.), 123, *note*.
 FRANZELIN (Cal), 65.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME, 56.
 FREYCINET (de), 219, *note*.
 FROUDE (Hurrelt), 167 et s., 174, 179, 182, 192.
 FRANÇOIS DE SALES (S.), 154.
 GABRIELS (Mgr), 88 *note*, 115, 157.
 GARÇON, 239.
 GÉRARD (R. P.), 142 *note*.
 GIBBONS (Cal), 122, 124 *note*.
 GILLOW, 142 *note*.
 GLADSTONE, 166, 201.
 GORDON-GORDON, 122, *q*.
 GÖRRES, 64.
 GOSCHLER, 217.
 GOUNOD, 219.
 GOYAU, en *note* : 47, 55, 59.
 GRATRY (R. P.), 217, 246, 280.
 GRÉGOIRE XIII, 155.
 GUIBERT, 279.
 GUILLAUME D'ORANGE, 140 *note*.
 GUILLAUME II, 80, 162.
 GUNTHER, 64.
 HALIFAX (lord), 146.
 HAYES (John), 122.
 HECKER (R. P.), 122.
 HEFELE, 165.
 HEGEL, 51.
 HENRI VIII, 147.
 HERGENRÖTHER, 3, 47, 51, 61 *note*; 65.
 HERMANN, 217, 219.
 HERMÈS, 64.
 HERMITE, 221.
 HERSHELL, 222.
 HETTINGER, 65.
 HIERONIMO (S. Fr. de), 11.
 HÖDEL, 58.
 HOGAN, 279.
 HOLZHAUSER (Vén.), 156.
 HONTHEIM (Nicolas de), 61.
 HOOK, 167.

- HOPE-SCOTT, 166.
HÜBNER (Otto), 120.
HUGHES, archev. de New-York, 93.
HUGO (Victor), 219.
HULST (Mgr d'), 217, 246.
HUTTON, 166, 180.
HUXLEY, 150.
HUYSMANS, 220.
HYACINTHE, 170.
- IGNACE (S.), 155, 170.
INGRES, 219.
- JACOBINI (Mgr), 77.
JANET (Claudio), 90 et s., 94, 106.
JANSSSENS, 65.
JEWEL, 187.
JOLY, 248, *note*.
JONES (Rév. Doyen), 146, 151 et s.
JOSEPH II, 11, 61.
JOUFFROY, 42.
JUSTIN (S.), 170.
- KANT, 49.
KAULEN, 65.
KEBLE, 167 et s. 173, 179.
KEELER, anc. dép., 248.
KELVIN (lord), 221.
KLEUTGEN, S. J., 65.
KÖTERCAMP, 64.
- LABRE (S. Benoît), 11.
LACORDAIRE, 43, 72, 217, 246, 279.
LAING (Samuel), 280.
LAMARTINE, 219.
LAMARZELLE (de), 236, 238.
LAMENNAIS, 160.
LAMENNAIS (J. M.), 246.
LAMORICIÈRE, 43.
LAMY (Et.), 34, 234.
LATIMER, 187.
LAUD, 148.
LEFEBVRE DE BÉHAINE, 71, 77 *note*.
LÉMANN, 217.
LÉON (S.), 187, 191.
- LÉON XIII, 8 et s., 27, 37, 58, 103, 111, 208, 229 *note*, 251.
LE PLAY, 43, 252.
LESSING, 49.
LE VERRIER, 221.
LIGUORI (S.), 11.
LITTRÉ, 43.
LORENZELLI (Mgr), 37.
LOUISE DE FRANCE, 11.
LOUVET, *notes, passim*.
LUTHER, 48, 55, 56.
LUTZ, 70.
LYALL, 170.
- MAISTRE (J. de), 17, 139, 159, 169, 269.
MALLOCK (Hurrell), 47, 56, 205, 54 *note*.
MANCINELLI (le P.), 156.
MANNING, 43, 207.
MARTINEAU, 150.
MATIGNON (R. P.), 246.
MATHURIN (R. P.), 129, *n*.
MAXIMILIEN (archiduc), 62.
MAZELLA (Mgr), 77.
MEAUX (V^{te} de), 94, 134.
MELCHERS (Mgr), 72.
MILLOT (abbé), 254, *note*.
MÖHLER, 65.
MONOD (Gabriel), 48.
MORRIS (R. P.), 28, 138, 202.
MUNKACSY, 219.
MURRAY (Rév.), 57.
- NAPOLÉON I, 6, 32, 43, 62, 159, 216 et s.
NAPOLÉON III, 6.
NAUDET (abbé), 251.
NEWMAN, 43, 153, 158, 160, 162 à 201, 208.
NOAILLES (duc de), 106.
NOBILING, 58.
NOEL (Oct.), 250.
- OAKELEY, 196.
O'CONNELL, 173, 175, 198.
OLIVAINT (R. P.), 217.

- ORIGÈNE, 171.
 OVERSBERG, 64.

 PACCA (Cardinal), 16.
 PARDOW, S. J., 101.
 PASTEUR, 43, 221
 PASTOR, 65.
 PAUL (S.), 183.
 PAUTONNIER (abbé), 280.
 PERRAUD (Cardinal), 217,
 246.
 PETAU, 186.
 PHILIPPE DE NÉRI (S.),
 155.
 PHILIPS, 65.
 PIE VI, 8, 10.
 PIE VII, 6, 13, 15 et s.
 PIE IX, 8.
 PINAULT, 217.
 PIOLET, notes, *passim*.
 PISANI (abbé), 15, *note*.
 PRÉVOST, 217, 284.

 RATISBONNE, 217.
 RAVIGNAN (P. de), 217.
 RENAN, 51, 52.
 RITSCHL, 53.
 ROCHARD (Dr), 248.
 ROSE (Hügh), 170.
 ROSSINI, 219.

 SABATIER, 50.
 SCHANZ, 65.
 SCHLEIERMACHER, 49 et s.
 SCHLOEZER (de), 78.
 SCHÖRLEMER D'ALST (de),
 74.
 SCOTT (Th.), 164, 217.
 SÉGUR (Mgr de), 284.
 SIDNEY-SMITH (R. P.), 28
note, 202.
 SIEMENS (Sir W.), 221.
 SOREL, 279.
 SPENCER (R. P.), 158.
 SPENCER (Herbert), 150.
 SPIEGEL (Comte de), 63.
 STANLEY (Dean), 166.

 STOLBERG (C^{te} de), 43, 64.
 STRAUSS, 52, 56.
 STUART MILL, 150.
 SULLY-PRUDHOMME, 219.

 TAINÉ, 216.
 THIERRY (Augustin), 43.
 THIERS, 42.
 THOMSON (Sir William),
 221.
 THUREAU-DANGIN, 28.
 TOCQUEVILLE (de), 43, 112,
 124.

 VACANT (abbé), 22 *note*,
 26 *n.*, 30 *n.*, 247.
 VAILLANT (maréchal), 220.
 VALLÉ,
 VASSART (abbé), 235 et s.
 VAUGHAN (Cardinal), 28
note, 207, 209.
 VÈRE (de), 166.
 VIGOUROUX, 247.
 VINET, 50.

 WALSH (Mgr), 158.
 WALTER, 64
 WALTER SCOTT, 6, 159 et s.
 WALWORTH, 122.
 WARD, 166, 180, 196.
 WEISHAUP, 11.
 WELLINGTON, 173.
 WHATELEY, 162.
 WILBERFORCE, 66.
 WILMERS, S. J. *notes* : 3,
 31, 47.
 WILZIUS, 275.
 WINDTHORST (de), 75, 77
 et s., 84.
 WISEMAN (Cal), 158, 174,
 184, 188 et s., 193, 196,
 201.
 WRIGHT (Carrol), 112.

 YOUNG, 122.
 YVES (R. P.), 122.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>PREMIÈRE CONFÉRENCE</i>	
Coup d'œil d'ensemble	3.
<i>SECONDE CONFÉRENCE</i>	
L'Église catholique en Allemagne en 1800 et en 1900	47
<i>TROISIÈME CONFÉRENCE</i>	
L'Église catholique aux États-Unis en 1800 et en 1900	87
<i>QUATRIÈME CONFÉRENCE</i>	
L'Église catholique en Angleterre en 1800 et en 1900 (<i>Première partie</i>)	139
<i>CINQUIÈME CONFÉRENCE</i>	
L'Église catholique en Angleterre en 1800 et en 1900 (<i>Deuxième partie</i>)	179
<i>SIXIÈME CONFÉRENCE</i>	
Considérations sur le Catholicisme en France.	213

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PREMIÈRE CONFÉRENCE	269
SECONDE CONFÉRENCE	270
TROISIÈME CONFÉRENCE	273
RÉFÉRENCES DES CINQUIÈME ET SIXIÈME CONFÉ- RENCES	276
RAPPORT LU AU CONGRÈS DES ŒUVRES DE JEU- NESSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900 SUR LES ÉCOLES POST-SCOLAIRES DE MÉCANI- CIENS PRÉPARATOIRES AUX GRANDES CARRIÈRES OUVRIÈRES	278
TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS.	287

[B]

GTU Library



3 2400 00338 8745



PARIS (VI^e)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, rue Cassette, 10

LE CATHOLICISME EN FRANCE

Par James FORBES, prêtre

In-12..... 1 fr. 25

Voilà une brochure qui vaut une bibliothèque : clergé et catholiques militants devront la lire et la méditer avec la plus profonde attention. Elle indique les grands moyens d'évangélisation que l'Église contemporaine possède et le peu de résultats obtenus. Avec la plus entière raison, le R. P. Forbes s'attaque à l'optimisme opiniâtre dans lequel tant de prêtres et de fidèles s'endorment incurablement, tandis que « 25.000 maçons piétinent 37 millions de catholiques et que la masse des électeurs vote contre l'Église ».

L'ÉGLISE SA RAISON D'ÊTRE

CONFÉRENCES ET RETRAITE

DONNÉES A N.-D. DE PARIS, CARÈME 1897

Par le T. R. P. OLLIVIER, Dominicain

In-8 carré..... 4 fr.

CONFÉRENCES APOLOGÉTIQUES SUR L'ÉGLISE

Par l'abbé R. PLANEIX

SUPÉRIEUR DES MISSIONNAIRES DIOCÉSAINS DE CLERMONT-FERRAND

TOME I. — LA DIVINITÉ DE L'ÉGLISE

In-12..... 3 fr. 50

TOME II. — LA CONSTITUTION DE L'ÉGLISE

In-12..... 3 fr. 50

TOME III. — L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

In-12 (*Sous presse*)..... 3 fr. 50

LES BÉATITUDES DE L'ÉVANGILE

ET LES PROMESSES DE LA DÉMOCRATIE SOCIALE

Par Mgr SCHMITZ, évêque coadjuteur de Cologne

Traduit de l'allemand par l'abbé COLLIN

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS DE SALES, A DIJON

Beau volume in-12..... 3 fr. 50

Paris. — Imp. DEVALOIS, avenue du Maine, 144.